

Gmonbox

Vous manquez de place?
Vous déménagez ou
n'avez pas de lieu pour
entreposer vos affaires?

Appartement
travaux en cours

Stockage temporaire
sans limite de temps

Matériel
professionnel
accessible
24h/24 - 7j/7

Solutions
de stockage
sur mesure

Réception de vos
marchandises

Entreposer en dehors
de vos entreprises

Un interlocuteur
dédié

Que vous soyez professionnel ou particulier, Gmonbox met à votre disposition des espaces en location pour ranger, stocker et archiver !

www.gmonbox.fr - 03 88 20 20 00

18 rue de l'Ardèche à STRASBOURG-MEINAU (19,5 à 54 m²)
32-34 rue des Tuileries à SOUFFELWEYERSHEIM (1,5 à 200 m²)

7/7J
100% SÉCURISÉ
24/24H

ALMANACH DU K.K.L. STRASBOURG 5782 / 2021 - 2022



Apprendre aux enfants à donner pour la terre d'Israël



KKL STRASBOURG ALSACE
1a rue René Hirschler 67000 Strasbourg
03 88 35 54 26 - contact@kklstrasbourg.fr
www.kklstrasbourg.fr



Calendrier des fêtes juives 5782 (2021-2022)

Fête	Date juive	Date civile
Roch Hachana	1 ^{er} Tichri	7 Septembre 2021
Roch Hachana	2 Tichri	8 Septembre 2021
Jeûne Guedalia	3 Tichri	9 Septembre 2021
Yom Kippour	10 Tichri	16 Septembre 2021
Souccot (1 ^{er} jour)	15 Tichri	21 Septembre 2021
Souccot (2 ^e jour - en dehors d'Israël)	16 Tichri	22 Septembre 2021
Chemini Atseret	22 Tichri	28 Septembre 2021
Simha Torah	23 Tichri	29 Septembre 2021
Hanouka (1 ^{er} jour)	25 Kislev	29 Novembre 2021
Hanouka (8 ^e jour)	2 Tevet	6 Décembre 2021
Jeûne du 10 Tevet	10 Tevet	14 Décembre 2021
Tou Bichvat	15 Chevat	17 Janvier 2022
Jeûne d'Esther	13 Adar II	16 Mars 2022
Pourim	14 Adar II	17 Mars 2022
Pourim Chouchan	15 Adar II	18 Mars 2022
Jeûne des premiers nés	14 Nissan	15 Avril 2022
Pessa'h (1 ^e jour)	15 Nissan	16 Avril 2022
Pessa'h (2 ^e jour - en dehors d'Israël)	16 Nissan	17 Avril 2022
Pessa'h (7 ^e jour)	21 Nissan	22 Avril 2022
Pessa'h (8 ^e jour - en dehors d'Israël)	22 Nissan	23 Avril 2022
Yom Haatsmaout	3 Iyar	5 Mai 2022
Lag Baomer	18 Iyar	19 Mai 2022
Yom Yerouchalaim	28 Iyar	29 Mai 2022
Chavouot	6 Sivan	5 Juin 2022
Chavouot (2 ^e jour - en dehors d'Israël)	7 Sivan	6 Juin 2022
Jeûne du 17 Tamouz	18 Tamouz	17 Juillet 2022
Jeûne du 9 Av	9 Av	7 Août 2022
Roch Hachana 5782	1 ^{er} Tichri 5782	26 Septembre 2022
Roch Hachana 5782	2 Tichri 5782	27 Septembre 2022



Le mot du Président

Norbert Schwab

OUF ! Ouf de soulagement après deux années de crise ! Ouf d'espoir pour le monde d'après ?

Soulagement et espoir tout d'abord face à la crise sanitaire, économique et sociale liée au Covid 19 que nous venons de traverser. Depuis quelques semaines, les progrès de la vaccination permettent d'endiguer la propagation du virus et d'envisager un retour à une vie « normale ». Mais la menace persiste avec le développement de nouveaux variants qui pourraient nous faire replonger dans un nouveau confinement.

A l'heure d'un bilan – encore provisoire – il faut se souvenir de ceux qui ont été victimes de cette épidémie et penser aussi à ceux qui, touchés par un « Covid long », continuent à souffrir. Plus largement, cette crise est aussi l'occasion de prendre conscience des fragilités de nos sociétés face aux risques. Ces deux dernières années nos libertés ont été affectées par la nécessaire lutte contre le virus. Notre mode de vie a été bouleversé par les limitations qui nous ont été imposées. Comment et quoi reconstruire après un tel choc ? C'est là un défi pour nous tous alors que d'autres menaces, comme le réchauffement climatique et ses conséquences désastreuses, se précisent chaque jour un peu plus.

Si Israël a été le premier pays à surmonter l'épidémie du Covid, le pays a traversé ces derniers temps une

crise politique et sociale majeure. Il aura fallu deux ans et quatre élections pour voir émerger, dans la douleur, une courte majorité soutenant un gouvernement. La nouvelle coalition est hétéroclite, allant de la gauche socialisante à la droite nationaliste et incluant même, et pour la première fois, un parti arabe islamiste. Elle est d'autant plus fragile que son principal point commun est le rejet de l'ancien premier ministre M. Benjamin Netanyahu. Et pourtant les urgences sont nombreuses.

Les émeutes qui ont eu lieu au printemps ont révélé au grand jour les fragilités de la société israélienne. Celle-ci est clivée, non seulement par un antagonisme entre citoyens arabes et juifs israéliens, mais aussi entre divers courants dans la population juive d'Israël. Le président de l'Etat sortant, M. Rivlin, parlait dans l'un de ses discours des risques de tribalisme de la société israélienne. La composition extrêmement large de la nouvelle coalition gouvernementale peut être également vue comme une tentative pour surmonter ces divisions et construire un avenir commun. Pour ce faire le nouveau gouvernement devra surmonter ses différences pour prendre des décisions dans de nombreux domaines, et tout d'abord doter enfin le pays d'un budget pour relancer l'économie et surmonter les difficultés sociales d'une part importante de la société israélienne.

Le Covid 19 a également frappé le KKL. Aux plans local et national il a réduit nos activités à la portion congrue. Il convient désormais de les relancer car les besoins ne manquent pas.

Ces dernières semaines des incendies se sont déclarés en Israël notamment autour de Jérusalem. Certains liés à des activités terroristes avec l'envoi de ballons incendiaires depuis Gaza, d'autres aux vagues de chaleur.

Protéger les forêts et les espaces naturels est une priorité pour nous tous. Les arbres du KKL ont permis la renaissance de la terre d'Israël. Leur protection est vitale. Dans un monde où le réchauffement climatique est chaque jour plus visible les arbres et l'eau sont des atouts majeurs.

Les pluies hivernales ont été abondantes dans le nord d'Israël mais bien plus faibles que la moyenne au sud. Même si aujourd'hui Israël est

auto-suffisant en eau, il faut préparer l'avenir. L'annonce par la Jordanie qu'elle renonçait au projet d'un canal Mer Rouge – Mer Morte qui devait permettre de produire de l'eau douce pour les Jordaniens, les Israéliens et les Palestiniens est, de ce point de vue aussi, une déconvenue. Plus que jamais les savoir-faire du KKL en matière de gestion et de recyclage de l'eau seront nécessaires.

Les forêts d'Israël sont non seulement des puits à carbone mais aussi un moyen de régénérer des sols fragilisés par l'action des hommes. Le KKL a acquis une expérience inestimable au cours de ses 120 ans d'existence. Elle doit être développée pour protéger le patrimoine naturel d'Israël mais aussi pour contribuer à travers le monde aux efforts nécessaires pour assurer un avenir serein à nos enfants et petits-enfants.

Dites le avec des arbres !

Depuis 120 ans le Keren Kayemeth Leisrael plante des millions d'arbres. A l'occasion de tous vos événements, pensez à offrir des arbres en Israël !

1 arbre planté en Israël : 10 €

+ 1 certificat de plantation avec votre message !

Un simple appel téléphonique le matin au 03 88 35 54 26
ou un mail à contact@kklstrasbourg.fr





Notre musée imaginaire



« La nature m'a donné l'oubli pour me reconstruire, l'art a fait la suite »

Nous avons l'immense plaisir d'accueillir cette année **Shelomo Selinger**.

Né en 1928 en Pologne, ce sculpteur-dessinateur franco-israélien de renommée internationale est l'un des derniers survivants de l'horreur des camps de concentration nazis. Sauvé de justesse par un médecin russe à la Libération, il restera amnésique pendant 7 ans. Le retour de sa mémoire coïncide avec sa rencontre avec l'art à travers lequel il célèbre sans relâche la vie et l'amour.

Shelomo partage également les cicatrices de son passé. Il est l'auteur de plusieurs grands monuments pour la mémoire, exposés dans des lieux publics comme le *Mémorial de la Shoah* à Drancy, ou la *Commémoration aux Justes*

des Nations exposée au musée Yad Vashem en Israël.

Sculpter la matière et la lumière

« Mon approche de la sculpture est la taille directe manuelle dans la pierre et le bois. Mes premiers coups de marteau décident du devenir de l'œuvre. J'écoute l'harmonie initiale de la pierre ou du bois, je la sers. Je creuse et fore des ouvertures afin de dégager la sculpture que je devine cachée dans la matière. L'évolution lente de l'œuvre permet d'introduire tout au long de la création, des formes non programmées. Je ne suis pas le seul à les former. Nous sommes trois à être embarqués dans cette aventure : la matière, la lumière, et moi.

Je souhaite que les sentiments enfouis dans mon œuvre puissent rayonner sur celui qui viendra la contempler. »

www.shelomoselinger.fr



SOMMAIRE

Le mot du Président	Norbert SCHWAB	1
Notre Musée imaginaire		3
Art et Littérature		
Dessins	Les enfants de l'école AQUIBA	6
Sous les étoiles	Laurent FASSIN	8
Franz Rosenzweig	Grand Rabbin GUTMAN	11
Le Je-Nous et l'Echo-Vide	Rémy METZGER	20
Alphonse Lévy, peintre, illustrateur, caricaturiste	Richard ABOAF	24
<i>Sols</i> , un roman de Laurent Cohen	Laurent FASSIN	26
<i>J'ai chanté la Passion selon Saint-Matthieu</i>	Astrid RUFF	29
Hommage à Annie Greiner	Doris ENGEL	36
Études		
Difficile <i>Mahloqet</i>	Daniel RIVELINE	42
Dieu, l'homme et les arbres	Elie BOTBOL	47
Jérusalem, relève du mont Sinaï	Franck BENHAMOU	54
Le rapport de l'homme au monde d'après le Maharal	Roland GOETSCHEL	61
Les évolutions du populisme au 21 ^e siècle	Franck AYACHE	65
Histoire de la Shoah		
Jean, Willy et Paul, trois évadés de Pithiviers	Elisheva GOTTFARSTEIN	69
Récit d'évasion de J. Bressard du <i>Stalag</i> 210	Jean DALTROFF	74
Les soldats juifs français prisonniers de guerre	Jean-Marc DREYFUS	80
Le récupérateur d'obus	Michel ROZENBLUM	86
Le Crime et la Métaphore	Serge GOLDMANN	90

Israël

L'Europe et les accords d'Abraham	Philippe VELILLA	99
Kibboutz, écologie et judaïsme libéral	Elie DAVID	102
Une espèce sauvée par les accords d'Abraham	Norbert LIPSZYC	106
Les représentations bibliques de la terre d'Israël	Sylvie FRIEDMAN	108

Judaïsme dans le monde

Mon enfance à Tunis	Judith MAAREK	112
Florence la Magnifique	Odette LANG	115

Juifs d'Alsace et de Lorraine

1900-1920 : Le 120 ^e anniversaire de l'inauguration de la synagogue de Saverne	Alain KAHN	119
L'inauguration de la Yechiva des Etudiants	Grand Rabbin HEYMANN	124
Sarre-Union, arbre généalogique, souvenirs d'enfance et radotages !	Jacques WOLFF	132

Répertoire des annonceurs		138
Tarifs postaux		140



Dessins réalisés par les enfants de l'école Aquiba pour le KKL

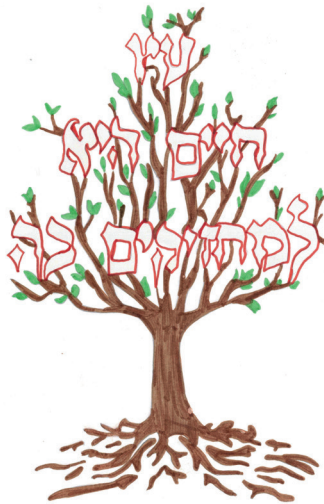


Noï TCHVARZSTEIN



Malka CH.

Malka, Ch.



Gabriel-SABBAGH



Leana





Sous les étoiles

Laurent Fassin,
Berlin, février 2020

I

D'un monde démembré
Les papiers peints attestent
Qui tiennent les façades
Déchirées et versant dans le vide

Les vies sous les étoiles

Stolpersteinen

ville tragique

Les jeux peintures au sol murs fantaisie
Pour ombres fugitives

Autant de signes

De traces
D'adieux

II

Laisse ta chevelure sur la Spree comme des larmes

Stolpersteinen

ville tragique

Dans les yeux les pas des disparus

L'égarément sans un mot

S'amoncellent le soir aux carrefours

Comme des feuilles mortes

Expressions tristes

mains nouées

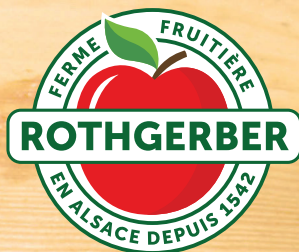
Déjà s'épuisent les terrains vagues

Sous le verre et le fer

Parlant peu

Tout semblable aux sculptures

Debout
Qui se souvient



**FRUITS ET LÉGUMES
BIO DE SAISON**

PRODUITS LOCAUX

POMME BIO & JUS DE POMME



Jus
de Pomme



Vrac



Épicerie



Vin
d'Alsace



Fruits
& Légumes



Crèmerie



la ferme de
Traenheim

LA FERME DE TRAENHEIM

1A, rue du Scharrach 67310 Traenheim

03.88.50.38.07

www.rothgerber.alsace



Franz Rosenzweig

Grand Rabbin Gutman

Le livre *Ils ont refait leur âme* d'André Neher s'ouvre sur le récit de Franz Rosenzweig franchissant la porte d'entrée d'une synagogue de Berlin. Il sait, écrit-il, que le service religieux va débiter par le *Kol Nidré* et s'étendre sur les 24 heures de la journée solennelle de *Kippour*. Mais ce qu'il sait mieux encore, ajoute-t-il, c'est qu'au lendemain de ces 24 heures, il franchira la porte d'entrée de l'église dans laquelle son parrain Rudolf Ehrenberg, lui-même Juif converti, l'attend pour le baptême. La décision paraît logique et irrévocable (*ibid.* page 21). Dans notre synagogue, lui avait dit sa mère après *Roch Hachana*, alors qu'il l'avait mise au courant de sa décision, « il n'y a pas de place pour des renégats ». C'est pour cela d'ailleurs qu'il va à Berlin, et qu'il ne veut pas quitter le judaïsme qui l'ignore, écrit encore André Neher, sans y avoir goûté une fois... C'est parce qu'il veut entrer dans le christianisme comme Jésus, en tant que Juif. Il suffira du contact avec ces 24 heures de *Kippour* pour transformer ce jeune Juif de fond en comble, pour le « renverser ». A la sortie de la *Neïla*, il commence une longue lettre au cousin : « Je vais te décevoir, je reste Juif ». *Kippour* 1913, écrit Neher à la fin de son livre, aura été son « buisson ardent ». Un

renversement mystique sur lequel Rosenzweig est resté très discret mais qui a brillé comme un point incandescent dans son existence. Pour Myriam Bienenstock dans *Cohen face à Rosenzweig* (page 37) si la conversion « n'est plus nécessaire », voilà qui semble bien montrer que ce qui importe fondamentalement pour Rosenzweig, et ce qui importait sans doute déjà pour lui avant le mois de juillet 1913, c'est la religion elle-même, la préoccupation religieuse. C'est adhérer à une foi vivante.

De cette journée du 11 octobre où Franz Rosenzweig passa *Yom Kippour*, un de ses premiers biographes, Nahum Glatzer, insiste sur l'importance de cette expérience qu'il fit dans cette petite synagogue orthodoxe, bien que lui-même, concède-t-il, n'a que très peu écrit là-dessus (*Franz Rosenzweig, His life and Thought*). Gilles Hanus y trouve une allusion dans *Bildung und Kein Ende* ("Formation sans fin". Rosenzweig, *Confluences*. Vrin 2003) : « Celui qui sait et a, en quelque sorte, éprouvé sur lui-même combien de pièces d'or uniques et essentielles venues du trésor hérité, sont conservées même dans ce que j'appellerai le simple judaïsme de *Kippour*, se gardera de parler d'elle (la synagogue) de façon dédaigneuse. » Et pourtant Glatzer lui-même était sceptique sur l'impact

supposé de cette rencontre dont il écrit : « He guarded it as the secret ground of his new life. » (Rosenzweig, *ibid.* dans son introduction) ». Dans *Star From Jacob*, Ephraïm Meïr s'étonne aussi que Rosenzweig ait à peine mentionné cette expérience dans ses écrits (page 24). Peut-être ne voulait-il pas relater le fondement si intime de cette expérience, de crainte que la dimension métaphysique en soit floutée par des considérations psychologiques, lui-même soucieux de préserver cette pudeur spirituelle qu'il évoquera ailleurs (*Journal* du 29/04/1906). Quoiqu'il en soit pour Glatzer, comme pour Neher, Rosenzweig fut « transformé de fond en comble » par cette rencontre de l'illumination instantanée à travers la liturgie de *Kippour* qui rendit à Rosenzweig la mémoire de l'élection. Une certitude, ajoute Neher, qu'il éprouva dans cette expérience personnelle avant d'en analyser les modalités pour le peuple tout entier dans les pages de *L'Etoile de la Rédemption* (Neher, *Ibid.* page 238). Ce fut bien, assure Catherine Chalier, d'abord pour lui une expérience personnelle : celle d'une fidélité à l'écoute d'une Parole qui appelle l'homme dans sa singularité irremplaçable, ce qui veut dire une Parole d'élection à laquelle seule convient en guise de réponse la simplicité des mots : « Je suis là » (Page 109 citée dans C. Chalier, *Pensées de l'Eternité*, page 121). Etrangement, Emmanuel Levinas qui consacre quelques articles sur Rosenzweig ne fait jamais allusion à cette expérience, indiquant simplement à propos de lui : « Il se trouvait lui-même en 1913 au seuil de la conversion. Il n'a pas franchi ce seuil. » (« Entre deux mondes » in *Difficile Liberté*) et d'ajouter (in *Hors sujet*) : « Après une nuit dramatique,

à l'aube il écrit à un ami qui attend la bonne nouvelle : "Cela n'est pas possible, cela n'est plus nécessaire". » Dans sa monographie qu'il consacre également à Rosenzweig, Samuel Hugo Bergman (*Faith and Reason*, page 55) passe également cet évènement sous silence. Plus nuancé, Stéphane Moses (*Figures philosophiques de la modernité juive*) affirme que si les années formatrices de Rosenzweig, durant lesquelles il conçut entre autres *Hegel et l'Etat*, aboutirent en 1913, une date tout à fait centrale à la conversion de Rosenzweig, il ajoute (page 36) : « En septembre-octobre 1913, se trouvant dans une synagogue d'un type différent où il eut son expérience personnelle de conversion, ce qu'il a ressenti fut quelque chose d'intellectuel tout autant qu'affectif et émotionnel ». A savoir que, dans l'année, il y avait un moment et un seul, un moment emblématique, où la communauté juive était tout près du divin. Le lendemain, il décida de renoncer à l'idée de se convertir au protestantisme, écrivant à son cousin : « Je reste Juif ». Selon Rivka Horwitz (*A revolutionary Understanding of Judaism in Rosenzweig - Neues denken Band 2 -*) citant Bruno Strauss, il s'était vraiment rendu à la synagogue de Berlin sur le pont de Potsdam (« Postdamer Brücke »), où il rencontra le Rabbin Docteur Markus Petuchowski. Son fils Raphael Rosenzweig a, malgré tout, toujours soutenu que cette histoire d'office le jour de *Kippour* avait été, sinon, enjolivée, inventée par la mère de Franz (Salomon Malka, *Rosenzweig, Le Cantique de la révélation*). Le fait qu'il faudra à Rosenzweig trois mois de tâtonnement pour qu'il prenne la décision de rester Juif (*Lettre* à sa mère en 1913), compte tenu de la fameuse nuit du 7 juillet 1913 où il se sentit mûr pour se convertir,

cette longue et laborieuse évolution dans sa réflexion sur la religion qu'il commence bien avant les événements, et en particulier durant le printemps et l'été, en particulier durant ses études à Cassel, nous permet de penser, comme le suggère Yehoyada Amir dans *Reason out of Faith* (en hébreu) que le « retour » de Rosenzweig au judaïsme ne fut pas nécessairement provoqué par son passage à cette synagogue du pont Potsdam. Cet événement nourri par les déclarations de sa mère Adèle à Nahum Glatzer, mais qui sont restées invérifiables, sont devenues un terrain fertile dans la construction d'un mythe à moitié légendaire qui aurait fait de Rosenzweig le paradigme du « baal techouva », du « Revenant ». Ce n'est sans doute pas seulement l'expérience de *Yom Kippour* en soi qui fit changer d'avis Rosenzweig, même si cette journée fut importante pour lui, puisqu'il avait déjà jeûné une année plus tôt, ce qu'il décrit sous de vifs aspects dans *L'Etoile de la rédemption*. Nous parlerons plutôt d'un retour qui fut le fruit d'un processus graduel se déroulant sur plusieurs mois. Un dilemme dans lequel il se débattait et qui était plus d'ordre sentimental eu égard aux liens qu'il tenait à conserver avec ses amis chrétiens, tel Eugène Rosenstock-Huussy, et non pas dû à des doutes d'ordre théologique, ni même un manque de foi dans la vérité du judaïsme, ni l'illumination soudaine de la vérité chrétienne. Lorsque Rosenzweig renforça sa judéité et devint convaincu de la possibilité d'un dialogue avec ses amis chrétiens qui avaient exercé sur lui une influence certaine, il réalisa qu'il n'était plus nécessaire pour lui de se convertir.

De fait, en 1913, Rosenzweig vint passer les fêtes de *Roch Hachana* les 2 et 3 octobre à Cassel avec ses

parents. Quand sa mère le dissuada de se rendre à la synagogue, Rosenzweig assista malgré tout à l'office, occupant la place de « l'oncle Adam », ce qui lui donna le sens de son appartenance à la communauté. Dix jours plus tard, Rosenzweig écrit en effet à son cousin Rudi Erhenberg : « La conversion ne me paraît plus nécessaire en ce qui me concerne, étant ce que je suis, et ne peut plus se produire. Je resterai un Juif (*GSI*, page 132) ». Il lui avait déjà écrit : « Qu'allais-je donc faire dans cette galère ? » En 1919, Rosenzweig expliquera à Rudi ce qu'il avait en tête durant toute l'année 1913. Il écrit le 25 août 1919 que ce jour-là, à son arrivée à Berlin, l'une des journées entre *Roch Hachana* et *Yom Kippour*, il avait connu une expérience d'espoir, espérant jusqu'à alors rester Juif et assumer également la possibilité d'une relation entre Juifs et chrétiens. Ce fut ce jour-là qu'il décida de rester Juif et commença à résoudre son dilemme, quitte à le conduire à renoncer à une carrière universitaire et à dédier son existence à l'étude du judaïsme et à sa transmission. Or si Rosenzweig révéla son expérience religieuse, il ne fait pas mention du jour de *Kippour*. Tout provenait sûrement d'une longue expérience, et la grande crise qu'il traversa ne dura pas seulement un jour mais sans doute plusieurs semaines et même plusieurs mois (*Gritli-Briefe* 402 et *GS* 1,675). Selon Catherine Chalié (*Pensées de l'éternité*), s'il ne faut sans doute pas surestimer la journée de *Kippour* 1913 dans son itinéraire, la liturgie de ce jour lui rendit la mémoire de l'élection, c'est-à-dire d'une parole qui choisit l'homme avant même qu'il ne la choisisse. Cette certitude qu'il éprouva dans son expérience personnelle trouvera son interprétation au niveau du peuple tout entier dans les pages de

L'Etoile de la rédemption consacrées à la liturgie juive. En se souvenant de l'insistance de Rosenzweig sur la nécessité pour le philosophe d'accorder confiance à l'expérience (« la pensée nouvelle »), et de son sentiment que son livre constituait un moment important de sa vie. Ne vaut-il pas mieux penser, interroge Catherine Chalié, que les pages de *L'Etoile* qui décrivent la naissance de l'âme, gardent la mémoire de son expérience personnelle le jour de *Kippour*, ce jour où il dit en effet, et pour toute sa vie : « Je suis là ». Telle est également l'opinion de Rivka Horwitz (préface à l'édition en hébreu des extraits de la correspondance et du journal), pour qui, la journée de *Kippour*, semble en tout cas avoir constitué un point de non-retour dans ce « changement » spirituel, essentiel tant espéré, même si cela ne signifie pas qu'il ait reçu une grâce soudaine en ce jour (cf. son étude *Il est grand temps*). Franz Rosenzweig note aussi que la base d'une instruction juive est de recréer le lien émotionnel entre les institutions de culte public et l'individu, car c'est ce lien qui a été perdu. Les changements grands et décisifs qui marquent une vie ne sont jamais, écrit Rosenzweig, de purs cadeaux. Ils doivent advenir lorsqu'on a suffisamment œuvré pour les recevoir. Y a-t-il, interroge C. Chalié, un lien entre cette décision et la prière du *Kol Nidré* ? Nul ne peut le dire. Ce serait, conclut-elle, présomption de le soutenir puisqu'il ne l'a pas dit explicitement. On peut simplement noter qu'il trouva la force profonde et irrévocable de « rester Juif », et de le dire fermement à ses amis et à sa famille au lendemain de cette période des « jours redoutables ».

Au cœur du cycle de l'année liturgique, les deux solennités du jour de l'An et du jour de l'expiation forment, on le

sait, un groupe de fêtes distinctes, à la fois le plus central et le plus éminent. Le thème commun de ces deux fêtes est, en effet, celui du jugement, et la fête de l'expiation représente pour Rosenzweig le sommet de toute expérience religieuse. La régénération spirituelle qui marque le jour de *Kippour* n'est pas, souligne Stéphane Moses (*Système et Révélation*), une anticipation de la Rédemption. Elle est l'expérience de la Rédemption elle-même. Le jugement n'est plus comme dans les textes de prophètes reporté à la fin des temps, il est vécu dans la réalité du présent. « Dans le retour annuel de ce jugement, le "dernier", l'éternité est délivrée de sa référence à un au-delà lointain ; elle est réellement là, présente, saisissable par l'individu, et l'assiste à son tour » (page 383). Moses insiste sur la réalité que représente cette présence immédiate d'un monde idéal au sein même de la réalité. Ici l'homme échappe à son historicité. Le jour, le temps est suspendu et la communauté vit une expérience spirituelle qui se situe hors du temps historique. Tel est en fait pour Rosenzweig la véritable vocation de l'homme : l'abolition de l'histoire dont l'imperfection est qu'elle est sans fin. Le jour de l'expiation, l'homme parvient à échapper au temps contrairement aux trois fêtes de pèlerinage marquées par « l'impureté essentielle de l'histoire ». L'éternité par anticipation à laquelle le peuple juif accède dans l'expérience de son temps sacré représente, sans doute, la forme la plus achevée d'une existence collective arrachée au temps. Et pourtant *Yom Kippour* n'est lui-même qu'un moment fugace. Aussitôt la fête terminée, le peuple retourne à sa condition historique ; d'où l'importance de la place de la fête des cabanes qui suit immédiatement *Yom Kippour* et qui évoque le rêve

d'un accomplissement messianique collectif, c'est-à-dire historique. Tel est, pour Stéphane Moses, le paradoxe du temps sacré selon Rosenzweig. Mais la liturgie, selon Rosenzweig, est instante. Gérard Bensoussan (*Rosenzweig, Existence et Philosophie*) relève qu'elle veut rendre effective la complétude du soi dans le monde. Commune dans l'expression du « Nous », « Prière de la communauté » elle s'adresse à une éternité immédiate qui serait partagée par tous et qu'elle tâche d'attraper dans l'instant « Hâter l'avenir, faire de l'éternité la chose la plus proche, l'aujourd'hui ». L'étoile de la rédemption, écrit Heinz-Jürgen Görtz dans *Les Jours du monde du Seigneur* (in *Héritages de Rosenzweig*) in *Nous et les Autres*, est dirigée vers ce « Nous », qu'elle finit même à proprement parlé par dépasser, dans l'accomplissement des créatures qui ont la vérité « en partage », vers la vie. La prière *rosenzweigeine*, incise dans un temps liturgique, métaphorique de l'éternité, comme stratégie de captation des influx divins. Cette idée d'éternité anticipée est articulée dans toute la troisième partie de *L'Etoile*, en particulier à travers l'analyse de l'architecture sainte du temps liturgique dont l'office, pour ses bâtisseurs, est de capter et d'accueillir en soi l'éternité.

Face à la mort et à son angoisse, l'homme voit s'ouvrir devant lui deux possibilités fondamentales de son existence. Il peut être tenté de nier la mort et de la fuir en se réfugiant, par exemple, dans les bras consolateurs d'une Raison toute puissante et sans reste, sans cri. Ou au contraire, écrit Edouard Robberechts dans *Savoir et mort chez Rosenzweig*, il peut être amené par elle à une confrontation avec la finitude de son être, avec sa singularité qui se découvre en même

temps porteuse de défi et de liberté, et irrémédiablement enchaîné à son être-là, ce que Rosenzweig nomme le Soi. Confrontation muette et tragique avec le Soi et sa solitude qui annonce un déchirement, un cri, une sorte de tout système ou modèle, figé de pensée et d'action vers un nouveau type de savoir ou un savoir toujours nouveau, parce qu'ouvrant sans cesse à la temporalité, au langage et à l'altérité. Si la philosophie idéaliste refuse cette confrontation avec la mort et avec son angoisse, qui seule pourrait ouvrir l'homme à sa singularité, à son irréductibilité, et au-delà, à sa responsabilité en faisant de la mort un néant, un rien, citant Rosenzweig, E. Robberechts nous prévient : « La réalité de la mort est impossible à bannir de ce monde car c'est elle qui fait de la pensée fondamentale de la philosophie la pensée de la connaissance une et universelle de tout, un mensonge avant même qu'elle soit pensée » (pp 13-14). Que l'homme se terre comme un ver dans les plis de la terre nue... voilà ce que le savoir veut nier en enfermant à l'avance l'homme dans le « ça » d'un système impersonnel. Mais la philosophie conteste ses angoisses de la terre. Croyant échapper à la mort en s'extrayant du flux de la temporalité, face à son angoisse, l'homme veut quitter la vie, il préfère ne plus vivre si vivre signifie mourir (*Livret sur l'entendement sain et malsain*, page 13). Cette réflexion a sans doute inspiré l'évocation du rite qui veut qu'à *Yom Kippour* l'orant se vêt d'un vêtement blanc, qu'on appelle en judéo-allemand le *kittel* et qui renvoie au linceul (*sarguiness*) qui est le vêtement des morts. Si selon certains décisionnaires, l'usage de se vêtir de vêtements blancs le jour de *Kippour* est pour imiter les anges du service, c'est aussi parce

qu'étant le vêtement des morts, le cœur de l'homme se doit, ce jour-là, d'être contrit (*Choulhan Aroukh* article 610, 4 et glose de Rabbi Moïse Isserles). C'est une façon également, selon d'autres rabbins, de se rappeler le jour de la mort, ou encore le deuil de Jérusalem. Etrangement, cette coutume s'est élargie au soir de la fête de la pâque à la table du *Seder*, et le jour du mariage. C'est pourquoi explique un autre auteur, l'usage de se vêtir du *kittel* a été prescrit pour que la pensée du fidèle ne soit pas distraite par la joie de la fête, raison pour laquelle il se vêt de ce vêtement mortuaire. Cependant, pour le Maharal de Prague (*Haggada* page 41) l'usage de se revêtir du *kittel* le soir de *Pessah* à la table du *Seder* s'explique par le fait que la couleur blanche est une couleur simple sans aucun autre alliage. Symbole de l'appartenance de la Délivrance au monde supérieur séparé et simple, mû par l'éveil d'en haut, et non provenant d'un monde composite. A l'image du grand prêtre qui servait le jour de *Kippour* à l'intérieur du saint des saints en vêtements blancs, parce qu'il accédait alors à un niveau métaphysique. La nuit pascale serait, dans ce sens, identique au jour de *Kippour*, même si pour la Maharal, le lien entre ces deux occurrences est caché. Le *Talmud* a d'ailleurs conféré à ce vêtement un symbole d'innocence comme on le voit au traité *Chabat* 114 a, où Rachi explique qu'au paradis les gens vertueux sont vêtus de blanc. C'est également l'avis du *Talmud de Jérusalem* au traité *Roch Hachana* chapitre 1, 9 où l'usage de se vêtir de blanc le jour de *Kippour* traduit la conviction que Dieu fera des miracles pour le fidèle, et qu'il sortira innocenté du jour du jugement. C'est la raison pour laquelle, selon Nahmanide (*Torat*

Haadam Ed Chavel page 85) citant Isaac Iben Giyat, c'est là la preuve que les endeuillés avaient coutume de se vêtir de noir, et les jeunes mariés de blanc. De même, est-il relaté dans le traité *Taanit* chapitre 4, 7, qu'au jour du grand pardon et le 15 du mois de Ab, les jeunes filles de Jérusalem sortaient vêtues de blanc. Comme l'indique Rosenzweig, on a continué cet usage au jour du mariage durant lequel le marié est vêtu de blanc et recouvert d'un châle blanc, usage recensé par l'auteur du recueil halakhique *Colbo* sur les lois relatives au mariage en référence à *Ecclesiaste* 9, 8 : « Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs ». Ainsi qu'à *Isaïe* 1, 18 : « Si vos péchés sont comme des étoffes écarlates, ils devront blanchir comme de la neige ». Le *kittel* est porté également par l'officiant le jour de *Chemini Atseret* et à *Pessah* à l'occasion de la prière pour la pluie et de la prière pour la rosée, car ces deux phénomènes, disent les Rabbins du *Talmud*, renvoient à la résurrection des morts comme l'indique également la liturgie quotidienne. De même, l'officiant porte-t-il aussi le *kittel* le jour de *Hochaana Rabba* qui représente la signature du jugement, et qui ressemble en ce sens au jour de *Kippour*.

Rosenzweig, qui a lu les pages que Hermann Cohen a consacré à la liturgie de *Yom Kippour* (*Religion de la Raison tirée des sources du judaïsme*, page 312), souligne le caractère exceptionnel des jours redoutables durant lesquels, contrairement à toutes les autres fêtes, ces jours-là, « le Juif est à genou ». Mais ce n'est pas, insiste Rosenzweig, dans la confession de sa faute ni dans sa prière pour que ses péchés soient pardonnés, à laquelle pourtant cette période festive est prioritairement consacrée, mais uniquement en

contemplant l'immédiate proximité de D.ieu (E. Robberechts page 382). Un geste pourtant isolé dans la liturgie et qui ne se pratique que selon le rite Ashkénaze (*Choulhan Aroukh*, glose de Moïse Isserles paragraphe 622, 4) en référence à la prosternation qu'accomplissait le grand prêtre le jour de *Kippour*. Geste qui se limite à la gémulation lors de la fête de *Roch Hachana*. C'était déjà l'avis de Hermann Cohen pour qui le terme de « prosternation » usuel par ailleurs, ne s'emploie pas dans la confession des péchés, la prosternation, comme la gémulation, convenant sans doute à l'adoration, à la profession solennelle de la foi en D.ieu. Et de souligner que lorsque l'homme confesse ses péchés, et partant, sa confiance en un D.ieu bon qui lui pardonne, il n'a pas lieu de se prosterner mais plutôt de se tenir debout, droit devant D.ieu, sans quoi, d'ailleurs, l'homme ne serait pas entièrement distingué de l'animal. C'est d'ailleurs l'un des thèmes de l'office de la *Neïla* : « Tu as dès l'origine distingué l'homme des autres créatures et lui as accordé le privilège de se tenir debout devant Toi ». Ce qui fait sa supériorité sur l'animal c'est donc la station debout, et donc, lorsqu'il se tient devant D.ieu, humblement, certes, mais néanmoins debout, son attitude marque qu'il est digne d'être délivré du péché. On comprend donc aisément, conclut-il, que le jour des expiations soit devenu l'emblème de la piété religieuse, et qui fait du jour des expiations le jour du monothéisme (page 316). L'homme renaît. Il reçoit une nouvelle fois l'Esprit sain, l'Esprit de sainteté que l'esprit divin a planté dans l'esprit humain. Mais à son exclamation : « Devant D.ieu ! Voilà le mot d'ordre » (page 327), Rosenzweig répond par l'affirmation que ce jour est aussi placé sous le signe de la rédemption

lorsque la communauté en prière ne se contente pas de crier son adhésion à D.ieu mais « de la faire ». Tombant face contre terre devant le Roi des Rois. Avec Hermann Cohen, tout en insistant sur la solitude totale dans laquelle l'homme se tient devant D.ieu, placé outre-tombe en plein milieu de la vie, ce jour de la réconciliation est le symbole de la rédemption de l'humanité, c'est pour cela qu'il est un homme. Par contre, contrairement à Rosenzweig, Hermann Cohen insiste pour dire que la rédemption n'a rien à voir avec la mort ni avec l'au-delà, qu'elle ne vise pas à nous couper de notre vie terrestre et de ses souffrances, qu'elle s'emploie uniquement à nous éloigner de nos erreurs et de nos manquements. Pour Rosenzweig, sans doute inspiré par le *Midrash Rabba*, 22, 5 sur le verset : « Nous nous prosternerons et nous reviendrons vers vous », tout tient dans le mérite de la prosternation d'Abraham, dont la résurrection des morts.

Si Rosenzweig a trouvé une correspondance entre les faits du calendrier juif et les fêtes chrétiennes, tel n'est pas le cas eu égard aux jours redoutables. La seule qu'on pourrait éventuellement citer se situerait, dit-il, dans le cadre du cycle formé par les trois fêtes de la révélation (Noël, Pâques, Pentecôte). Il est remarquable en effet que si Noël n'entraîne pas à l'origine comme Pâques et la Pentecôte dans un temps de fête du calendrier juif, Noël s'est développé dans un sens tel qu'il s'est, dans une certaine mesure, rapproché des fêtes juives de la rédemption. Déjà la maison qui s'ouvre à l'irruption de la libre nature à travers l'hospitalité donnée dans la chambre chauffée, au sapin recouvert de la neige hivernale et la crèche dans l'étable inhospitalière où le Sauveur vient au monde, ont

leur exacte contrepartie dans le ciel libre auquel le toit de la cabane, fait de feuilles, ouvre un passage pour rappeler l'attente qui offrait du repos au peuple éternel lors de sa pérégrination à travers le désert. Mais de plus, (E. Robberechts page 510) Noël occuperait une place **analogue** à celle du jour de l'expiation... Il est ce que le dimanche est à la semaine, ce que le jour de l'expiation est permis les *Shabbats*, c'est-à-dire un nouveau commencement : « Exactement comme le jour de l'Expiation. » Jour de l'entrée dans l'éternité, il représente dans notre année ce que le *Shabbat* est pour la semaine : accomplissement. Par ailleurs, pour les deux jours (Noël et *Yom Kippour*) la veille au soir s'est chargée de la même signification que le jour même de la fête, faisant allusion à l'usage pour les hommes de porter leur *talith* le soir qui précède la fête de l'expiation. Il est le seul moment où la communauté exhibe l'habit de fête autrement réservé au seul culte solennel du matin. De par cette soirée, le jour de l'expiation devient la « longue journée » (*Yoma arikhta*

terme en réalité qui qualifie les deux jours du nouvel an et que Rosenzweig a manifestement confondu), de même que la vigile de Noël et sa « longue nuit » constituent la fête chrétienne. Seul un jour qui comporte une nuit et un jour jusqu'au retour plénier de la nuit, seul ce jour est un jour entier... C'est pourquoi Rosenzweig affirme que vivre une longue journée de cette sorte avec D.ieu c'est vivre entièrement avec D.ieu. A la différence que cette longue nuit, le chrétien la vit au jour du commencement, tandis que pour nous, c'est le jour de la fin. Jour qui anticipe la fin, *Yom Kippour* est donc devenu un signe pour la force de notre peuple à se conserver dans la foi, alors que l'autre (Noël), qui répète la nouveauté du commencement, est devenu signe pour la capacité du christianisme à s'étendre au-dehors sur la vie. La fête du commencement de la Révélation qui, pour Rosenzweig, serait donc la seule dans le christianisme qui soit équivalente à notre fête de la rédemption.



The advertisement features a decorative border at the top with colorful triangles. On the left is a white plastic storage cube with four compartments, containing a white bag, a black bag, and a pair of black shoes. In the center is the logo for 'rangement malin', which consists of a pink hexagon with a white cube inside, followed by the text 'rangement malin' in pink and black. Below the logo is a pink circle containing the website address 'rangement-malin.com'. On the right is a silver metal rolling cart with four shelves, each holding a different colored drawer (red, orange, green, blue). At the bottom, the text reads 'Toutes les Solutions Rangement pour votre Maison !'.

rangement malin

rangement-malin.com

Toutes les Solutions Rangement pour votre Maison !



Pâtisserie
Kubler

29 avenue des Vosges
67000 STRASBOURG
Tél. 03 88 35 22 27

www.kubler.fr



Le Je-Nous et l'Echo-Vide

(Pensées articulées autour de *Pourim*)

Rémy Metzger

S'il est d'usage de penser que les Juifs ne boivent pas pour oublier, (oublier leurs déboires), mais plutôt pour se souvenir, (se souvenir que le monde a été créé en 6 jours et que le Tout-Puissant a libéré leurs ancêtres de l'esclavage en leur offrant l'Égypte et le couvert), préférant à l'éthylisme un élitisme de la plus belle eau, la fête de *Pourim* pourrait bien être une exception confirmant cette règle et ainsi occuper une place à part dans notre calendrier.

Car à *Pourim*, on ne boit ni pour oublier ni pour se souvenir, mais... pour confondre, pour atteindre un degré de confusion tel, qu'il n'est plus possible de distinguer entre les mots « maudit soit Aman et béni soit Mordekhai », poussant ainsi le bouchon si je puis dire, jusqu'à dédire la bénédiction du matin remerciant D. d'avoir placé dans le monde la dimension de « discernement » permettant au coq, dès lors et dès l'aurore, de distinguer le jour de la nuit.

Au-delà de cette beuverie codifiée (certes moins qu'à *Pessah*) et de la confusion ordonnée qui en découle, d'autres obligations incombent au Juif de *Pourim*.

En tête de ces obligations bien sûr, lire la *Meguilá* (et s'taire pour qu'ainsi aucun mot ne nous échappe), la *Meguilá*, cet éthylo-texte qui me-dit-

là une histoire se déroulant à Suse, nom prédestiné (à une lettre près) quant à la beuverie évoquée plus haut.

À cette *mitzvah*, il faut rajouter les dons aux pauvres, les échanges de cadeaux entre amis ainsi que le festin de *Pourim*.

A l'instar du plat du *Seder* à *Pessah*, censé éveiller la curiosité de l'enfant et susciter son questionnement, la fête de *Pourim* renferme en elle tout un lot « d'anomalies » qui ne peuvent que nous interpeller.

Prolongeant le parallèle entre *Pessah* et *Pourim*, force est de constater que si à *Pessah* le récit de la sortie d'Égypte dans la *Haggada* ne comporte pas une seule fois le nom de Moïse, la *Meguilá* de *Pourim* quant à elle, n'évoque pas une seule fois le nom de D., comme si à l'opposé de la sortie d'Égypte, Il devait être absent du sauvetage du peuple juif pourtant menacé d'une destruction certaine, marquant ainsi *Pourim* du sceau du retrait de D. en Son chômage par-Ciel, retrait pouvant être qualifié de *Tsim-zoom* si l'on veut encore un peu plus coller à l'air du temps.

Le peuple juif ne devant dès lors son sauvetage qu'au courage d'Esther et à un concours de circonstances lié au hasard de la connaissance par Mardochée d'un complot visant le

roi et au détail anecdotique d'une insomnie de ce dernier.

Aman, le conseiller démoniaque.

Assuérus, le roi insomniaque.

Comme si après *Pourim*, une fois passés les temps des miracles, D. n'avancait que « masqué », retiré dans ses hauteurs et comparable à un auteur dans son œuvre selon Flaubert, à savoir présent partout et visible nulle part, un D. masqué (foin d'*avoda Zorro*) agissant au travers de ces « hasards » et de ces événements banals et naturels, qu'eux seuls, l'homme est capable de voir.

Et que penser de l'attitude de Mardochée, refusant de s'agenouiller et de se prosterner devant Aman, mettant ainsi à mal la sécurité de son propre peuple ?

Car Aman saisit le prétexte de l'insoumission d'un seul Juif afin de le condamner lui et tous ses frères.

Une condamnation sans appel, sans même prendre la peine de peser le « Pour » et le contre, dans ce jeu de hasard en ce mois de *Adar*, où le « Pour » ira forcément contre et où le hasard vole au secours des astres pour un désastre annoncé.

Mais à ce stade de l'histoire, qui aurait pu présumer que la potence, « l'édifice » d'Aman, se retourne contre celui qui n'a plus de cordes à son arc et refuse toute forme de repentance, prônant au contraire de tuer tous les Juifs et de confisquer leur fortune ? Aman le tyran, doublé de l'Aman fiscal.

Les *Pourim* se suivent mais ne se ressemblent pas.

Le *Pourim* qui suit ne nous ressemble pas, puisqu'il ne nous rassemble pas, ou si peu.

Depuis *Pourim* de l'année dernière, nous avons connu un *Pessah* sous forme d'une libération contrariée, nos calendriers, le rituel et le sanitaire, nous fixant des échéances avec autant d'espoirs déçus au fil des jours égrenés.

De *Pessah* à *Chavouoth* tout d'abord, cette période de décompte de 49 jours dont 3 jours de délimitation pour le passage en force d'une Loi face à une assemblée d'élus contraints et contre UN, dans une version thoraïque et originelle d'un certain 49-3 !

Et quelle déception passé *Simhat Thora* où l'on arrive au bout du rouleau, la mine des fêtes et le teint parcheminé, après un *Soucoth* bien agité par un virus dont on pensait qu'avec le temps il « cédrat », de constater qu'à la fête de clôture, nous en sommes toujours et encore aux gestes barrières, puisqu'aussi la situation « mérite-ça », voire même est pire qu'au paravent.

Et que penser de nos prières collectives, *standing* dévotions dans nos synagogues aux portes entrebâillées et aux fenêtres ouvertes aux quatre vents, prières prises dans les bourrasques de l'automne, refroidies par la bise du nord ou mordues par des vents-pires, des vents à-cent-dents montant jusqu'au ciel frapper au pavillon de l'Oreille Céleste, oreille flottante, éthérée, atterrée peut-être par nos *averot* avérées... et les autres, invoquant dans nos synagogues refroidies des circonstances éternuantes, espérant malgré tout obtenir le pardon de notre Créateur et notre inscription dans le Bon Livre au « Seuil » d'une nouvelle année qui déjà a du « Plon » dans l'aile, pour nous pauvres humains au quotidien volontiers inscrit dans le livre... de la jungle ?

Enchaînant par la célébration d'un *Hannouca* version *light*, ce qui somme toute n'est pas forcément contradictoire avec la fête des lumières, nous voici un an plus tard à célébrer *Pourim* dans la discrétion, *Pourim* et *Hannouca* ayant en commun la nécessité de la proclamation d'un miracle, « *pirsoum haness* » qui cette année aura été conjuguée en un « *pire-zoom haness* ».

L'époque que nous vivons est une époque qui nous teste et que l'on déteste, nous condamnant à un cloisonnement dans une posture égo-logique et où nous passons plus de temps à nous éviter qu'à nous inviter, dans l'attente d'un vaccin pour enfin retrouver nos voisins, un vaccin anti-Titanic pour ne point sombrer, et d'ici là ne pas céder à la légitime tentation de se vouloir en même temps « jauge en partie. »

Nous avons pris le pli du repli derrière nos masques 3 plis, sur *zoom* et ses applis, cultivant notre Je au détriment de notre Nous, à terre un Je-Nous, affligés devant nos salles de fêtes boudées, nos synagogues désertées ne résonnant que d'un Echo-Vide, celui de nos voix étouffées chargées de prières, nos regards embués recherchant la lumière.

Pourim se doit d'être un temps de mémoire et de partage.

Le millésime 5781 pourrait bien en être une version contrariée (variante) ou pire une version empêchée (mutante), la faute aux variants nous figeant dans un monde avarié, la faute aux mutants

obligeant tant d'amis à se voir à mi-temps.

Il n'existe pas de vaccin pour nous prémunir de nos ennemis, qu'à chaque génération il nous faut reconnaître pour mieux les confondre.

Il n'existe pas de vaccin anti-haine dans une histoire qui se répète de génération en génération, faisant de notre histoire ancienne une histoire antienne.

Il n'en n'existe pas non plus pour nous protéger du mépris et de l'indifférence adressés à l'égard de notre prochain, croquant volontiers à pleines dents ces pommes de discorde qui sont autant de fruits conflits qu'affectionnent tant nos « querellionnaires ».

Il n'existe pas de vaccins, mais il y a des rappels et des gestes barrières.

Les Temps juifs qui jalonnent notre calendrier sont autant de ces rappels, quand les *mitsvot* qui les accompagnent en sont leurs gestes barrières.

Formulons tous ensemble le vœu que l'année qui invariablement va s'écouler entre ce *Pourim* et celui de l'année prochaine, fasse tomber les masques, soit plus présente que virtuelle, plus 3D que 4G et en tout, meilleure que l'année passée et moins bonne que les années à venir.

Et enfin au-delà de l'humour qui voile les émotions, qu'il nous soit donné en ce *Pourim* de pouvoir nous masquer pour mieux nous dévoiler et nous enivrer pour mieux nous livrer.

Pourim Sameah





LIVRAISON



À EMPORTER



SUR PLACE

RESTO sushi's

7J/7

CRÉÉ POUR VOUS

-10%
À EMPORTER*

SUSHI'S ROBERTSAU

34 RUE BOECKLIN
67000 STRASBOURG

03 88 44 88 44

SUSHI'S BLACK SWANS

39 PRESQU'ILE MALRAUX
67100 STRASBOURG

03 67 341 341

NOUVEAU
À STRASBOURG !

SUSHI'S VOSGES

57 AVENUE DES VOSGES
67000 STRASBOURG

03 88 492 492



Commandez en ligne

WWW.RESTO-SUSHIS.COM

-5% DE RÉDUCTION SUPPLÉMENTAIRE

*HORS BOISSONS ET DESSERTS



Alphonse Lévy

Peintre, illustrateur et caricaturiste

Richard Aboaf

Alphonse Lévy Marmoutier 1843 - Alger 1918



Collection Michel
Rothé, Jérusalem

Elève de Jean-Léon Gérôme à Paris, admirateur de Rembrandt et de Daumier, contemporain de Gustave Doré... Alphonse Lévy peintre, illustrateur et caricaturiste, a été un témoin d'exception de la vie juive alsacienne et d'Afrique du Nord également. Certaines de ses œuvres ont servi à illustrer l'exposition sur les 60 ans de la Synagogue de la Paix et sur le judaïsme alsacien à la BNU...

Alphonse Lévy est issu d'une famille de riches négociants juifs qui quitte Marmoutier pour Strasbourg au moment des émeutes anti-juives du printemps 1848. Il part pour la capitale en 1860 pour y suivre une formation artistique.

Le démon de Paris le hante et il sait qu'il ne sera pas commerçant comme ses parents, mais artiste-peintre, comme Rembrandt, auquel il voue une admiration immense. Il fréquente alors l'atelier de Jean-Léon Gérôme, peintre académique très réputé à l'époque, qui lui enseigne l'art du dessin. En 1865, à peine cinq ans après avoir quitté l'Alsace, ses

premiers dessins sont publiés dans *La Lune*, puis dans d'autres journaux satiriques : *La Rue*, *L'Eclipse*, *Le monde comique*, *Le Bouffon*...



Alphonse Lévy - *Le grand Ogre Allemand*

Il entreprend ensuite sous le pseudonyme de Saïd une carrière de caricaturiste, brocardant les mœurs et la politique. Ses dessins sont typiques de la mentalité des Juifs alsaciens : vénération pour la France républicaine et haine de l'Allemagne.

En 1876, il illustre *La Passion d'Oberammergau* dans le livre de reportage sur l'Allemagne de Victor Tissot, *Voyage au Pays des milliards*. Cette *Passion du Christ* était, à l'époque, considérée comme l'une des manifestations les plus éloquentes de l'antisémitisme chrétien.

A partir de 1880, il fait un retour à ses sources juives et illustre en 1886 *La Vie juive* de Léon Cahun, originaire d'Alsace, et *Les Contes juifs* de Sacher Masoch (1888). En 1903, il publie sous le titre de *Scènes familiales juives* un recueil de 120 lithographies, qui présentent, avec un mélange d'ironie et de tendresse, la vie

quotidienne des Juifs ruraux d'Alsace. Sa notoriété grandissant au fil de ses nombreuses expositions, le Musée du Luxembourg à Paris expose ses principales lithographies et il reçoit une mention lors de l'Exposition Universelle de 1900.

Boudé par ses coreligionnaires, qui lui reprochaient de montrer la réalité humble et naïve de leurs ancêtres, Alphonse Lévy reste le témoin unique du judaïsme rural alsacien aujourd'hui disparu.

Peintre de la vie juive, il se montre parfois comme un observateur à l'œil critique, les commentaires qui complètent ses gravures indiquent que le judaïsme se réduisait souvent pour lui à une mystique dont il pénétrait mal

le sens. Cependant, au-delà de la note caricaturale de certaines de ses scènes, au-delà même de toute considération artistique, ses œuvres constituent, par leur valeur documentaire, un témoignage privilégié sur deux types de judaïsme qu'il a connus et qui étaient promis à de profonds bouleversements : peu après la Première Guerre mondiale, le judaïsme rural d'Alsace devait s'acheminer vers un effacement presque total et les communautés juives d'Afrique du Nord, telles que les connut Alphonse Lévy, ne sont plus aujourd'hui qu'un vague souvenir. Un souvenir auquel viennent parfois rêver les solitaires dans le grand cimetière juif d'Alger où repose le peintre de Marmoutier.



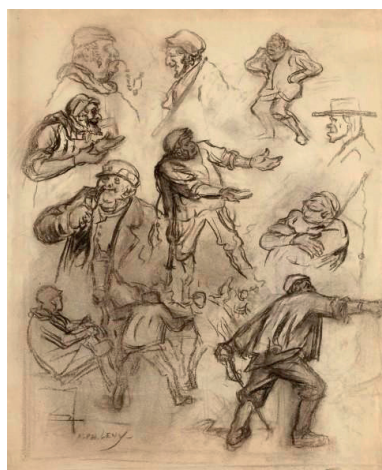
Le marchand de bestiaux et sa vache



Les joueurs de cartes - Huile sur papier



Le Juif aveugle - Vieille synagogue d'Alger
Collection Richard Aboaf



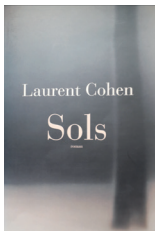
Etude de maquignons



Sols, un roman de Laurent Cohen

Laurent Fassin

Évitons le dithyrambe (« le plus beau », « le plus grand », « le plus fort », etc.) pour évoquer ce livre. L'abus devenu courant (désignant notre époque) des superlatifs en tous genres décline vite ce qui, hier à peine, était porté aux nues.



Préférons-lui l'audace : *Sols*, premier roman de l'exégète, essayiste et traducteur Laurent Cohen, eût assurément enchanté Jean Paulhan, Raymond

Queneau et, plus près de nous, Georges Perec. Gageons que ces trois-là auraient vite apprécié en ces pages, outre un tableau particulièrement réussi de Paris à diverses époques, une imagination foisonnante ; des vies et histoires multiples qui s'y croisent et s'entrecroisent ailleurs en Europe, au Proche-Orient et beaucoup plus loin encore ; une verve et une espièglerie jamais prises en défaut ; l'impressionnante (parfois *farceuse* notent les éditeurs) et étourdissante (quoique nullement écrasante) érudition sur laquelle la narration s'appuie.

A dire le vrai, depuis maintenant dix années et plus que l'ouvrage a paru, *Sols* surnage avec brio au milieu de la mer de papier en laquelle sombrent généralement la plupart des romans

nouveaux - dits français.

Pourquoi ce titre, *Sols*, demanderez-vous ? L'exergue éclaircit le mystère qu'opacifiait la superbe photographie de couverture, signée Ken Rosenthal : la silhouette d'un arbre se détachant dans la nuit :

« Sept ciels, disent les kabbalistes, séparent l'homme de l'infini. Chacun d'eux constitue un niveau d'être. Chaque ciel est un sol spirituel. Donc une expérience singulière. Une région du destin. »

Les thèmes de cette fiction abondent. Gardons-nous de focaliser notre attention sur quelques pièces d'une telle mosaïque à l'exclusion des autres. La lecture favorisera leur miroitement. Laurent Cohen s'ingénie à multiplier les angles de vue, à les diversifier à l'envi sans nous perdre jamais. Il maîtrise l'art de nous captiver en reliant les uns aux autres, comme par *glissements*, les sujets qu'il aborde. Sa prose rythmée, hypnotique n'aime rien tant que l'édifiant, le singulier sans négliger le saugrenu, le burlesque. A peine le livre est-il entre nos mains qu'il nous happe et nous retient. Nous voici complices d'une quête fiévreuse où s'affronteront le sens et le non-sens, la raison désintéressée et les passions communes.

Avançons simplement que la rencontre entre un historien spécialiste du régime de Vichy, Loïc Rothman, avec un théologien passé expert en angéologie (il en faut), un certain S.G., va favoriser de riches digressions, commentaires et interprétations, à partir d'un carnet écrit par un Juif érudit et anonyme, identifié parmi les archives léguées à l'institut de recherche où travaille ledit Rothman.

D'emblée, S.G., esprit butinant et curieux, fait état de ses réflexions et de sa vie terrestre. Bien vite, nous saisissons le cheminement sur le fil du rasoir de l'historien Rothman. Surtout, nous prend de vertige l'association détonante – qui fait frémir autant qu'elle souligne la force du récit – entre les anges et certains protagonistes choisis de la période précédant, puis caractérisant l'Occupation en France.

Né en 1966, Laurent Cohen remet en lumière des œuvres qui traversent le temps. Les personnages de son livre parlent de *l'intérieur* des milieux interlopes, ravagés, des officines occultes, du nihilisme, des milieux jouisseurs et sordides qui prospérèrent durant les années noires.

Aux côtés des intrigantes figures qui défilent sous nos yeux, nous visitons le grand bazar de la bigoterie ordinaire ;

croquons les ridicules ; goûtons les trouvailles de sociétés savantes ; accédons aux communautés les plus fermées ; pénétrons l'univers des sectes ; pointons avec ironie, jubilation, effarement ou malice (c'est selon) bizarreries, déviances et folies.

Sans s'en laisser ni l'un ni l'autre conter, l'historien Rothman et le théologien S.G. commentent les pages du carnet retrouvé, jusqu'à adopter une présentation qui ressemble à celle du Talmud.

L'essentiel tient cependant en ceci : *Sols* (*solum*, soleils, solutions), si proche euphoniement du mot français « seul » au pluriel (la solitude multimillénaire du peuple du Livre) nous prend sous son aile avec la même aisance que son auteur joue de la tension entre imaginaire, étincelles de spiritualité et traces. A l'écoute aussi bien (et sans être exhaustif) des hurluberlus, des paumés, des affreux, des fondus, des mystiques que des anges, cet *ensemble* « peu traditionnel » (conçédéra, à la fin, le fameux S.G. à la finaude mademoiselle Nobs) n'en reste pas moins travaillé tout au long par les ombres laissées par l'Histoire « avec sa grande hache » (Georges Perec).

25 janvier 2021

Ce texte a paru en version dématérialisée, dans la revue en ligne « La Cause littéraire »

HERRMANN
FRÈRES & FILS **IMMEUBLES**

16 rue du 22 novembre • 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 32 78 53 • mail: contact@herrmannfreres.fr



librairies
KLÉBER

*Lire et relire
avec la librairie Kléber*



J'ai chanté la *Passion* selon *Saint-Matthieu*

Astrid Ruff

Avril 1983, Vendredi saint, 16 heures : en strasbourgeoise mélomane, j'assiste à un concert à l'église Saint-Guillaume : c'est la *Passion selon Saint-Matthieu*.

Je ne sais plus laquelle de mes amies chanteuses m'y a entraînée. Je m'étonne seulement de n'avoir pas connu cet événement plus tôt, car je chante déjà depuis plusieurs années.

C'est un moment intense, unique. Croyants et mélomanes se mêlent. Parmi eux, quelques Juifs. Les habitués apportent leur petit coussin : les bancs sont durs et l'œuvre est longue... C'est pour certains un acte d'appartenance religieuse, pour d'autres un moment béni d'écoute attentive d'une des plus belles musiques de tous les temps.

Je suis bouleversée : j'ai un choc esthétique, émotionnel, intime - j'en sors les jambes flageolantes, la tête pleine d'airs, d'harmonies, de récits : les airs des solistes, le double-chœur, les interventions de la foule, ce vieil allemand un peu étrange, tout me ravit et me bouleverse. Comment ai-je pu vivre sans connaître ce continent ?

Cette année-là, comme souvent, la Pâques chrétienne tombe en même temps que notre *Pessah*. Je ne puis m'empêcher de comparer à ces merveilles mélodiques et

harmoniques notre gentil *Ma nishtana* et notre pauvre *Day dayeynu* qu'on accompagne de son couteau en marquant les temps forts.

Depuis, cette œuvre ne m'a plus quittée. Dès qu'un extrait est diffusé à la radio, je suis saisie, j'arrête tout, je m'immobilise ; et je l'écoute *in extenso* chaque Vendredi saint. Je suis retournée chaque année à l'église Saint-Guillaume, où depuis 1885 le chœur et l'orchestre alternent « la » *Saint-Matthieu*, et « la » *Saint-Jean*. A Strasbourg, on donne l'œuvre avec des solistes locaux ou d'outre-Rhin, pas de gloires nationales ou internationales – il s'agit bien d'un événement local ; ceci rajoute au côté intime de l'œuvre, qui parle à chacun.

On y retrouve toujours le même public fidèle, vieillissant d'année en année, souvent d'anciens choristes qui ont quitté le chœur, et aussi de nouveaux adeptes, plus jeunes, étudiants du Conservatoire, chanteurs, mélomanes passionnés. Les gens se saluent chaleureusement, les choristes viennent embrasser leurs proches avant le concert. Certains auditeurs suivent sur la partition, d'autres sur le livret qu'on propose à l'entrée.

J'y ai entraîné nombre de mes amis, néo-strasbourgeois ignorants de cette spécificité de notre ville concordataire, tri-confessionnelle, où les religions se

croisent et s'enrichissent. Ils ont tous adoré.

Après avoir entendu cette *Passion* en 1983, médusée, transportée, j'ai demandé au chef si je pouvais me joindre au chœur pour la chanter avec eux. J'avais connu ce chef lorsque j'étais membre de la chorale universitaire. Il a accepté, pour ma plus grande joie. J'ai donc chanté cette *Passion* en 1985 dans le pupitre des sopranes.

Presque 35 ans plus tard, en 2019, la nostalgie m'a reprise, et je l'ai chantée à nouveau, avec une cheffe cette fois, dans le pupitre des *alti*.

J'ai vécu à chaque fois un moment exceptionnel – rentrer dans la beauté de cette écriture, summum de la musique baroque, les entrées fuguées, les harmonies puissantes, les ornements d'une grande difficulté, l'articulation, le sens de la narration, le charme d'une langue archaïque...

Et là, dans le chœur, dans la tribune de l'église Saint-Guillaume, en 1985 comme en 2019, j'étais bien la seule Juive...

L'œuvre, d'une étonnante complexité, est basée sur trois catégories de textes : le texte de l'*Évangile selon Saint-Matthieu*, chapitres 26 et 27, repris au mot près, dans la traduction de Luther : c'est le récitatif, le récit de la *Passion de Jésus*.

Puis les airs de solistes, *arias*, au nombre de 25, qui s'émeuvent, pleurent, expriment leur douleur sur les différentes étapes de la narration. Ceux-ci ont été écrits par le poète Picander.

Et enfin, les 12 chorals que toute l'assemblée chante. Ils ont aussi pour la plupart été écrits par Luther, dont on sait qu'il n'était pas le plus grand ami des Juifs... Ils sont la base de la liturgie protestante. La mélodie en est

simple, mais ils ont été harmonisés par Bach. Nous les connaissons, on les entend souvent, ils sont notre background musical judéo-chrétien. A Saint-Guillaume, il n'est pas rare que le public les chante à mi-voix avec le chœur.

La tension, l'intérêt de la narration sont tels que cette œuvre s'apparente plus à un opéra qu'à une musique liturgique, ce pour quoi Bach avait d'ailleurs été critiqué en son temps.

Certes, on peut considérer que la musique, les harmonies, le gigantisme de l'œuvre dépassent la simple narration et la lettre du texte, et que c'est un privilège de savoir assez bien chanter et prononcer l'allemand pour participer à ce moment de très grande spiritualité...

Mais quand je repense à ma présence dans cette tribune de l'église Saint-Guillaume, je réalise qu'elle ne va pas de soi, et que ma lecture de l'œuvre a changé, à la mesure de mon évolution personnelle.

Les chorals

Passes encore pour les chorals. Pour la plupart, ce sont des chants de louange à Dieu. Je vous les livre dans la langue originale :

« *Wer Gott vertraut, fest auf ihn baut
Den will er nicht verlassen* »
(Celui qui se confie et bâtit sa demeure en Lui, Dieu ne l'abandonnera pas)

Ou :

« *Was mein Gott will, das g'scheh
allzeit,
Sein Will, der ist der beste* »
(Que tout ce que veut Dieu advienne, Sa volonté est la meilleure)

Mais dans d'autres, on est embarqué dans la grande culpabilité chrétienne :

« *Die Geisseln und die Banden
Und was du ausgestanden*

Das hat verdienet meine Seel »

(Les fers et les fouets, c'est mon âme qui les mériterait)

Non, personnellement, je ne vois pas pourquoi je mériterais les fers et les fouets !

Ou encore :

« *Ich, ach Herr Jesu, habe dies verschuldet, was du erduldet »*

(Seigneur Jésus, c'est moi hélas qui suis la cause du tourment que tu endures)

Non : je n'ai pas péché, je ne suis en rien responsable de sa mort !

Les arias

Pour ce qui est des airs des solistes, je ne les ai jamais chantés : ils sont d'une difficulté technique insurmontable, riches d'ornements, de mélismes, d'appogiatures...

Et surtout : ils traitent la voix comme un instrument à cordes, et ne lui offrent jamais la possibilité de respirer. Leur message ne m'a pas touchée comme celui des textes que j'ai chantés.

Le récit

Là où les choses se corsent vraiment, c'est pendant le récit de la *Passion*, mené par l'évangéliste, un ténor, dans les phrases duquel s'enchaînent les paroles des autres protagonistes : Jésus, Judas, Pierre, le grand prêtre, Ponce Pilate, tous des basses, et le peuple, représenté par un double-chœur, ce qui veut dire deux fois quatre voix.

Lors de ma première participation à ce concert, anesthésiée par la beauté des flux mélodiques et harmoniques, j'ai chanté avec bonheur et candeur.

Lors de la deuxième, je me suis un peu dégagée de cet envoûtement, et j'ai voulu en savoir plus. J'ai lu et

relu le texte de cette œuvre abyssale. Ce n'est pas courant parmi les Juifs qu'on lise consciencieusement les *Evangelies* – je l'ai fait.

Je suis remontée mentalement dans le temps, à l'époque de Jésus, dans ce 1^{er} siècle mouvementé, et j'ai voulu y vivre l'émergence de ce personnage. Bien sûr, nous le savons, Matthieu (de son nom juif Lévi) n'a pas été un témoin oculaire de la vie de Jésus ; tout a été rédigé plus tard, pour les besoins d'un projet prosélyte de dimension universelle (« Faites de toutes les nations des disciples »). De plus, Matthieu a écrit en grec, Jésus parlait araméen. Mais c'est en allemand que cette parole, magnifiée, transcendée par la musique, s'est transmise.

Et si...

Et si j'avais vécu à cette époque ? Si j'avais été un témoin de la vie de Jésus ? Quel genre de Juif.ve aurais-je été ? De quel groupe aurais-je fait partie ? Comment aurais-je réagi ?

Les grands prêtres, docteurs de la Loi, anciens du peuple, scribes, Pharisiens

Et si j'avais été grand prêtre, docteur de la Loi, ou ancien du peuple ? Pas de femme à ce rang-là à cette époque, mais disons... que je me serais déguisée en homme, comme Yentl... Comme eux, je me serais méfié.e de cet allumé, et aurais donc décidé, dès le chapitre 12, de « le faire arrêter et tuer ».

Qu'est-ce qui m'aurait choqué.e dans la parole de Jésus ? Sa désinvolture manifeste face à la profanation du Shabbat :

« Car le Fils de l'homme est maître du Shabbat » (12,8).

Je n'aurais certes pas apprécié ses attaques et son manque total de

respect à l'égard de ma caste.

Au chapitre 23, appelé *Les scribes et les Pharisiens censurés par Jésus*, il a des mots très durs pour décrire leur attitude : « Ils disent et ne font pas », « Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes ». Il les traite de « serpents, race de vipères ». Dans une litanie de versets qui commencent tous par « Malheur à vous », il leur promet les plus terribles châtements,

Il est fort possible, que, blessé.e dans ma dignité de scribe, de prêtre, de docteur de la Loi, j'aurais voulu me venger d'une telle impertinence !

Et puis, j'aurais certainement été rétif.ve à cette glorification exacerbée d'un simple humain : « Le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges » (16,27). J'aurais peut-être compris qu'avec cette proclamation viendrait la personnification de la Loi en une seule personne, et irrémédiablement une sorte de régression vers des formes d'idolâtrie tant abhorrée ?

Un(e) apôtre ?

Allons, *une* apôtre au 1^{er} siècle, en 25 ou 30, en 3785 ou 3790 de notre calendrier ? Tu n'y penses pas ! Il faudra attendre de longs siècles encore avant que les femmes aient leur mot à dire ! Pour être élevé au rang d'apôtre, il faut s'appeler Simon et André, ou Jacques, Jean, ou Judas. Point.

Un(e) disciple ?

Une disciple, alors ? Au moment de la résurrection, ce sont les femmes, Marie et Marie de Magdala qui entendent par l'ange la nouvelle « il est ressuscité » et ce sont elles qui courent porter la nouvelle aux disciples.

En bonne disciple donc, j'aurais reconnu qu'il était le Messie,

descendant de David, et que sa venue a été annoncée par les prophètes, qu'il accomplit les *Ecritures* d'après lesquelles il doit en être ainsi.

J'aurais reconnu dans son message celui qui était annoncé par le prophète Esaïe au chapitre 53 :

« Il s'est élevé devant l'Eternel un homme de douleur et habitué à la souffrance.

Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui.

Il a été maltraité et opprimé et il n'a point ouvert la bouche.

Il a plu à l'Eternel de le briser par la souffrance

Il verra une postérité et prolongera ses jours. »

J'aurais été flattée d'être « le sel de la terre », « la lumière du monde », d'être de ceux dont il est question dans les *Béatitudes* : « Heureux les pauvres en esprit, les affligés, les débonnaires, ceux qui ont faim de justice, ceux qui ont le cœur pur »...

Certes, en bonne Juive, qui « respecte son père et sa mère », j'aurais un peu tiqué devant : « Les enfants se soulèveront contre leurs parents, et les feront mourir »...

Et aussi devant la rigueur de l'interprétation de la Loi par Jésus : « Celui qui se met en colère contre son frère mérite d'être puni par les juges ; celui qui dira à son frère : "Raca (imbécile)" mérite d'être puni par le *Sanhedrin* ; celui qui lui dira : "Insensé !" mérite d'être puni par le feu de la géhenne ». Que de punitions pour de petits mots inoffensifs !

Mais bon, en disciple zélée, je n'aurais pas attaché trop d'importance à ces interprétations radicales de la Loi, et je l'aurais suivi.

Le peuple

Restons modeste, il est plus probable que j'aurais fait partie du peuple.

Et que j'aurais tout d'abord été séduit.e par la parole de Jésus. Avec la foule qui le suit, j'aurais reconnu son autorité et cru aux miracles de celui qui « guérissait toute maladie et toute infirmité » : lépreux, belle-mère, aveugles, boiteux, muets, estropiés, femme alitée depuis douze ans... Cette victoire de la vie sur la mort m'aurait certainement envoûté.e. Sans parler de ses vertus magiques comme « désenvoûter le lunatique » !

Et aussi sa grande sévérité à l'égard des riches, engagement démagogue, apte à plaire aux miséreux : « Un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux ».

Très attaché.e à mon judaïsme, je l'aurais cru, quand il annonce qu'il n'est pas venu pour abolir la loi ou les prophètes, mais pour l'accomplir.

Et puis, j'aurais changé d'avis, j'aurais suivi la *vox populi*, je me serais rangé.e derrière les docteurs de la Loi, les grands prêtres, et j'aurais été un.e de ces Juif.ve.s déterminé.e.s à en finir avec ce trublion. Jésus lui-même s'étonne de ce revirement : « J'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas saisi ».

J'aurais été de ceux qui lui reprochent avoir prétendu qu'il était capable de détruire le Temple et de le rebâtir en trois jours ; avoir dit qu'il était le Roi des Juifs. Avec la populace, je lui aurais craché au visage, en raillant : « Salut, Roi des Juifs », donné des coups de poings, je l'aurais frappé. Je l'aurais livré au gouverneur romain Pilate.

Au moment du dénouement de cette passion théâtrale, à la

question de Pilate : « Qui dois-je libérer, Barrabas ou Jésus ? » j'aurais crié : « Barrabam ! » (Barrabas, avec l'accusatif archaïque allemand)

Et à la deuxième question : « Que dois-je faire de Jésus ? » j'aurais hurlé avec la foule en délire :

« *Lass ihn kreuzigen* »
(Fais-le crucifier)

dans une écriture fuguée, et nerveuse, où basses, ténors, *alti*, sopranes, se succèdent, s'enchevêtrent et nous emportent, bon gré mal gré dans une énergie et une violence vengeresses.

Et après que Pilate demande benoîtement ce qu'il a fait de mal, j'aurais réitéré la demande de le crucifier, dans la même forme fuguée. Et j'aurais prononcé la phrase cruciale :

« *Sein Blut komme über uns und unsere Kinder* »
(Que son sang retombe sur nous et nos enfants).

Cette phrase ne figure que chez Matthieu – elle fait partie de ce qu'on appelle le « *Sondergut* » (ce qui appartient spécifiquement à chaque évangéliste). Elle a suscité d'innombrables commentaires, et après Vatican II, elle a été supprimée de la liturgie chrétienne. Mais chez Bach, elle est toujours là.

Matthieu dénonce la culpabilité des Juifs dans la crucifixion, il ouvre l'ère de l'anti-judaïsme chrétien, en nommant le peuple juif « peuple déicide ». Et annonce tragiquement les persécutions et massacres à venir...

Dans le concert-célébration du Vendredi saint, on entend encore le récit de la crucifixion de Jésus, sa mort, les manifestations cosmiques qui s'ensuivent, l'enveloppement de son corps dans un linceul, et la

déposition de son corps dans un sépulcre, surveillé par un garde.

C'est la fin de la *Passion*, la résurrection n'aura lieu que trois jours plus tard, après Shabbat, Dimanche saint.

Et là se déroule le grand chœur final, où les deux chœurs se répondent, soutenus par l'orchestre. C'est un flux continu d'entrées, de mélismes, de mélodies sublimes, de *pianissimi* subits, de nuances, dans une langue magnifique dont les accents toniques soutiennent parfaitement le phrasé musical. On souhaite à Jésus de reposer en paix, que son tombeau de pierre soit un confortable oreiller pour ses membres épuisés.

Et là, croyants et agnostiques, mélomanes éduqués ou amateurs, cœurs endurcis ou cœurs d'artichaut, tous ont le cœur brisé, ont envie de pleurer, retiennent leurs larmes, c'est irrésistible. On pense à la dureté de la vie, à toutes nos douleurs, petites et grandes, on s'apitoie sur soi-même, sur le monde, sur Jésus...

« *Ruuuhe saanfte, saanfte Ruuuh* »
(Repose en douceur, doux repos)

Ruhe sanfte, sanfte Ruh

Et après cette musique envoûtante, un grand silence retombe sur les chanteurs frémissants, les musiciens,

les auditeurs – on a assisté à une fête de l'oreille, du cœur, de la sensibilité comme il y en a peu... En général, on n'applaudit pas, mais il arrive que certains auditeurs, habitués de concerts laïques se laissent aller à leur enthousiasme.

J'ai fini mon voyage dans le récit de la *Passion*. J'ai refait mentalement la trajectoire de ces jours terribles, dont les conséquences ont été lourdes et dramatiques...

Et maintenant, en 2021, je me demande pourquoi j'ai chanté ce texte, dans le bonheur des voix mêlées aux instruments, dans le bonheur d'un partage exaltant avec les autres choristes, dans le bonheur de la transmission aux néophytes de cette musique transcendante.

De 1985 à aujourd'hui, 35 ans plus tard, ayant élevé mes enfants, étant devenue avec bonheur plusieurs fois grand-mère, j'ai une approche différente de mon identité. Et j'ai un sentiment très ambivalent sur ma participation à cette profession de foi musicale.

J'aime toujours autant cette musique, je l'écoute et je la chante (chez moi).

Mais je ne la chanterai plus pour un public transporté sur les tribunes de l'église Saint-Guillaume.

AMs *Aux Mille Saveurs*
Pâtisserie Traiteur
Sous la surveillance du Beth-Din de Strasbourg
17 rue Finkmatt 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 32 44 62 - 06 80 00 52 81
e-mail: auxmillesaveurs@yahoo.fr

Horaires d'ouverture :
Mardi - Mercredi - Jeudi
07h30 à 13h30 - 16h30 à 19h30
Vendredi 07h30 à 14h
Dimanche 08h à 13h

Heumann

PAINS AZYMES DE FRANCE - MATSOT D'ALSACE
SOULTZ-SOUS-FORÊTS

Heumann depuis 1907,
115 ans d'histoire et de Matsot !



**Matsot Tradition Extra-Fines, au blé ou à l'épeautre,
Matsot Chemouroth, Matzenmehl**
sous stricte surveillance du **Beth Din Strasbourg**



Hommage à Annie Greiner

Doris Engel

Il y a un an, en mars 2020, disparaissait la plasticienne Annie Greiner, victime de la première vague de la Covid 19.

Annie était mon amie, elle était une grande artiste, et elle avait un rapport particulier au monde juif.

On nomme « Justes parmi les nations » les non-Juifs qui ont, pendant la guerre, aidé, protégé et caché des Juifs. Aujourd'hui, comment nommer les non-Juifs qui ont une proximité, un grand intérêt et une affection pour les Juifs, un respect pour leurs traditions, pour leurs textes et leurs coutumes ?

Je propose « amis des Juifs ». Annie était une amie des Juifs.

Annie a produit une œuvre immense, je ne prétends pas en rendre compte, je vais évoquer mes souvenirs personnels et plus particulièrement les liens qu'elle entretenait avec le judaïsme.

J'ai fait la connaissance d'Annie il y a très longtemps, j'étais jeune et elle était encore plus jeune.

Norbert, mon mari, était surveillant (pion, comme on disait à l'époque) dans le même lycée que Pierre Roman, le compagnon d'Annie.

Je ne sais plus quand j'ai vu Annie pour la première fois.

Elle étudiait aux Arts Déco, tout en suivant des cours de philosophie, elle se destinait à une carrière de

plasticienne et elle m'a montré la technique de la gravure, qui me paraissait bien compliquée.

Annie a très tôt décidé de se consacrer à son travail d'artiste, à son art, à ses recherches, à rien d'autre.

Elle n'a jamais voulu enseigner pour « mettre du beurre dans les épinards », ne s'est pas mariée, n'a pas eu d'enfant, elle s'accordait très peu de loisirs, a peu voyagé.

La création artistique, elle seule : une décision prise très jeune et à laquelle elle s'est tenue jusqu'au bout.

Un souvenir de février 1983 : nous venons d'acheter un grand appartement avenue de la Forêt Noire, le soleil baigne les pièces de réception avec leurs moulures et leurs grandes portes vitrées.

Pierre est là, il nous aide pour le déménagement, il montre un mur, le grand mur du fond, et dit soudain : « Là, je verrais bien une peinture d'Annie ».

Quelle peinture ? Annie vient de peindre sur papier kraft une série appelée *Lettre rouge à Vincent*, qui a été exposée au Musée d'Art Moderne, situé alors dans l'Ancienne Douane. Une des peintures a été achetée par le musée.

Cette série vient en réponse et en écho aux tableaux de Van Gogh : *Les Blés jaunes*, *Champ de blé aux faucheurs*, *Champs de blés avec cyprès...*

Annie, avec cette série, entame ce qu'elle poursuivra toute sa vie : le dialogue avec des grandes figures du passé, figures héroïques ou tragiques, artistes, écrivains, philosophes, poètes. Ils sont pour elle plus proches, plus réels et plus vivants que les gens qui l'entourent et elle ne cessera de s'entretenir avec eux par le biais de ses œuvres.

Dans ce qui deviendra notre salon, l'immense toile occupe tout un mur ; Pierre a construit un châssis de bois pour pouvoir l'accrocher ; la toile est composée de grands aplats de jaune de différents tons (onze en tout) scandés par des traînées rouges et noires, le papier kraft affleure par endroits ; cette toile vit, vibre, remplit et illumine toute la pièce, elle dialogue avec le caractère ancien de l'architecture et des meubles, achetés chez un antiquaire des Vosges. Notre salon échappe ainsi au risque muséal. Annie nous offre une autre toile de la même série, évoquant cette fois *La Chaise de Vincent*.

Une chaise en feu, une chaise de feu, où domine un rouge violent, qui contraste avec le jaune de l'autre toile. Une chaise qui brûle, brûle mais ne se consume pas, telle le buisson ardent. Quelques années plus tard, nous ferons repeindre le salon. Annie viendra chez nous et, patiemment, elle va choisir un gris très doux qui met en valeur ses peintures.

Annie poursuit une création foisonnante : peintures, sculptures, gravures, recherche sur la couleur, sur les matières.

Je me souviens d'un tableau où domine le bleu, et, comme sortant de ce tableau, un grand morceau de bois, reposant sur le sol. Norbert s'en souvient aussi et me donne le titre, *La Liberté de peindre*.

En 1994, Annie présente un projet pour commémorer l'accident d'avion du Mont Saint-Odile, qui fit 87 victimes en janvier 1992, projet qui sera retenu : trois *Veilleurs*, des silhouettes de granit, abstraites, hiératiques, la tête penchée, qui veillent sur le lieu de la catastrophe.

Parallèlement, Annie peint une série de tableaux où des *Veilleurs*, des silhouettes évanescentes émergent du sol ou d'un lac, à peine visibles dans le brouillard. Je vois ces toiles dans son atelier, ce sont des fantômes, des émanations d'un autre monde, elles me font peur.

Annie fera d'autres sculptures, en particulier une *Echelle céleste*, visible dans le jardin du Palais du Rhin, sculpture en hommage à Jan Patocka (1907-77), un philosophe tchèque qui paya de sa vie sa protestation contre le pouvoir répressif.

Née protestante, elle connaît très bien la théologie, comme en témoigne son exposition *Lettre aux 7 églises*. Elle a souvent exposé dans des églises catholiques ou protestantes.

La relation qu'elle a avec les textes de toutes les époques et leurs auteurs n'est pas une relation purement intellectuelle, c'est un vrai dialogue, un dialogue actualisé, une « perpétuelle dispute », comme l'écrit Pierre Roman, reprenant le terme *disputatio* qui désigne les controverses théologiques au Moyen-Âge. Cela m'évoque les discussions des maîtres du Talmud, qui se poursuivent à travers les siècles, jusqu'à nos jours.

Annie dialogue avec Mandelstam, Hölderlin, Rilke, Héraclite, Primo Lévi, Martin Buber, Paul Celan, Akhmatova, Stefan Zweig... elle dialogue par ses œuvres.

En 2000, nous lui passons une commande.

Au musée d'art et d'histoire du Judaïsme de Paris, nous avons vu une *souccah* dont les murs sont peints, c'est la ville de Jérusalem qui est représentée. La famille assise dans la cabane faisait un voyage imaginaire et avait l'impression de passer huit jours dans cette ville mythique.

Pendant longtemps, nous n'avions pas la possibilité de construire une *souccah* sur notre terrasse, mais elle a été agrandie et comporte désormais une partie non couverte, qui est parfaitement *cashère*. Notre *souccah* est faite de grands panneaux de bois, nous demandons à Annie de les décorer.

Elle se lance dans des recherches théologiques et propose d'accueillir dans la *souccah* les « *oushpizin* », les « invités » bibliques dont, je dois l'avouer, je ne connaissais pas l'existence.

Voici donc Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, Joseph et le roi David, qui entrent dans notre *souccah*, chacun occupant un panneau.

Annie n'a pas peint des hommes portant longues barbes et grandes djellabas, ce n'est pas son style.

Les *oushpizin* sont présents par leurs noms, écrits en grandes lettres, et par des traits rouges et blancs qui sillonnent les panneaux, laissant apparaître de grandes plages de bois. Une évocation plus qu'une représentation.

Et bien sûr, nous invitons Annie pour le premier soir de *Souccot*.

Et, quinze ans plus tard, j'invite la *souccah* dans mon premier roman policier *Fais ta prière Shimon Lévy*.

Pour les cinquante ans de mon mari, je veux lui offrir une œuvre d'Annie et je me rends chez elle, dans son atelier-appartement ou son appartement-atelier. Elle a longtemps vécu

boulevard Clémenceau, dans un appartement de coin qui avait une belle lumière. A part la cuisine et sa chambre, toutes les pièces étaient remplies par ses productions et ses matériaux, c'était une « installation » permanente. Il y avait aussi des plantes vertes qui grimpaient partout, du moins dans mon souvenir.

Un lieu extraordinaire.

Je voulais acheter un seul tableau, mais je reste pétrifiée devant une série de toiles en noir et blanc : le noir domine dans la première toile et puis le blanc gagne peu à peu, jusqu'à occuper quasiment tout l'espace. C'est ce qu'on voit de loin. Quand on s'approche, on remarque que la zone intermédiaire est un mélange de blanc, de bleu, de gris, des tons irisés, on voit la trame de la toile, c'est magique.

C'est la victoire de la Lumière sur les Ténèbres, de la Vie sur la Mort, du Bien sur le Mal, une série de tableaux à la perfection mystique et concrète à la fois. Comment résister ? On ne peut pas les séparer.

Et ce n'est pas un mais neuf tableaux que j'offre à mon mari, que je m'offre, que je regarde chaque fois avec le même éblouissement, le même sentiment d'accomplissement.

J'aurais voulu acheter d'autres tableaux à Annie, mais où les accrocher ? Les murs de notre appartement sont couverts de livres, il y a très peu de place.

Au fil des années, j'achète une série de tableaux à dominante rouge, que j'offre à mon fils et aussi des diptyques : d'un côté une peinture gris-noir sur papier, de l'autre côté une citation d'un philosophe. J'en ai offert plusieurs, il m'en reste un avec une citation d'Héraclite :

« A ce qui jamais ne décline
Qui pourrait se cacher ? »

Je ne sais pas si Annie était croyante, je dirais d'elle que c'était une mystique, peut-être une mystique sans Dieu. Je ne veux pas donner l'impression qu'elle était totalement détachée des réalités terrestres. Quand je lui rendais visite, elle était toujours contente, elle était très agréable, elle s'intéressait à moi, à ma vie, à mon travail, à mes enfants. Je lui apportais des tulipes jaunes, en écho à la peinture du champ de blé. Je nous vois encore, assises dans sa cuisine, devant une tasse de café, elle fume une cigarette, c'était une grande fumeuse, nous discutons. Je sentais toutefois un décalage : j'aime bien rire, je suis « spirituelle » dans le sens de « amusante », et elle était emplie de spiritualité dans le sens le plus élevé du terme, il paraissait incongru de rire avec elle, qui était à la fois présente et absente.

Elle n'était pas solitaire, elle avait une famille aimante, beaucoup d'amis, des gens qui appréciaient sa peinture, et qui l'appréciaient, elle. Et elle avait Pierre, qui est de formation philosophique, il était sur le même niveau de recherche intellectuelle et spirituelle, il lui apportait de l'inspiration, lui suggérait des thèmes de travail, il écrivait les textes de présentation de ses expositions, et il l'a soutenue dans son art et dans sa vie, jusqu'au bout.

Annie a souffert d'une sclérose en plaques, qui a évolué durant de longues années, elle avait de plus en plus de mal à marcher. Elle devait s'agripper à la rampe de son immeuble pour monter jusqu'au premier étage, c'est devenu de plus en plus difficile, elle ne pouvait plus sortir. Elle a décidé de déménager et a cherché un appartement avec une entrée de plain-pied et un ascenseur ; cela n'a pas été facile, et je me suis rendu compte des difficultés à trouver un logement pour handicapé, dans cette ville où l'entrée

de tous les immeubles anciens comporte quelques marches.

Je venais la voir dans son nouvel appartement, nous allions manger ensemble à la Fabrique à Miam, à deux pas de chez elle, elle était toujours très bien reçue.

Elle a supporté sa maladie sans jamais se plaindre et sans jamais arrêter de travailler, elle peignait et peignait encore.

La dernière grande exposition d'Annie *Ce qui est arrivé, ce qui arrive* se confronte à la question de l'œuvre artistique après Auschwitz. Elle y répond en dialoguant encore une fois avec des écrivains. L'exposition montre ainsi, entre autres, une série de peintures/collages en réponse au poème de Yitskhok Katzenelson, *Le Chant du peuple Juif assassiné*, qu'il a écrit en yiddish au camp de Vichy avant d'être déporté et assassiné à Auschwitz. Elle le cite dans la magnifique traduction de Batia Baum :

« Chante, chante ! Prends ta harpe, vide, creuse et légère,
Sur ses cordes fines jette tes doigts pesants,
Cœurs lourds de douleur, et chante le dernier chant,
Chante les derniers Juifs d'Europe sur cette terre. »

Ce poème résonne très fortement en moi, puisque je l'ai lu en yiddish, une langue que j'étudie depuis de nombreuses années, je vais citer la même strophe (la première) en yiddish :

« Zing ! Nem dayn harf in hant,
oysgehoilt gring,
Oyf zayne strunes din varf dayne
finger shver,
Vi hertser, vi tseveytikte, dos lid dos
letste zing,
Zing fun di letste yidn oyf eyropes
erd. »

L'exposition comporte aussi une sculpture *Hurbinek, un enfant d'Auschwitz*, cet enfant déporté que décrit Primo Lévi : « Hurbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz... Hurbinek mourut les premiers jours de mars 1945, libre mais non racheté. Il ne reste rien de lui : il témoigne à travers mes paroles. »

Dans les dernières années de sa vie, Annie, très diminuée mais indomptable, organisait des expositions rétrospectives dans une mini-galerie, une pièce au centre-ville, mise à disposition par un ami.

C'est là qu'elle m'offre une *Mouette*, la *Mouette* de Tchekov, bien sûr, qui s'envole sur le papier. C'est la dernière fois que j'ai vu Annie.

En écrivant cet hommage, d'autres souvenirs me reviennent, j'ai retrouvé d'autres œuvres, par exemple les vœux de Nouvel An, qu'elle envoyait fidèlement chaque année, un dessin pour chacun de ses amis, un mot manuscrit.

Par Pierre, j'apprends qu'elle avait encore des travaux en cours : des dessins pour accompagner le journal d'Hélène Berr, une jeune étudiante juive, qui a écrit son journal entre

avril 1942 et mars 1944, avant son arrestation, sa déportation et sa mort à Auschwitz.

Autre projet : une *Gradiva*, une sculpture destinée au parvis du Théâtre National de Strasbourg.

Tomi Ungerer écrit à propos de l'œuvre d'Annie : « Elle aspire l'infini qu'elle met à portée de mains. Ses peintures et sculptures donnent de l'altitude, comme des fenêtres ouvertes sur une spiritualité dépouillée. »

Serge Hartmann publie un texte d'une grande sensibilité dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, le 17 mars 2020, quelques jours après la mort d'Annie. Il écrit : « C'est un poète de la Chine ancienne, Du Fu qui, sur son avis de décès, accompagne de ses mots son dernier voyage : "Là où tu vas, point de limite, A toi on confierait mort et vie". », et il conclut : « Nul doute qu'une part d'Annie Greiner continuera de veiller sur ses Veilleurs. »

Annie, toi qui as tant fait resplendir la lumière, que te dire ?

Te souhaiter « d'entrer dans un paradis de lumière », on dit en yiddish : « *Zolstu hobn a likhtikn ganeyden* ». »

Du pain et des gâteaux

La boulangerie "Du pain et des gâteaux"

vous propose une large gamme de pains spéciaux (berchess, tresse au pavot, campagne, seigle...) faits maison à base de farine française et ce dans un four allumé par une personne de la communauté.

Ouvert tous les jours : du lundi au vendredi de 6 h 30 à 19 h - Le samedi de 6 h 30 à 12 h 30

Le dimanche et jours fériés : de 7 h à 12 h 30

17 rue Geiler - 67000 Strasbourg - tél. 03 88 60 01 89

**Pour le bureau,
pour la maison,**



**une seule
adresse...**



SALUSTRA Cité GRUBER

91, rte des romains 67200 STRASBOURG-KCENIGSHOFFEN

Tél: 03 88 30 41 81 Fax: 03 88 30 26 11

<http://www.salustra.fr> e-mail: contact@salustra.com

Magasin ouvert du lundi au vendredi

de 9h30 à 12h00 et de 13h30 à 18h30

Le samedi ouvert de 9h00 à 12h15 et de 13h45 à 18h00



Difficile Mahloqet

Daniel Riveline

Cette année de confinement et de règles de distanciation a révélé des points fragiles de nos sociétés. Parmi eux, notre capacité à mener le débat d'idées. Présenter son point de vue, articuler des arguments pour convaincre, contre-argumenter, revenir en arrière et reconnaître ses erreurs, rechercher le consensus, ces démarches banales dans le passé sont devenues difficiles. Le port du masque et le respect ou le non-respect des règles ont exacerbé la tension autour de ces échanges de points de vue. Cette nouvelle donnée des relations sociales bouleverse nos relations, nos conversations, nos choix de vie, au risque de mettre en danger la cohésion sociale de nombreuses communautés habituées à se côtoyer depuis des décennies avec patience et bienveillance.

Comment retrouver cette richesse et cette joie de l'exploration des points de vue, comment susciter un intérêt renouvelé de la qualité des écoutes, du rêve de projets partagés entre individus qui souhaitent bâtir des avenir communs ?

Les textes de la tradition empruntés à des sources juives peuvent peut-être apporter des pistes de réflexion.

La fin du règne de Chelomo Hamelech, le roi Salomon, est difficile. Salomon, le constructeur du *Beth Hamikdash*, a

suivi des cultes idolâtres, et a épousé une fille de Pharo. Il fait payer des impôts considérables au peuple.

Sa succession est également compliquée dans ce contexte. Son fils Rechavam va s'opposer à son intendant Yarovam.

Yarovam n'a pas peur d'adresser des reproches au Roi, et ce courage est perçu comme une attitude exemplaire par la *Guemara*. Mais la méthode utilisée n'est pas adaptée : il lui adresse ces reproches en public. La *Guemara Sanhedrin* explique en effet :

סנהדרין דף קא עמוד ב

אמר רבי יוחנן מפני מה זכה ירבעם למלוכות מפני שהוכיח את שלמה ומפני מה נענש מפני שהוכיחו ברבים שנאמר (מלכים א יא, כז) וזה הדבר אשר הרים יד במלך שלמה בנה את המלוא סגר את פרץ עיר דוד אביו אמר לו דוד אבין פרץ פרצות בחומה כדי שיעלו ישראל לרגל ואתה גדרת אותם כדי לעשות אנגריא לבת פרעה.

Traduction :

« Rabbi Yohanan a dit : Pourquoi Yarovam a-t-il mérité de régner ? Parce qu'il a adressé des reproches à Chelomo. Et pourquoi a-t-il été puni ? Parce qu'il a adressé les reproches en public, car il est dit (Rois I, 11:27) : 'Voici quelle fut l'occasion de cette révolte, Chelomo a construit le Milo fermant les brèches de la Cité de David son père'. Yarovam lui a dit :

Ton père a fait des brèches dans le Mur afin que les enfants d'Israël puissent aller célébrer les Fêtes de Pèlerinage ; et toi, tu les as fermées pour faire payer un impôt pour la fille de Pharo ?! »

Yarovam a donc eu tort d'adresser en public les torts du Roi.

On pourrait croire que Yarovam ne mesure pas les conséquences de ses actes et que ses connaissances en sagesse juive sont limitées. Ce n'est pourtant pas le cas. Yarovam est considéré comme un grand érudit en Thora dans sa génération. La *Guemara* en veut pour preuve des anomalies dans le récit de sa rencontre avec le prophète Achya, considéré comme l'autre grand érudit de sa génération. Achya découpe le manteau neuf de Yarovam pour lui donner dix morceaux comme signe de son futur règne sur dix tribus.

La *Guemara* va en effet commenter une singularité du texte lors de cette rencontre :

סנהדרין קב עמוד א

(מלכים א יא, כט) וירבעם יצא מירושלים... ויצא אותו אחיה השילוני הנביא בדרך והוא מתכסה בשלמה חדשה ושניהם לבדם בשדה מאי בשלמה חדשה אמר רב נחמן בשלמה חדשה מה שלמה חדשה אין בה שום דופי אף תורתו של ירבעם לא היה בה שום דופי ד"א שלמה חדשה שחידשו דברים שלא שמעה און מעולם מאי ושניהם לבדם בשדה אמר רב יהודה אמר רב שכל תלמידי חכמים דומין לפניהם כעשבי השדה ואיכא דאמר שכל טעמי תורה מגולין להם.

Traduction :

(Rois I, 11:29) « *Et Yarovam sortit de Jérusalem... et le prophète Achya le Chiloni l'a trouvé sur le chemin, et il avait un vêtement neuf et ils étaient seuls tous les deux dans le champ*'. Quel est le sens de 'un vêtement neuf' ? Rav Nachman a dit : ainsi qu'un vêtement neuf : de même qu'un

vêtement neuf n'a pas de défaut, de même la Thora de Yarovam n'avait pas de défaut. Autre explication : 'un vêtement neuf', ils ont formulé des idées neuves qu'aucune oreille n'avait entendues. Pourquoi 'tous les deux seuls' ? Rav Yehouda a dit au nom de Rav : Tous les élèves des Sages ressemblent à des herbes des champs devant eux. D'autre disent que tous les sens de la Thora étaient dévoilés pour eux [comme un champ ouvert]. »

Si la rencontre entre le prophète et Yarovam promet un avenir clé pour la suite de l'histoire du peuple, pourquoi le projet divin ne se réalise-t-il pas ?

Yarovam place des veaux d'or à Dan et Bethel pour éviter les visites du peuple à Jérusalem pour les fêtes de Pèlerinage. Il cherche ainsi à éviter les déplacements du peuple au Temple à Jérusalem auprès de Rechavam, le descendant légitime de la royauté qui siégerait sur le trône. Geste apparemment anodin, mais que la *Guemara* dans le même passage va longuement commenter comme le déclencheur de la perte irréversible du peuple. Orgueil de Yarovam qui utilise son 'génie' politique auprès de ses contemporains pour imposer ce nouveau culte, entraînant dans son sillage sa génération et les générations à venir dans les pratiques idolâtres et dans la disparition de dix tribus.

La situation n'est pas plus vertueuse du côté de Rechavam. Le Malbim interprète ses demandes de conseils auprès de ses contemporains dans le Royaume de Juda comme artificiels. Poursuivant son approche aussi développée dans son commentaire sur la *Meguilat Esther* pour ce qu'il qualifie de 'coup d'état' d'Ahachvéroch – par le changement soudain de capitale comme lieu de référence notamment, le Malbim reprend l'idée

d'un régime autoritaire dans lequel les questions ne sont que rhétoriques, sans réelle attente de réponses, mais plutôt des recherches d'arguments pour atteindre son but coûte que coûte. Ses jeunes amis lui servent d'alibi. Il ne s'agit pas de débats interdits dans ce cas mais d'abus de pouvoir excessif pour arriver à ses fins.

מלבי"ם מלכים א פרק יבד

ידוע שיש שני מיני ממלכות, ממלכת מוגבלת, שאין המלך יכול לעשות דבר רק עפ"י הסכמת העם ובחריהם וע"פ נמוסי המדינה, וכן אינו יכול להכביד עליהם עבודה ומסים בלא דעתם. ויש ממלכה בלתי מוגבלת, שהמלך משתרר לבדו כחפצו ויכול להעמיס עליהם עבודה ומסים כפי שירצה מבלי לשאול דעתם, כי כולם עבדיו.

Traduction :

(Malbim dans son commentaire sur Rois I, 12:4) :

« Il existe deux types de royauté : 1/ limitée, le Roi ne peut faire que ce que le Peuple et leurs élus acceptent, et selon les règles du Pays, et le Roi ne peut les charger de travail et d'impôts sans leur accord ; et 2/ royauté sans limites, le Roi règne seul comme il le veut, et peut imposer travail et impôts comme il le souhaite sans demander d'accord, car tous les sujets sont ses esclaves. »

Et, le Malbim poursuit au verset 8 :

ויעזב. ספר שלכן עזב את עצת הזקנים וען אשר יעצהו עצה חדשה על דבר שלא שאל כלל, כי הוא שאל רק איך ישיב להעם, וגלה דעתו שאינו רוצה כלל להסכים שימלוך מלכות מוגבלת, והם יעצהו שימלא משאלות העם להיות מלכותו מוגבלת, וע"ז לא שאלם כלל, והוא לא הבין כי אך בעצתם יפיק לעשות כפי חפצו.

Traduction :

« Il (Rechavam) abandonna' : le verset explique que c'est la raison pour laquelle il a abandonné le conseil des Anciens car ils ont conseillé dans un registre qu'il n'avait pas demandé. Sa question était : Comment répondre

au peuple ? Il a ainsi montré qu'il ne voulait pas régner selon une royauté limitée, alors que les Anciens lui conseillaient de suivre les demandes du Peuple pour établir une Royauté limitée, sujet sur lequel il n'avait rien demandé. Et il n'a pas compris qu'avec leurs conseils, il pourrait quand même atteindre son but. »

Un trait rassemble les deux hommes : l'intendant audacieux, Yarovam, et le descendant légitime Rechavam ont une ambition claire de pouvoir qui rend impossible leur rencontre et leur potentiel débat et recherche de compromis. Le schisme arrivera et entraînera, d'après la *Guemara*, la disparition des dix tribus deux cents ans après, puis la destruction du *Beth Hamikdash*.

Quels enseignements peut-on tirer de ce terrible récit ? La période de Chelomo Hamelech aura été l'une des plus glorieuses du Peuple. On imagine volontiers une coexistence pacifique avec une potentielle continuation de cette situation exceptionnelle. Et pourtant, dans cette même période, deux personnalités fortes se dégagent, l'une légitime par le sang, Rechavam, l'héritier du trône mais autoritaire, l'autre, Yarovam, justifiée par la pertinence de ses paroles et par son érudition. La soif de pouvoir déclenche une séparation qui entraîne des catastrophes, de plus en plus irréversibles.

Dans notre contexte de crise sans précédent, comment ne pas envisager également les conséquences à long terme d'une absence de débat sincère entre deux visions du monde également légitimes mais différentes, entre une attention portée également à l'état sanitaire et à une appréciation profonde de la vie juive comme source de vie fondamentale ? On aimerait la mise en regard d'idées plutôt que

des monologues dans lesquels la rencontre des esprits n'a pas lieu, et dont la motivation semble davantage un rapport de force pour imposer son point de vue – sans attention portée aux potentiels contradicteurs et à la légitimité de leurs arguments. Si les uns et les autres acceptaient ces rencontres et ces compromis, comment ne pas espérer la construction de projets originaux et porteurs pour nos jeunes générations en souffrance et en recherche de perspectives fortes pour demain ?

La *Mahloquet* est difficile et duale : vivifiante et animée si elle oppose des arguments, destructrice dans les autres situations. Le Noam Elimelech, résume cette idée avec éclat dans son commentaire sur *Pirké Avot* (ה"י: משנה אבות) en proposant une méthode simple et puissante pour identifier rapidement un débat authentique.

La *Michna* dit :

כל מחלוקת שהיא לשם שמים, סופה להתקיים.
ושאינה לשם שמים, אין סופה להתקיים. איזו היא מחלוקת שהיא לשם שמים, זו מחלוקת הלל ושמאי.
ושאינה לשם שמים, זו מחלוקת קרח וכל עדתו.

Traduction :

« *Tout débat qui est mené au nom des Cieux, perdurera. Tout débat qui n'est pas mené au nom des Cieux disparaîtra. Quel est le débat exemplaire mené au nom des Cieux ? Celui entre Hillel et Chamay. Et quel est celui qui n'est pas mené au nom des Cieux ? Celui de Korach et de son assemblée.* »

Le paradigme de la *Mahloquet Lechem Chamayim* – le débat authentique : Hillel et Chamay. Comme rabbins en dialogue, ce sont deux protagonistes à opposer arguments contre arguments.

La *Halakha* tranchera souvent selon l'opinion d'Hillel, notamment à cause de sa méthode de restitution de l'opinion de Chamay avant de formuler la sienne. Le paradigme de la *Mahloquet* au contraire qui n'est pas désintéressée, qui n'est pas *Lechem Chamayim* : Korach et son assemblée. Et le Noam Elimelech commente : ils sont seuls et d'un seul côté, et l'absence d'un autre point de vue montre qu'ils ne considèrent pas leurs contradicteurs et leurs arguments. Dans un sens, ils sont similaires dans leur approche à celles de Yarovam et Rechavam. Mahloquet clivante qui ne porte pas les signes de vitalité et de débats nécessaires pour la construction d'un avenir commun.

Les exemples de Yarovam et Rechavam, d'Hillel et Chamay, peuvent nous guider. Résister aux luttes de pouvoir, s'essayer à jouer ces rôles inversés comme Hillel pour défendre l'idée du contradicteur d'abord, identifier élèves et maîtres avec leurs forces et leurs limites, créer des lieux virtuels et structures dans lesquels paroles d'experts dans tous les domaines sont écoutées patiemment avant de poser des questions sincères pour engager les débats animés et modérés. Autant d'idées qui permettraient peut-être de multiplier les rencontres et recherches de compromis pour construire une communauté porteuse de vie et de projets d'avenir commun, une véritable '*Kahal Amim*' (Genèse 28:3) – une communauté de peuples aux aspirations divergentes mais qui reste une communauté, au sein de laquelle la *Mahloquet*, comme schisme et impossible débat sera radicalement transformée en difficile Mahloquet, porteuse de la Parole du D. vivant.

SATTLER ET FILS

**MONUMENTS FUNÉRAIRES
GRAVURE - TAILLE**

*nouveau hall d'exposition
choix des monuments*

19, rue du Général de Gaulle
67170 BRUMATH
tél. 03 88 51 13 15
fax 03 88 51 91 24





Dieu, l'homme et les arbres

Docteur Elie Botbol

Tou *bichvat*, le 15 du mois de *Chevat*, est la désignation quasi-anonyme du Jour de l'an des arbres. Cette échéance est l'une des quatre dates butoirs correspondant aux quatre *Jours de l'an* mentionnés dans le traité talmudique *Roch hachana* (2a). *Tou bichvat* constitue la limite à ne pas dépasser pour s'acquitter du prélèvement de la dîme des fruits récoltés durant la saison passée. Le premier Eloul est le dernier délai pour le prélèvement de la dîme des animaux mis bas durant les 12 mois précédant cette date. Le premier Nissan est la date retenue pour commencer le décompte des mois de l'année, des fêtes et des années de règne des rois d'Israël. Quant au premier Tichri, sa vocation est morale et religieuse puisqu'il correspond au *Jour du Jugement* de l'homme¹. Mais c'est aussi la date qui marque le commencement de la *chemita*², du jubilé et de la '*orla*'³. Cette *Michna* confère donc à ces échéances une dimension légale et pratique, sans plus.

(1) *Roch Hachana* 16a.

(2) C'est la septième année de chaque cycle de sept ans durant laquelle la Tora demande à laisser la terre en jachère et à laisser le public venir s'approvisionner pour ses besoins alimentaires.

(3) La Tora demande à ne pas tirer profit des fruits les trois premières années d'une nouvelle plantation.

1. *Tou bichvat*, une célébration depuis quand ?

Cependant *Tou bichvat* est aussi connu comme jour de célébration des arbres. Son caractère festif consiste en une collation de fruits divers et variés, dont ceux de la terre d'Israël⁴ et du cédrat, selon un protocole précis décrit par les cabalistes et rabbi Moshé Haguiz (Jérusalem - Safed, 1671-1750). D'ailleurs, ce sont eux qui ont institué cette fête, puisqu'elle n'est nullement mentionnée dans le Talmud comme telle. Il est vrai cependant que la Tora fait l'éloge de la Terre d'Israël en évoquant ses paysages et ses bons produits agricoles, en particulier deux céréales et cinq fruits comme l'indiquent ces versets :

« L'Éternel, ton Dieu, va te faire entrer dans un bon pays, pays de cours d'eau, de sources et de lacs, qui jaillissent dans les vallées et dans les montagnes ; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers ; pays d'oliviers et de miel (de dattes) ; pays où tu mangeras du pain, où tu ne manqueras de rien » (*Deutéronome* 8, 8).

Ce sont les Cabalistes de Safed de la troisième génération dont le chef de file est R. Y. Louria, dit le Ari, qui lui

(4) *Deutéronome* (8, 8).

ont conféré l'importance que nous lui connaissons aujourd'hui. Quels ont été les fondements de leur approche ? Et pourquoi cette reconnaissance a-t-elle été si tardive ? Cette fête est-elle en rapport avec le passé biblique mythique du Jardin d'Eden ? Ou bien en relation avec l'idée messianique que le renouveau de la nature suggère et que les prédictions d'Ezéchiel relatives au reverdissement de la Terre d'Israël annoncent ?

En effet, celui-ci constitue selon lui l'étape préalable au *Rassemblement des exilés juifs* et à la reconnaissance d'Israël par les nations. Voici ce que proclame le prophète Ezéchiel en Babylonie où il était exilé avec le peuple d'Israël, après la destruction du premier Temple de Jérusalem :

« Et vous, montagnes d'Israël, vous pousserez vos rameaux, et vous porterez vos fruits pour Mon peuple d'Israël, car ces choses sont près d'arriver » (*Ezéchiel* 36, 8).

Et encore plus explicitement :

« Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : Le jour où Je vous purifierai de toutes vos iniquités, Je peuplerai les villes, et les ruines seront relevées ; la terre dévastée sera cultivée, tandis qu'elle était déserte aux yeux de tous les passants. Et l'on dira : Cette terre dévastée est devenue comme un jardin d'Eden ; et ces villes ruinées, désertes et abattues, sont fortifiées et habitées. Et les nations qui resteront autour de vous sauront que Moi, l'Eternel, J'ai rebâti ce qui était abattu, et planté ce qui était dévasté. Moi, l'Eternel, J'ai parlé, et J'agirai » (*Ibid.* 36, 33-36) ?

2. Une célébration prématurée ?

Une question s'impose. N'est-il pas prématuré de célébrer les arbres et les fruits alors même que nous ne sommes qu'à l'avant-saison du printemps ? Ne serait-il pas plus approprié de différer

cette célébration à la belle saison, à la saison fruitière ou, du moins au printemps lors du bourgeonnement, puisqu'en hiver les arbres sont encore nus et tristes à voir ?

Pour répondre à cette question, relevons la coïncidence calendaire existant entre *Tou bichvat* et deux événements historiques mémorables de l'histoire juive. Le premier est relaté dans la péripécie *Béchalah* qui fait le récit de la traversée de la Mer rouge par les Hébreux et qui est lue à la synagogue très souvent durant le chatbot de la semaine de *Tou bichvat*. Le second a eu lieu le 27 janvier 1945, jour où l'Armée rouge a libéré les détenus du camp d'Auschwitz et dont l'anniversaire est très proche de *Tou bichvat*. Qu'y a-t-il de commun à ces deux événements éloignés l'un de l'autre de près de 3500 ans et déroulés sous des latitudes bien différentes ? Dans ces deux situations, l'espoir n'était pas permis : ni pour les Hébreux d'être un jour affranchis de leur servitude en Egypte, et encore moins de traverser la Mer rouge à pied sec ; ni pour les détenus des camps de concentration de sortir vivants de ces antichambres de la mort. Leur histoire nous a définitivement appris qu'un retournement de situation est toujours possible et que « toute nuit noire est une aube qui vient »⁵. Si le peuple juif a inventé l'idée du messianisme parce qu'il a souvent eu besoin pour survivre de croire dans un monde meilleur, désormais il incarne cette idée de par son histoire faite de hauts et de bas. Et sa pérennité jusqu'au jour d'aujourd'hui lui donne raison d'y avoir cru jusqu'au bout. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'avant-saison du printemps, ce peuple célèbre les arbres et les fruits comme s'ils étaient déjà produits et prêts à

(5) Citation du poète juif français Edmond Fleg (Paris, 1874-1963).

être consommés. De même, il n'est pas incohérent pour un Juif de se vêtir à Roch Hachana de *sarguenes*⁶ (*kittel*) rappelant ainsi la gravité de ce *Jour du jugement* et en même temps le célébrer comme un jour de fête en chantant les offices et en prenant de bons repas. C'est la confiance dans l'avenir qui justifie ces célébrations anticipées. Cela ne dispense évidemment pas des efforts à consentir pour que ces espoirs ne soient pas vains et pures illusions. Au contraire ! C'est pourquoi les Cabalistes insistent beaucoup sur la ferveur des bénédictions faites avant la consommation des fruits à *Tou bichvat*. Nous y reviendrons.

Relevons pour mémoire les occurrences bibliques dans lesquelles les arbres et les fruits sont mis à l'honneur. Car nous pensons que les circonstances dans lesquelles ils y apparaissent, participent sans doute à la symbolique à laquelle ils renvoient. Et, à la lecture de la Tora, nous sommes surpris de constater la place récurrente que les arbres occupent dans la sphère de vie des personnages de la Bible.

3. Les occurrences bibliques

En effet, autant dans le récit historique que dans le corpus législatif de la Tora, ces personnages se trouvent confrontés à la nature, à sa symbolique et aux impératifs sociaux et religieux qui lui sont liés. Aussi, sommes-nous amenés à penser sa place dans le judaïsme au-delà des dimensions alimentaire, sociale et écologique universelles auxquelles elle renvoie.

Nous ne pouvons omettre de cet inventaire le lien intime existant entre la production agricole – céréales, fruits et légumes – et les célébrations

religieuses ordonnées par la Tora. En effet, les trois fêtes de pèlerinage – *Pessah*, *Chavou'ot* et *Soucot* – sont à la fois célébrations historiques, religieuses et agricoles.

Pessah célèbre l'événement de la sortie d'Égypte, mais c'est aussi la fête du printemps⁷. On apporte à cette occasion au Temple de Jérusalem l'offrande du *'Omer* qui est composée des prémises de l'orge (qui est la céréale qui arrive la première à maturité).

Chavou'ot est le jour-anniversaire de la théophanie du Sinaï, mais c'est aussi la date à partir de laquelle chaque propriétaire de vergers doit apporter au Temple les prémises des fruits de ses arbres. On y offre également deux pains fabriqués à partir des prémises de blé.

Quant à *Soucot*, elle célèbre la protection divine du peuple hébreu durant la traversée du désert du Sinaï, mais c'est aussi le moment consacré à la prière pour la pluie, prière qui est accompagnée du rite du balancement des 4 espèces du *Loulav* et des libations d'eau versées sur l'autel du Temple de Jérusalem. Ces offrandes ont pour but de remercier Dieu pour les récoltes de l'année passée, mais aussi d'accompagner les prières destinées à demander la pluie et l'abondance alimentaire pour l'année à venir⁸. Aussi, les produits agricoles revêtent-ils dans la tradition juive une dimension doublement culturelle, puisque ces fêtes sont prétextes à la fois à se réjouir des récoltes produites grâce à la culture des terres et à offrir au Temple les prémises en signe de reconnaissance à Dieu pour Sa bienveillance – c'est là la dimension culturelle et religieuse. D'ailleurs, le

(7) *Deutéronome* (16, 1).

(8) *Roch Hachana* 16a au nom de rabbi Akiba.

(6) Ce sont les habits funéraires du défunt.

mot français culture vient du mot latin *cultura* qui signifie « cultiver » ou « honorer » selon le contexte.⁹ C'est Cicéron (Italie, -106 à -43) qui a été le premier à employer le terme culture au sens figuré en faisant usage de cette comparaison :

« Un champ si fertile soit-il ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'humain sans enseignement ».¹⁰

La dimension culturelle des aliments est aussi présente dans le Séder de Roch Hachana dont l'origine se trouve dans le Talmud¹¹. En effet, le soir de cette solennité, nous avons coutume¹² de déguster certains fruits et légumes en récitant préalablement une prière, dont la formulation est en rapport avec la présentation de l'aliment ou avec son nom. Un exemple : avant de prendre les grains de sésame ou de grenade, nous faisons le vœu « d'accroître le nombre de nos mérites » durant l'année à venir. Ou encore, pour les blettes, nous implorons Dieu « afin qu'Il écarte nos ennemis de notre chemin », puisque les blettes en hébreu se disent *Sélek* et que la forme verbale *Salok* signifie écarter.

Dans le récit historique biblique, l'arbre apparaît ça et là dans divers contextes. Nous avons choisi de rappeler son évocation à trois époques différentes, celles de Noé, Abraham et Moïse. Mais aussi dans l'épisode des explorateurs où les arbres et les fruits occupent une place centrale.

Dans le récit relatif à Noé, il est fait mention des feuilles d'olivier que la colombe a rapportées, les tenant dans

son bec indiquant par là à Noé la fin du Déluge. A sa sortie de l'arche, la Tora déclare : « Noé, l'homme de la terre, commença, il planta un vignoble » (Genèse 9, 20) pour signifier qu'il a été le premier à planter un vignoble, ses prédécesseurs s'étant contentés de planter juste une vigne pour soi.¹³ Suit l'épisode de l'ivresse de Noé, de la découverte de sa nudité par Ham, l'un de ses fils, et de sa malédiction formulée en tant que père de Canaan. C'est là que se trouve sans doute l'origine du contentieux territorial entre le peuple de Canaan et Israël, puisque ce peuple résidait dans cette terre et que celle-ci sera désignée comme *Terre Promise* par Dieu à Abraham.

A l'époque d'Abraham, il est fait mention de l'arbre après que celui-ci a scellé une alliance avec Avimelekh, le roi des Philistins. Il est dit alors : « Il planta un *Eshel* à *Béer-Sheva* ; et là, il invoqua le nom de l'Eternel, Dieu de l'éternité » (*Ibid.* 21, 33). Le sens de cette plantation est diversement compris par les commentateurs de la Bible. Pour certains, l'*Eshel* n'est rien d'autre qu'un monument érigé en souvenir de l'alliance contractée avec Avimelekh¹⁴. Mais pour d'autres¹⁵, il s'agit d'un verger planté près du puits pour offrir aux gens de passage des fruits et pour leur procurer de l'ombre¹⁶. Pour d'autres encore¹⁷, il s'agit du tamaris qui devait servir de haie de protection du vent du sud, puisque Béer-Sheva se situe au sud d'Israël¹⁸. Quoi qu'il en soit, sa mention

(13) Nahmanide et Rabénou Behayé *ad locum*.

(14) Selon Rabbi David Kimhi et R. Yossef Bekhor Chor.

(15) *Sota* 10a et Rachbam.

(16) Guershonide.

(17) Bible du rabbinat français traduite par le Grand rabbin de France Zadoc Kahn.

(18) Certains historiens ont avancé l'idée que la « manne » récoltée par le peuple hébreu dans le désert du Sinaï (livre de l'*Exode*) venait de cet arbuste.

(9) E. Bertrand Feumetio et Anicet Bongo *Ondimba, Un Certain chemin de vie*, éditions Publibook, 2009, p. 25-26.

(10) *Tusculanes* (II, 13).

(11) *Kéritout* 6a.

(12) Usage plus répandu chez les Juifs séfarades que chez les ashkénazes.

dans la Tora suggère qu'il avait une vocation sociale. Et même religieuse, car tous ceux qui remerciaient Abraham pour son accueil se voyaient répondre : « Bénissez plutôt Celui qui vous a procuré tout cela », et ainsi le Dieu d'Abraham était de plus en plus reconnu. C'est là l'interprétation, selon Rech Laquich, de la suite du verset qui déclare qu'Abraham a proclamé Dieu à proximité de *Eshel*.¹⁹

Quant à Moïse, il accueille sa première révélation divine non pas à proximité d'un arbre, mais à travers la vision d'un arbre. Il s'agit du buisson ardent qui brûlait sans se consumer²⁰. Cette image lui signifiait que la durée de la servitude des Hébreux en Egypte se prolongerait *ad aeternam* si une intervention extérieure ne venait pas y mettre fin. D'où l'appel de Dieu à Moïse qui a suivi cette vision et qui le pressait d'intervenir.

Dans l'épisode des explorateurs, on ne pouvait esquiver le thème de la fécondité de la Terre Promise, puisqu'elle avait été présentée à maintes reprises au peuple hébreu comme ruisselant le lait et le miel²¹. Les explorateurs ont confirmé sa réputation en rapportant des fruits géants nécessitant 10 personnes pour les porter. Mais ce gigantisme en cachait un autre, celui des habitants du pays qui étaient redoutables parce que grands et forts. A ce titre, ce pays leur semblait imprenable. De plus, dirent-ils, « ce pays dévore ses habitants », car ils avaient cru voir de nombreux convois funèbres ; mais c'était aussi de leur part une manière de mettre l'accent sur son climat malsain qui tue prématurément même des personnes vigoureuses²².

(19) *Sota* 10b.

(20) *Exode* (3, 2).

(21) *Nombres* (13, 27).

(22) Ibn Ezra et Kéli Yakar.

Pour le Talmud²³, c'est la mort de Job qui avait mobilisé tant de gens pour ses obsèques, ce qui revient à dire que le seul Juste qui y résidait n'est plus et que ce pays n'a plus de protecteur. Moïse y avait fait allusion en demandant aux explorateurs de s'enquérir de la présence des arbres en ces termes : « Y a-t-il un arbre ? ». Pour le Talmud²⁴, l'arbre dit ici au singulier évoque le Juste protecteur qui est comparé dans les Psaumes à l'arbre²⁵ et, ici en particulier à Job, qui résidait à 'Ous רץ (arbre se dit en hébreu רץ).

Outre ces occurrences relatives au récit historique, l'arbre se trouve aussi évoqué dans le corpus législatif de la Tora dans deux situations, aux contextes fort éloignés. Dans l'une, il est dit qu'il convient de le préserver. Dans l'autre, il y a ordre de le détruire. Nous lisons, en effet, dans le Deutéronome :

« Si tu fais un long siège pour t'emparer d'une ville avec laquelle tu es en guerre, tu ne détruiras point les arbres en y portant la hache, tu t'en nourriras et tu ne les abattras point ; car l'arbre des champs est-il un homme pour être assiégé par toi ? »²⁶.

Mais nous lisons aussi : « Tu ne planteras pas de Ashéra, ni aucune idole de bois à côté de l'autel que tu élèveras à l'Eternel, ton Dieu »²⁷.

Et encore : « Vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs statues, et vous abattrez leurs Ashéra »²⁸.

(23) *Sota* 35a.

(24) *Baba Batra* 15a.

(25) *Ta'anit* 25b cite le verset : « Le Juste croît comme le palmier, Il s'élève comme le cèdre du Liban » (Psaumes 92, 12). Il est encore dit : « les jours de Mon peuple seront comme les jours des arbres » (Isaïe 65, 22).

(26) *Deutéronome* (20, 19) selon la lecture de Rachi.

(27) *Ibid.* (16, 21).

(28) *Exode* (34, 13).

La Ashéra était vénérée à l'époque biblique en tant que déesse du pays de Canaan et épouse de Baal. Elle incarnait la fécondité et la fertilité, d'où sa représentation sous forme de figurine pilier²⁹ ou d'arbre. Son culte était très fréquent dans cette région. Les archéologues ont découvert ces dernières décennies 400 figurines de Ashéra rien qu'à Jérusalem. Les prophètes ont dû sermonner à plusieurs reprises les Israélites pour qu'ils éliminent ces idoles de leurs demeures.³⁰

(29) C'est un type de statuette en terre cuite répandu dans le royaume de Juda aux VIII^e et VI^e siècles avant J-C. On en a retrouvé plusieurs centaines, dont la moitié à Jérusalem.

(30) I Rois (15, 13, II Rois (23, 4 et 7), Jérémie (44, 17-19).

Son culte a été banni du Temple en -622 lorsque le roi Josias impose un strict monothéisme.³¹ Bien qu'un élément de la nature ne peut pas avoir le statut d'idole même s'il en a été fait un objet d'adoration, le Talmud³² explique que puisque l'arbre de la Ashéra est planté par l'homme, il tombe sous l'interdit de l'idolâtrie. De ce fait, après sa destruction, on ne peut en tirer profit, comme c'est la règle pour tous les objets servant au culte idolâtre.

(31) *Bible's Buried Secrets, Did God have A Wife*, BBC, 2011. Selon cet ouvrage, « La majorité des spécialistes de la Bible dans le monde l'accepte comme une évidence contraignante de ce que Dieu avait alors une compagne ».

(32) *Avoda Zara* 45b

75%

RESULTS GUARANTEED

HORIZON
L'expérience de la Réussite
Classes Prépas aux Concours & Diplômes d'État

Formation Professionnelle
VeriSelect
CERTIFICATION DE SERVICES
Diplôme de l'Etat - 2019
Diplôme de l'Etat - 2018
Diplôme de l'Etat - 2017

03 88 23 77 99 - horizon-strasbourg.com
Campus Privé d'Alsace - 24a, rue des Magasins - 67000 Strasbourg



*Votre partenaire
en immobilier d'entreprise*

ACHAT, VENTE & GESTION DE BIENS
IMMOBILIERS D'ENTREPRISE

Grumbach immobilier | 1, quai Sturm 67000 Strasbourg
Tél. 03 88 39 52 10 | Fax. 03 88 40 26 12 | Portable : 06 84 33 79 83
contact@grumbach-immobilier.com | www.grumbach-immobilier.com



Jérusalem, relève du mont Sinäi

Franck Benhamou

La Torah ne désigne pas le lieu du Temple. Maïmonide (*Guide des Égarés* 3.45) cherchera diverses raisons pour lesquelles D.ieu n'a pas désigné l'endroit des sacrifices : afin de ne pas attiser les convoitises. Pour lui il est impossible que D.ieu "choisisse", et s'Il choisit, c'est de toute éternité. D'où l'invocation de raisons politiques.

Il semble pourtant que le choix de D.ieu ait pu varier au cours des époques. Dans le traité *Zvahim* (118), sont décrites les pérégrinations de la "tente de rendez-vous" dont la cour contenait l'autel. Une fois conçue, lors de la première année de l'épopée désertique, elle fut transférée – après les quatorze années de conquête et de partage de la terre d'Israël par Josué – dans un endroit appelé Chilo : c'est là-bas qu'eut lieu la partition de la terre entre les tribus. Cette installation dura trois cent soixante-neuf ans. Cependant les Philistins dévastèrent cette ville, et l'Arche sainte – qui contenait les Tables de la Loi – fut prise. Mais les déplacements de l'Arche dans les villes philistines s'accompagnèrent de catastrophes diverses et variées. C'est pourquoi au bout de six mois, les conquérants décidèrent de renvoyer l'Arche chez son dépositaire : Israël. Les Hébreux entre-temps avaient installé ce qui restait de la Tente du Rendez-vous

de Moïse tout d'abord à « Nov », puis Saül les transféra dans la ville de Gabaon. Durant une période de cinquante-sept ans, l'Arche fut mise à l'écart dans une grange ! Jusqu'à ce que Salomon l'amène à Jérusalem, quand il finit de bâtir le Temple de Jérusalem.

Le lieu d'élection prévu par D.ieu aurait-il changé ? Jérusalem n'a-t-elle pas été l'endroit désigné depuis les patriarches comme le lieu de culte unique du D.ieu Un ?

Les versets des Psaumes affirment clairement : « Il abandonna Chilo, la tente qu'Il avait établie parmi les hommes » ou encore « Il se détourna de la tente de Yossef, et Il ne choisit pas la tribu d'Ephraïm ».

D.ieu aurait-il été déçu par Chilo ? Samuel a longuement narré la découverte de Jérusalem¹ : la ville sainte était loin de s'imposer comme une évidence.

Rappelons comment se produisit cette 'découverte' : D.ieu demande à David de décompter Son peuple, le roi s'exécute, mais il oublie que "la bonne façon" pour le recenser n'est pas de décompter les personnes, mais de faire amener par chaque homme valide un demi-shekel à titre d'impôt,

(1) *Samuel* II § 24. Il s'agit de la fin du livre de Samuel. On pourra remarquer que le découpage des livres bibliques est orienté par l'histoire de Jérusalem.

comme Moïse le fit dans le désert. Il regrette, et Gad le prophète lui propose plusieurs façons de se faire pardonner : sept ans de famine, trois mois où David serait livré entre les mains de ses ennemis, ou trois jours d'épidémie. Le roi choisit la troisième solution : peut-être dans cette troisième voie la clémence divine pourra-t-elle s'exercer ? Et effectivement, l'hémorragie s'arrête aux portes de Jérusalem ! Plus exactement à la grange de Arnaya le Jésuséen. David y fait un sacrifice et achète l'endroit. Ainsi le livre de Samuel s'achève sur l'affirmation de Jérusalem comme lieu d'élection, endroit où la mort s'arrête.

D.ieu ne dit pas où est le lieu d'élection : Il attend des Hébreux qu'ils le désirent, et si leur désir coïncide avec la volonté divine, l'endroit émerge alors spontanément. Jérusalem n'est pas qu'un endroit élu par D.ieu, elle est aussi le lieu de convergence avec un certain désir des hommes pour leur D.ieu. Certes l'endroit est "connu" de D.ieu, mais il attend d'être connu des hommes ; Maïmonide n'avait donc pas tort ! L'endroit était su de D.ieu depuis toujours, mais s'il n'a pas été trouvé, ce n'est pas pour des raisons politiques, mais pour des raisons internes. C'est ce que nous allons essayer de montrer.

Le lieu du Temple est introduit ainsi dans dans la Torah (*Dvarim* 12) : « Lorsque vous viendrez de loin, et que chacun demandera à son voisin le lieu de la maison de D.ieu, chacun répondra : "Allons vers le mont de D.ieu, vers la maison du D.ieu de Jacob..." ». Le Midrash nous dit qu'il faudra s'enquérir de cet endroit à l'aide d'un prophète, et de conclure : « J'aurais pu penser qu'il faille attendre la révélation prophétique pour connaître l'endroit, c'est pourquoi le verset vient nous préciser

"Vous demanderez à votre voisin", c'est-à-dire "Cherche, et le prophète te confirmera", ainsi qu'on le trouve dans l'histoire de David [qui n'a pas attendu une injonction prophétique]. » David rechercha activement l'endroit d'élection.

Comment alors comprendre que les Hébreux pendant trois-cent-soixante-neufs ans ont considéré que Chilo était l'endroit d'élection ? Chilo n'avait-il pas été 'trouvé' ? Pire, les Hébreux se seraient-ils trompés ?

Contrairement à ce qu'une lecture superficielle laisse entendre, la désignation de Chilo n'était pas une erreur annoncée : cependant elle était possible, cela résulte de la structure que nous avons explicitée. En effet, comme l'endroit des sacrifices doit faire l'objet d'un accord entre les désirs des hommes et la volonté de D.ieu, s'ouvre la possibilité d'un hiatus, d'un décalage entre les désirs des uns et la volonté de D.ieu. Bref, D.ieu et son peuple se sont ratés. Il se peut que l'accord entre ce que D.ieu veut et ce qui porte les Hébreux n'aboutisse pas, c'est cette possibilité d'erreur que pointe Rachi en commentant le verset « Vous n'avez pas encore atteint la possession tranquille, l'héritage que l'Éternel... » : « La possession tranquille, c'est Chilo. » (*Dvarim* 12). Non que Chilo soit une erreur nécessaire, une étape incontournable, un moment prévu par D.ieu, mais Chilo témoigne que l'erreur est possible quant à la désignation de l'endroit voulu par D.ieu.

Si D.ieu a abandonné Chilo, c'est qu'Il ne l'avait pas choisi, et d'ailleurs aucun prophète n'a confirmé ce choix ! Ce qui n'empêcha pas la Présence divine de résider à Chilo, mais Elle résida aussi à Nov et Guivone : c'est que ces endroits sont des lieux publics de culte qui se trouvent dans le territoire de Binyamine.

Mais l'endroit d'élection semble être beaucoup plus que la simple résidence de la Présence divine.

La destruction de Chilo a du être vécue comme un véritable drame par les enfants d'Israël : c'était un désaveu, du fait que les Hébreux s'étaient détournés de l'Arche durant une cinquantaine d'années. Durant ces cinquante ans, les Hébreux retournent en arrière, à l'époque où ils entraient en Israël, pouvaient sacrifier sur des lieux de culte personnel, pratique stigmatisée pourtant par la Torah comme proche de l'idolâtrie. La destruction de Chilo, c'est un moment qu'on pourrait qualifier de régressif : la recherche devait être réinitialisée.

En quoi consiste l'erreur de Chilo ? Remarquons bien que, puisqu'il s'agit d'une erreur, on s'y comportait comme si on était véritablement arrivé au terme de la quête, et donc ce temple fonctionnait tout à fait comme le Temple de Jérusalem. Chilo est l'endroit où les Hébreux se sont installés à la fin de la conquête de la terre par Josué. Ils se sont posés là, c'est tout ! Nous allons essayer de cerner pourquoi Chilo était une méprise, en nous aidant de quelques textes.

Le Talmud de Jérusalem indique qu'à l'époque de Chilo, lorsque les Hébreux allaient en guerre, ils disposaient d'une boîte de bois dans laquelle ils transféraient le contenu de l'Arche – les Tables de la Loi – pour l'emmener avec eux. Quand l'Arche était hors de l'enceinte, les Hébreux pouvaient faire des autels privés et y faire des sacrifices : Chilo retombait dans l'anonymat, devenant alors « un autel collectif », accueillant les sacrifices que devait accomplir la communauté, mais n'était plus capable de fédérer les Hébreux autour d'un centre de gravité. Momentanément, Chilo se transformait en un lieu de culte

« célèbre », mais non en le lieu de culte élu par D.ieu.

Les Tables de la Loi – y compris celles brisées – renvoient à la médiation de l'homme Moïse, trace écrite d'une parole qui ne put s'entendre de vive voix, tables brisées qui renvoient au fait que les Hébreux ne doivent leur vie qu'à l'intercession de Moïse en leur faveur. On se rappelle aussi que les deuxièmes Tables appartenaient en propre à Moïse, comme le dit le verset. Ainsi la période qui va de l'entrée en Israël jusqu'à l'érection du Temple est encore sous le sceau de Moïse, la vie juive est alors encore trop empreinte de sa facture : la confrontation avec D.ieu ne peut être totalement assumée.

On trouvera alors encore d'autres symboles de cette prénance de Moïse au sein du peuple, comme par exemple le « serpent d'airain » qui avait servi à « guérir » les Hébreux, qui appartenait, lui aussi, en propre à Moïse, et qui était idolâtré jusqu'à la fin du Premier Temple.

Pourtant, il me semble que durant les années de Chilo, les Hébreux avaient vaguement l'intuition que cet endroit n'était pas le lieu d'élection : le Talmud précise que Chilo est parfois appelée « tente », et parfois « maison ». Il en déduit que son socle était dur mais que son toit était constitué de tentures. Eh quoi, n'avait-on pas quelques matériaux de construction pour faire un abri digne de ce nom à la Tente du Rendez-vous ? Chilo, sa tenture, représente l'hésitation des Hébreux à sortir du giron de Moïse, à renoncer à la « tente » où se produisait le Dialogue. C'est cette hésitation entre « la tente », celle de Moïse ainsi que celle du rendez-vous, et le « toit » du Temple, maison qui fait oublier le désert, que décrit cet arrangement bizarre décrit par

le Talmud : un socle dur, mais des tentures en guise de toit.

L'ensemble de ces considérations nous permettent de comprendre un texte assez difficile du Maharal de Prague, l'explication de la première *Michna* des *Pirke Avot* (*Traité des Pères*) : « Moïse reçut la Torah du Sinaï ». Pourquoi ne dit-on pas : « Moïse reçut la Torah de D.ieu » mais : « Moïse reçut la Torah du Sinaï » ?

Le commentaire du Maharal peut se résumer ainsi : il faut remarquer que la *Michna* ne donne pas une pure et simple généalogie de la transmission. En effet il est dit que « Moïse la transmet à Yéhocoua ». A strictement parler ce n'est pas vrai, puisqu'il l'a transmise à l'ensemble du peuple. C'est qu'ici on parle de la transmission de la Torah, or celle-ci relève d'un rapport entre un maître et son élève, d'un élève et son maître : il s'agit d'une relation élective. Or si l'on veut parler de l'histoire de ces relations, en ce qui concerne Moïse, on ne peut le dire : Moïse n'entretient pas une relation élective avec D.ieu, « D.ieu n'appartient pas à Moïse » ! La *Michna* a voulu présenter la donation de la Torah à Moïse sur le même modèle que la relation maître-élève : le mont Sinaï était un lieu spécifique à Moïse, qui est qualifié « l'homme de l'Eternel », de la même façon que le mont Sinaï est qualifié de « mont de l'Eternel ». En disant que Moïse reçut la Torah « du Sinaï » et non pas au « mont Sinaï », on particularise ce lieu comme lieu de Moïse, comme on a pu particulariser telle relation maître-élève. Puis le Maharal commente le terme de « réception » dans la phrase « Moïse reçut la Torah du Sinaï », car Moïse ne pouvait, pas plus qu'un autre homme, recevoir la totalité de la Torah, mais il en a reçu ce qu'il pouvait.

Le Maharal insiste donc sur le fait que la figure de Moïse est liée à la donation de la Torah, mais il ne recueille pas la totalité de la parole divine. Comme toute transmission, elle ne se fait que d'un lien privilégié, la Torah procédant dans une trop large mesure avec la figure de Moïse, à long terme celle-ci devient un frein. On peut évoquer la même raison pour expliquer que le mont où le Temple s'est érigé n'est pas repéré comme le mont où eut lieu la ligature d'Isaac : c'est que le mont du Temple n'appartient pas électivement à Avraham, on n'y va pas pour commémorer le lien qui unissait D.ieu à Avraham, pas plus que pour se réclamer d'Avraham, ou même se cacher sous l'aile protectrice du patriarche. Ce mont se réclame de la totalité des tribus.

Le mont du Temple renvoie à un autre lieu : le mont Sinaï, lieu de la confrontation directe de D.ieu et de son peuple. A l'issue de la confrontation, les Hébreux ont médiatisé leur rapport à D.ieu par Moïse. Le mont Sinaï renvoyait lui-même à l'image de Moïse, c'était son mont, celui où il avait lui-même rencontré D.ieu. Trouver un autre mont c'était en quelque sorte dépasser le mont Sinaï, celui de Moïse.

Chilo est fondamentalement le Temple de Moïse, celui érigé par son fidèle élève Josué. A l'ombre de ses maîtres, le peuple se cherche. La prise de l'Arche par les Philistins est le signe de la fin d'une période : l'Arche ne protège plus. La figure de roi de Moïse s'estompe, il ne reste que le législateur. Il faut passer à autre chose, à un autre roi : Saül. Or Saül flanche. Là où Josué n'avait pu qu'affaiblir (Amalek), Saül se paie le luxe de laisser en vie, il n'est pas le continuateur de l'œuvre de Moïse. Ce sera donc David, qui instaurera une nouvelle royauté et qui procédera à ce renouvellement du judaïsme.

En revanche lorsque Jérusalem sera « trouvée », l'absence de l'Arche Sainte ne sera plus du tout vécue comme un manque. Ainsi au second Temple, l'Arche n'était pas présente au cœur du Temple : les Tables ne sont plus nécessaires. David, dès lors qu'il eut trouvé l'endroit d'élection, ne sacrifiait qu'à Jérusalem. Une fois que le lieu d'élection a été trouvé, il était interdit de sacrifier ailleurs ! Or à cette époque l'autel était encore en pérégrination. Nous voyons bien qu'une fois le lieu d'élection trouvé, la Parole symbolisée par l'Arche n'a plus à être dans le Temple, on a changé de régime. D'une parole du désert, celle qui s'est dite entre les deux chérubins, elle-même métaphore de la parole sinaïtique, les Hébreux sont passés à une parole fixée dans un lieu, et ce lieu comporte alors une certaine sainteté. Une fois le lieu d'élection identifié, le symbole des chérubins devient suranné : c'est tout le mont du Temple qui représente ce désir réciproque.

Les *Pirke Avot (Traité des Pères)* commencent par l'historique de la transmission de la Torah : Moïse – Josué – les Anciens. Qui sont ces Anciens ? Ce sont ceux qui ont été désignés par Moïse, soixante-dix hommes chargés d'assumer la communauté, puis relayés par les différents hommes qui ont marqué le livre des « Juges ». Destruction de Chilo : on se retrouve au même point qu'à l'époque de Josué, les autels privatifs sont permis.

On a voulu voir la période qui va de la mort de Josué à la période de David comme un moment d'instabilité politique qui n'aurait pas permis l'installation de l'Arche au milieu de la Tente du Rendez-vous. Peut-être, mais cette instabilité procède d'une réalité plus fondamentale : les Hébreux sont encore liés à la

figure politique de Moïse, alors qu'il doit devenir pour eux l'image du législateur, exclusivement. Le Temple n'est pas une réplique du mont Sinaï – montagne basse – mais un endroit haut, qui ne rappelle pas le prophète-législateur.

Une fois l'endroit trouvé, s'instaure une nouvelle « ère » : celle des « prophètes » dont parle la *Michna de Avot*. Samuël ne concurrence pas Moïse, mais la rencontre avec D.ieu est possible hors de la figure par trop prégnante de l'homme tiré des eaux. Samuel et les prophètes qui lui succèdent ne produisent pas une autre législation, mais ils usent de leur capacité prophétique pour transmettre la Torah, pour employer les termes maharaliens.

Même si « le sage est supérieur au prophète », on peut être sage et prophète. Qu'est-ce que signifie être gouverné par un sage-prophète ? Accepter d'être gouverné par un prophète, c'est s'exposer à la dureté de la parole divine, inamovible. A un sage on demande un conseil, à un prophète on demande un ordre, on demande ce que D.ieu dit ! Alors que la figure de Moïse renvoyait au Sauveur, à celui qui demande pardon pour les fautes du peuple, on n'a pas vu que Samuel était tendre ou conciliant avec le peuple juif. C'est de ça dont Israël avait peur, qui le fit s'abriter derrière les « Anciens ». C'est l'interprétation qu'il faut donner à un passage du commentaire du Maharal sur le gouvernement par le prophète : « Car les prophètes reçoivent du "côté gauche" », qu'il transcrira dans le *Nétivot Olam (Nétiv Hatchouva §1)* : « Car la prophétie provient de la justice stricte ». C'est de ce gouvernement dont les Hébreux voulaient s'épargner en restant à l'ombre de Moïse, c'est lui qui causa la perte de Saül, mais

aussi de Salomon, dont le royaume fut écartelé sur la bouche du prophète.

Jérusalem est donc à la fois le lieu où le peuple gagne en autonomie, mais cette autonomie est exigeante. Jérusalem est, en même temps qu'un espoir, le symbole d'une maturité qui est à l'image des scansions qui traversent l'histoire sainte, c'est-à-dire l'histoire de la prise en charge de l'héritage mosaïque. En ce même sens, on pourra s'étonner que l'obligation de se chercher un roi est

restée lettre morte durant toute la période de Chilo, alors que Moïse eut été la personne qui aurait permis d'accéder à l'autonomie politique de façon naturelle. C'est que précisément la stature de Moïse freine une telle possibilité. Et ce n'est que lorsque les Hébreux – après quatre siècles – ont pu véritablement assumer l'héritage mosaïque sans être paralysé par la figure de Moïse, permettant ainsi l'émergence d'un roi et d'un Temple en dur !



BOULANGERIE PÂTISSERIE HANAU

boulangerie.hanau@gmail.com

 Boulangerie Pâtisserie Hanau

*La boulangerie boulevard Clémenceau
ouvre à 5h30.*

*La boulangerie avenue des Vosges
ferme le dimanche à 13h00.*

— 11 AVENUE DES VOSGES - 67000 STRASBOURG —

☎ 03 88 35 36 51

Lundi au Vendredi : 6h30 - 19h30

Samedi Fermé - Dimanche : 6h30 - 13h00

— 40 Bd CLEMENCEAU - 67000 STRASBOURG —

☎ 03 88 22 31 59

Lundi au Vendredi : 5h30 - 20h00

Samedi Fermé - Dimanche : 6h30 - 13h00



**DIPLÔME
NAISSANCE
FILLE**

Planter des arbres en l'honneur de
chaque nouveau-né est inscrit dans
la tradition juive.

La croissance de l'arbre et celle de
l'enfant seront profondément liées.

Diplôme de naissance




DON EN LIGNE



**Pour recevoir un diplôme personnalisable,
contactez-nous sur**
contact@kklstrasbourg.fr
03 88 35 54 26

**DIPLÔME
POUR TOUTE
OCCASION**

Plantez des arbres et recevez un
diplôme pour perpétuer la mémoire
d'un être cher,
célébrer un anniversaire
ou simplement dire merci...

Un cadeau très apprécié et
c'est Israël qui en sera
le premier bénéficiaire.





DON EN LIGNE



**Pour recevoir un diplôme personnalisable,
contactez-nous sur**
contact@kklstrasbourg.fr
03 88 35 54 26



Le rapport de l'homme au monde d'après le Maharal

Roland Goetschel

Juda Loew ben Bezalel (1512 ou 1520 - 1609) dit le Maharal (acrostiche hébreu de *Moreinou Ha-Rav Loew*) est un rabbin talmudiste, kabbaliste et philosophe qui vécut l'essentiel de sa vie à Prague. Il rédigea plus d'une dizaine d'ouvrages parmi lesquels le *Derekh Hayyim*, qui est un commentaire du traité de la *Mishnah* (1^{er} siècle) intitulé *Pirqé Abot* (*Traité des Pères* ou *Traité des Principes*) Ce *Traité des Principes* contient l'enseignement des rabbins de l'Antiquité concernant le domaine de l'éthique.

Nous examinerons ici la manière dont le Maharal a commenté un énoncé rabbinique dont le sens peut, à première vue, paraître étrange.

L'enseignement est le suivant :

« R. Dossah ben Hyrkanos a enseigné : Le sommeil du matin, le vin de midi, la conversation des enfants, la fréquentation des lieux de réunion des ignorants, expulsent l'homme du monde. » On peut légitimement s'étonner du contraste entre la sanction, la peine de mort, et les quatre conduites mentionnées. Pourtant le Maharal acquiesce à ces paroles de R. Dossa. Il nous dit que ces quatre façons d'agir sont toutes des manières de se détourner complètement de la Torah et de se tourner vers des choses vides qui n'ont

aucune consistance. C'est pourquoi ces activités expulsent l'homme du monde selon le jugement de celui qui écarte de lui les paroles de la Torah. Car toutes ces actions ne sont qu'une poursuite de choses corporelles, qui sont éloignées de la Torah, c'est pourquoi elles conduisent l'homme hors du monde. Car la Torah est le principe de vie pour l'homme. Lorsque l'homme se tourne vers des choses de cet ordre, il se sépare de la vie. Le Maharal va à présent démontrer son assertion en détail. Pour ce faire, il rappelle au préalable sa conception de l'homme.

La personne humaine comprend pour lui trois dimensions :

- la dimension corporelle ;
- la dimension des forces de l'âme ;
- la dimension intellectuelle.

Ces trois dimensions constituent la vie de l'homme et son existence dans le monde. Et par conséquent, si l'homme ne se comporte pas dans ces trois dimensions comme il convient, il ne se maintiendra pas dans le monde et annulera son existence. Le Maharal ajoute que ces trois dimensions sont celles de l'homme considéré comme un individu, mais l'homme n'est jamais isolé dans le monde, son existence est toujours collective. Aussi son rapport à la société est-il la quatrième dimension de l'existence humaine.

Muni de ce savoir anthropologique, le Maharal explique maintenant les paroles de R. Dossah ben Hyrcanos.

« Le sommeil du matin »

Le sommeil de l'homme est une activité naturelle : l'homme a besoin de son sommeil nocturne en vue de récupérer ses forces, d'être en forme pour ce qui l'attend le lendemain. Pourtant, lorsqu'il se réveille, il a la tentation de se laisser aller, et de retrouver le sommeil. Se laisser aller au sommeil le matin, c'est s'abandonner davantage à son corps ; car lorsque l'homme dort, c'est le corps qui prend le dessus, ses facultés psychiques font silence, et l'homme est entièrement livré à la corporalité. Le Maharal illustre son propos par une citation du *Midrash* : « Au moment où le Saint béni soit-Il créa l'homme, les anges de service se trompèrent et voulurent dire devant lui Saint. Parole : à quoi la chose, le sommeil du matin, se compare-t-elle ? A un roi et à un hipparque qui se trouvaient sur un char. Les gens du pays désiraient entonner la louange [du roi] mais ils ne savaient pas lequel des deux était le roi ! Que fit le roi ? Il prit l'hipparque, le saisit et le jeta hors du char. Tous surent alors qui était l'hipparque. De la même manière, le Saint béni soit-Il fit tomber sur Adam le sommeil et tous surent que c'était l'homme, ainsi qu'il est écrit : “Cessez de vous appuyer sur l'homme dont l'âme n'est qu'un souffle” (Is. 2,22). »

On comprend aisément la parabole. Au début, les anges ont voulu proclamer que l'homme était saint, c'est-à-dire qu'il avait une âme séparée, bien que l'homme soit un être corporel. Cette partie corporelle est en quelque sorte anéantie par la présence de l'âme, c'est pourquoi les anges désiraient le proclamer saint, c'est-à-dire séparé, jusqu'au moment où D.ieu fit peser

sur lui une torpeur, c'est-à-dire le sommeil ; alors tous virent que c'était l'âme qui était annulée par rapport au corps. En effet lorsque l'homme est âgé, il ne reste que le corps et tout est supprimé. C'est ainsi que le sommeil du matin incline trop l'homme en direction du corps. Et un tel penchant amène l'homme à sortir du monde. Par une telle attitude, en effet, il est entièrement à son corps. Et par cela, l'homme incline vers le non-être et en raison de ceci, il sort du monde par un de ses composants, et son existence en est annulée. Cela ne fait pas de doute que le sommeil est le non-être de l'homme, comme les Sages ont dit : « Le sommeil est un soixantième de la mort ». Lorsqu'il incline vers ce sommeil, qui est véritablement le sommeil, c'est comme le non-être. Cet ajout est une déficience et une diminution, c'est pourquoi ce comportement expulse l'homme du monde.

« Le vin de midi »

Quelle différence entre le vin de midi et celui des autres heures de la journée ? Le vin ne conduit-t-il pas dans tous les cas à l'ivresse, et ainsi à sortir du monde ?

La réponse est que midi est le moment de la journée où le soleil est le plus haut dans le ciel. Pour parler grec, ou comme Nietzsche, il se soumet au dionysiaque plutôt qu'à l'apollinien, au moment de la journée qui exige la plus grande lucidité ; il perd le contrôle de lui-même.

« La conversation des enfants »

C'est la faute relative à la troisième composante, la partie intellectuelle qui est en l'homme. Car la conversation des enfants est le contraire de la conversation des anciens, dont tout le contenu est sagesse. La conversation enfantine est faite de paroles vides,

écorchées, confuses et c'est pour-
quoi la conversation des enfants est
étrangère à la sagesse. Et par l'annu-
lation de cette troisième composante,
l'homme est poussé hors du monde.

« La fréquentation des lieux de réunion des ignorants »

C'est la faute relative à la quatrième
composante, la dimension sociale de
l'homme. Les lieux de réunion des
ignorants sont le contraire de la syn-
agogue et de la prière qui est une
assemblée réunie en vue de la sain-
teté. Une telle réunion d'ignorants
est remplie de paroles vaines qui ne
concernent aucune réalité, et qui n'est
pas considérée comme faisant partie
de l'existence du monde. Il en découle
que cette assemblée, car dix hommes
sont considérés comme formant une
collectivité, est une chose qui n'a pas
de réalité existante. En effet, cette
attitude incline vers le non-être de
l'existence et sa disparition. Il tend
à expulser l'homme hors du monde.
C'est pourquoi il s'agit de la qua-
atrième composante de l'homme, sa
dimension sociale.

Le Maharal nous dit ensuite que cette
analyse de la *Mishnah* est très claire
mais qu'il ne peut pas l'expliquer
totalement. Néanmoins, il lève un
coin du voile en fournissant des ver-
sets qui sont comme l'antidote à ces
quatre comportements.

« Comprends les paroles des Sages qui
ont dit :

Le sommeil du matin.

Abraham a fixé la prière du matin, et
celui qui se laisse aller au sommeil
matinal a fauté contre la vertu d'Abra-
ham. « Abraham se leva de bonne
heure » (Gn. 22,3).

Le vin de midi.

Isaac a institué la prière de l'après-
midi. En buvant ce vin, l'homme a
pêché contre la vertu d'Isaac.

La conversation des enfants.

De même avec la conversation des
enfants on s'oppose à la vertu de Jacob
qui avait mérité des enfants. Comme
il est dit : « Ce sont les enfants dont
Dieu a gratifié ton serviteur » (Gn.
33,5).

La fréquentation des lieux de réunion des ignorants.

Ceux-ci l'éloignent de la "communauté
d'Israël". »

Le Maharal ajoute que ces choses sont
élevées et profondes dans la sagesse
et qu'il ne les explicitera pas davan-
tage. La sagesse en question est, bien
entendu pour le maître de Prague, la
sagesse de la Kabbale. D'après celle-ci,
le terme de « communauté d'Israël »
בְּנֵי יִשְׂרָאֵל, désigne la dernière des
sefirot, l'entité *Malkhout*. Du coup,
on comprend également l'allusion
aux vertus des trois patriarches : les
trois fautes en question ne constituent
pas seulement un grave manquement
à l'ordre éthique mais sont égale-
ment une infraction sur le plan
métaphysique, scandé par Abraham
correspondant à l'entité *Hessed*, par
Isaac, incarnation du *Din*, et enfin
de Jacob, représentant de *Tiferet*.
Ces quatre démarches extraient donc
l'homme du monde, chacune selon
une modalité particulière. L'homme
y trouve des jouissances excessives de
ce monde-ci. C'est cela sa faute car il
investit sa pensée et sa volonté dans
ce monde, et en retour le Saint béni
soit-Il l'expulse du monde, exacte-
ment le contraire de ce qu'il avait
placé comme fin de sa pensée et de
son intention.



- ✔ Systèmes d'impression
- ✔ Gestion documentaire
- ✔ Dématérialisation
- ✔ Solutions informatiques
- ✔ Sécurité
- ✔ Réseau & Télé Infogérance

ADN

Depuis 1993

LOCAL

Siège social dans le 67
et 2 autres sites dans le 67 et 68

CONFIANCE

Plus de 1 100 clients

FORCE

Equipe de 30 personnes
dont 16 techniciens





Les évolutions du populisme au 21^e siècle

Franck Ayache

Si le nationalisme fut une des idéologies marquantes du 20^e siècle, le populisme est depuis une vingtaine d'années le phénomène politique majeur en Europe continentale.

Son inexorable montée en puissance s'est illustrée par une prise de pouvoir et une consolidation en Europe centrale, tandis qu'à l'Ouest des mouvements comme *Podemos* en Espagne, *M5S* en Italie, ou les *Brexiters* en Grande-Bretagne ont pu diriger ou influencer grandement le devenir de leur pays.

En France, depuis plus de 40 ans, la lente mue du Front national en Rassemblement national, lui a permis d'atteindre deux fois le second tour de l'élection présidentielle.

Néanmoins, ce constat ne se cantonne plus à sa seule dimension européenne puisque depuis 2016 son envergure s'est renforcée en devenant transatlantique.

Le populisme a depuis quatre ans pris une place déterminante aux Etats-Unis, où malgré l'échec du président sortant, il siphonne la quasi-totalité des voix conservatrices.

Mais l'ascension de celui-ci en Europe ou aux Etats-Unis doit aussi être analysée comme le révélateur d'un certain échec du libéralisme politique et économique.

Par échec du libéralisme politique nous entendons une crise de la représentation et une incapacité économique à préserver la qualité de vie des classes moyennes occidentales.

Alors, comment appréhender son évolution aujourd'hui, son corpus idéologique ?

Derrière des figures charismatiques comme Salvini, Grillo, Mélenchon, Farrage, Le Pen, Orban ou Trump, le populisme ne prend pas le même sens.

Selon Jacques Yves Camus, politologue spécialiste de l'Extrême droite, on distingue généralement trois sortes de populismes : un populisme d'Extrême droite, un populisme d'Extrême gauche et un populisme paysan. Cette distinction historique n'est plus suffisante pour prendre en compte les évolutions récentes du phénomène politique.

Selon Gilles Ivaldi, chercheur à Sciences Po, la différence contemporaine entre droite radicale et populisme se situe dans un renoncement au discours xénophobe pour l'un et une culture de la contestation, une forme de désenchantement démocratique pour l'autre.

L'électorat populiste de droite se caractérise par deux traits principaux : l'âge avancé et le niveau de diplôme peu élevé. Marine Le Pen est très engagée à droite aujourd'hui sur les questions culturelles, alors que son programme socio-économique s'est largement tourné à gauche.

Les points communs à droite et à gauche restent nombreux cependant, comme la détestation des élites technocratiques, la préférence nationale, l'euro-scepticisme et l'appel au peuple dans une forme de démocratie véritable et directe.

On retrouve à gauche le même type de traits communs théorisés par la philosophe belge Chantal Mouffe. Son influence notable sur les gauches populistes modernes a servi de modèle à des mouvements comme *Podemos* en Espagne. Elle montre que le même type de populisme s'étend désormais en Europe, de *Syriza* à la France Insoumise de Jean-Luc Mélenchon. Sa radicalité est surtout marquée par les questions économiques. Son électorat, en revanche, est plus diplômé et plus jeune qu'à droite.

Le populisme de droite comme de gauche se caractérise par une grande plasticité sur les principaux enjeux politiques et sociaux. Cette malléabilité politique du populisme lui donne une souplesse qui lui permet d'agir comme une force politique supplétive et non comme un acteur politique central sur un échiquier historiquement marqué par le clivage gauche/droite en France, ou Libéraux/Conservateurs chez les Anglo-Saxons.

Pour Ivaldi le populisme moderne repose en somme sur deux piliers, la souveraineté nationale et la souveraineté populaire, en opposition directe avec le multilatéralisme, l'ouverture.

L'historien Pierre Rosanvallon dans *Le Siècle du populisme* propose une analyse centrée sur la tension entre peuple-corps civique et peuple-corps social, qui renouvelle la notion de peuple à l'ère de la singularité numérique. On peut voir là une accentuation des "séparatismes", au sens des réseaux sociaux et des élites par rapport au peuple.

Même si les notions de fractures sociales, numériques ou autres ne sont pas nouvelles, le dynamisme du populisme est aussi à rechercher dans la crise de la représentation démocratique.

Depuis la chute du mur de Berlin en 1989, on assiste à un découplage entre démocratie libérale avec ses droits individuels, et un peuple mécontent car insatisfait par son système de représentation. C'est le constat que fait Yasha Mounk, professeur à Harvard, dans son essai *Le Peuple contre la démocratie*.

La vision romantique d'une fin de l'histoire comme décrite par Francis Fukuyama, n'a pas anticipé la stagnation des standards de vie des citoyens en Occident liée aux différentes crises économiques, la transition douloureuse de sociétés mono-ethniques vers un multiculturalisme produit par l'immigration de masse, et enfin la croissance des réseaux sociaux au détriment des canaux d'informations limités et très verticaux jusqu'à l'orée du 21^e siècle.

Ces trois critères rendent aujourd'hui les démocraties libérales instables et les bousculent sur leurs bases. Le populisme vient rappeler à ces vieilles dames que des alternatives existent, que ce soit la *démocrature* d'Erdogan en Turquie, Poutine en Russie, ou la démocratie illibérale d'Orban en Hongrie.

Il est frappant de constater concomitamment la perte d'influence de l'Occident qui se traduit par un PIB mondial inférieur à celui des dictatures.

Le pessimisme de Mounk rejoint celui de Hannah Arendt qui, pour expliquer la montée du totalitarisme dans les années 30, décrivait un passage d'une « société de classes » à une « société de masse », d'individus abandonnés et désemparés au milieu des mouvements nationalistes.

En effet le corpus idéologique du populisme prend aussi ses racines dans ce mouvement politique du 18^e siècle qu'est le nationalisme. Celui-ci est apparenté à l'Extrême droite pour des raisons historiques : le national-socialisme d'Hitler en est une composante centrale. Cette idéologie politique est aujourd'hui le point de ralliement des partis anti-Europe, anti-système et anti-mondialisation.

La politique prônée par les partis nationalistes a pour objectif essentiellement l'indépendance, l'unité et la prospérité de sa propre nation et de son peuple. Le nationalisme base l'identité d'un individu sur son rapport à une nation.

Les partis dits « anti-immigration », jouant sur la peur d'une islamisation rampante de l'Europe, d'une invasion silencieuse par des populations africaines, de la perte des valeurs culturelles européennes au profit d'autres, sont tous basés sur un principe politique nationaliste.

C'est ce levier nationaliste qui a permis aux Britanniques de sortir de l'Union européenne. Le parti *Ukip* de Nigel Farage s'est appuyé pour cela sur les générations d'après-guerre qui ont massivement voté pour lui lors du référendum de 2016.

Yann Algan, dans *Les Origines du populisme*, va plus loin, en liant la montée des risques économiques et les dérèglements du capitalisme comme les principaux facteurs de désillusion des jeunes électeurs comme des plus vieux, qui rend ces populations plus enclines à adopter des postures illibérales.

Nous pouvons enfin citer le chercheur néerlandais Cas Mudde dont l'analyse du phénomène populiste reste une référence, notamment au travers de son *Introduction au populisme*. Mudde y voit trois concepts de base en interaction : le peuple, les élites et la volonté générale.

Chacun d'eux recèle une multitude de visions et d'interprétations propres à alimenter des discours politiques à géométrie variable.

De par sa constante capacité à épouser les contours des problèmes sociaux, le populisme n'en reste pas moins un alliage léger proposant une vision manichéenne des problèmes à ses soutiens. D'un côté le bien et de l'autre le mal.

Cette fugacité conceptuelle rend l'objet politique populisme âpre à saisir, car sa capacité à muer constamment en fait le symptôme d'une lente décadence de la démocratie libérale. Il nous oblige par là même à nous remettre en question dans notre capacité à renouveler notre pacte social ; Mounk évoque un nationalisme inclusif.

Les enjeux sont lourds, les crises sanitaires, économiques, environnementales et socio-politiques sont là pour nous le rappeler.

LYCÉE

BAC STMG

Sciences et Technologies
du Management et de la Gestion

BAC STI2D

Sciences et Technologies
de l'Industrie
et du Développement Durable

SECONDE GT

Générale et Technologique

SECONDE PASSERELLE

Après la classe de 3^{ème}
Un tremplin vers la seconde
Le baccalauréat en 4 ans

ÉTUDES SUPÉRIEURES

CPGE - CLASSES PRÉPARATOIRES AUX GRANDES ÉCOLES

Math sup - Mpsi
Math spé - Psi/Psi*

LES MÉTIERS DU COMMERCE

BTS CI - Commerce International
À référentiel commun européen

LES MÉTIERS DE L'OPTIQUE

BTS OL Opticien Lunetier en initial et apprentissage
LICENCE PRO Métiers de l'optique et de la vision

LES MÉTIERS DE L'ART

DN MADE Diplôme National
des Métiers d'Art et du Design
Parcours Mode & Édition ou Mode & Textiles

LES MÉTIERS DE L'INFORMATIQUE

BTS SIO - Services Informatiques aux Organisations
En apprentissage - Option SLAM : Développement

Établissement sous contrat d'association avec l'état
Restaurant Universitaire agréé CROUS / Bourses CROUS





À la recherche de Jean, Willy et Paul, trois évadés de Pithiviers

Elisheva Gottfarstein

Le CDJC comporte des documents de différentes natures : documents administratifs de la persécution, documents de fonds privés, témoignages écrits, témoignages vidéos, objets etc.

Chacun d'eux constitue une pièce d'un puzzle, tous nous racontent une parcelle de l'histoire, un morceau d'un vaste récit de vie. Mais pour appréhender le récit complet, encore faut-il assembler les pièces les unes aux autres.

Et cet assemblage n'est pas forcément aisé.

Marine est catalogueuse ; son travail consiste à rédiger des résumés de témoignages vidéos et à en proposer une indexation pertinente : personnes citées, lieux, dates, événements marquants. Cette indexation est absolument essentielle pour que le témoignage puisse apparaître lors de recherches ciblées.

Il y a quelques jours, Marine travaillait sur le témoignage vidéo d'un homme, Edmond Malé. Au cours de son témoignage, cet homme évoquait la vie de trois personnes : Jean, Willy et Paul. Aucun nom de famille, aucune information civile, uniquement leur prénom : Jean, Willy, Paul.

Edmond Malé est un homme de plus de 90 ans, mais il en fait facilement dix de moins. Il raconte ses

souvenirs ou plus exactement, il répond aux questions qu'on lui pose, de manière claire, précise, factuelle, sans emphase, avec un air presque gêné de voir sa parole ainsi sollicitée et écoutée.

Adolescent, Edmond vivait avec sa famille à Pithiviers : ses parents, et trois grandes sœurs. Les parents d'Edmond tenaient un commerce, une sorte d'épicerie où l'on trouvait de tout. A partir de mai 1941, des hommes ont été internés dans un camp, tout près de chez eux.

Ces hommes sont ceux qui ont été arrêtés le 14 mai 1941 à l'aide d'une convocation faussement rassurante se présentant comme une simple formalité, un banal « examen de situation ». Edmond se souvient de ces hommes qui allaient travailler dans les fermes des environs. Trois d'entre eux étaient vaguemestres. Avec leur charrette, ils assuraient l'envoi et la réception des colis, lettres, cartes postales auprès des internés. De par leur fonction, ces trois hommes circulaient relativement facilement aux alentours du camp et fréquentaient de temps à autre l'épicerie Malé.

Après une année d'internement, tous trois – Jean, Willy et Paul – projetèrent de s'évader ensemble. Ils prirent cette décision peu après le départ des premiers convois de déportation vers une destination

inconnue. Ils demandèrent au couple Malé s'ils accepteraient de les cacher une journée, le jour de leur évasion, durant les recherches.

Monsieur Malé détestait les Allemands depuis la guerre précédente ; aider ces hommes-là revenait à contrarier les « boches », digne perspective. Quant à Madame Malé, pacifiste convaincue, chrétienne, et traumatisée par les blessés de guerre, elle ne voyait pas les choses autrement.

Ce fut entendu, les trois vaguemestres s'évadèrent au cours de leur activité postale et se réfugieront, une journée durant, chez les Malé. Le jour J, ils s'évadèrent un par un à travers une porte dérobée de la poste et se rejoignirent tous trois à l'épicerie Malé.

Edmond se souvient de ce jour-là. Les trois hommes sont arrivés et ont immédiatement été cachés dans le sous-sol tandis que la police sonnait chez les Malé – comme chez tous les voisins alentour – à la recherche des trois évadés. « Ma mère ne s'est pas décontenancée », raconte Edmond. Elle leur dit qu'effectivement elle les avait vus le matin même, mais qu'ils étaient repartis aussitôt, sans doute en direction de la Zone Libre. Puis, elle ajouta : « Entrez et fouillez messieurs, ma maison vous est ouverte ! » Et les policiers s'en furent.

Les trois hommes planqués au sous-sol. Combien de temps restèrent-ils là ? Un jour comme prévu ? Deux par précaution ?

Non. Jean, Willy et Paul, les trois évadés de Pithiviers, restèrent chez les Malé jusqu'à la Libération, soit plus de deux années.

Égrenant le récit de cette longue période de cette longue période, Edmond insiste sur deux points essentiels qui rendirent leur accueil et leur cache possible : d'abord, le

ravitaillement. Il put être effectué convenablement sans attirer l'attention sur l'augmentation soudaine des besoins quotidiens de la famille grâce au fait que les Malé tenaient une épicerie, une chance. Et seconde chance : aucun des trois ne tomba malade durant ces deux années de clandestinité, ce qui aurait supposé alors de partir en quête d'un médecin, sans être assuré de sa fiabilité.

Deux années durant lesquelles, les trois évadés restèrent cloîtrés dans leur refuge. Edmond raconte qu'ils restaient là, toute la journée, dans la même pièce, à s'occuper essentiellement en écoutant le poste de radio. Deux années sans la lumière du soleil, agrippés à Radio Londres. Edmond raconte ces trois hommes, ce qu'il savait, ce qu'il percevait d'eux adolescents.

Jean était issu d'une famille aisée : un père non-Juif polonais et une mère Juive autrichienne. Aîné de la fratrie, il administrait les biens de la famille qui possédait une usine de fabrication de cire. Ayant bénéficié d'une solide éducation, Jean était polyglotte et parlait couramment français.

Immigré d'Autriche, **Willy** était commerçant. Edmond le dépeint comme une personne de nature très joviale. Il passait une grande partie de ses journées à lire le dictionnaire pour apprendre le français qu'il maîtrisait mal. Il donnait d'ailleurs des cours d'échecs à Edmond en échange de cours de français, ce qui fut pour eux deux l'occasion de fraterniser davantage. Willy était marié, il s'inquiétait pour sa femme restée seule à Paris. Madame Malé partit un jour pour aller la chercher et la ramener chez eux à Pithiviers. Mais elle n'arriva à Paris que pour apprendre sa très récente arrestation lors de la grande rafle de l'été 1942, la rafle

du Vel' d'Hiv. Edmond raconte que ce fut le grand drame de la vie de sa mère, n'avoir pas pu sauver la femme de Willy.

Quant à **Paul**, Edmond le décrit comme très sportif. Il avait fait partie de l'équipe internationale de hockey sur glace dans son pays d'origine, en Autriche. Il parlait couramment français. Très bricoleur, il passait une grande partie de ses journées à réparer ceci et cela, ou à fabriquer des objets en bois.

Jean, Willy et Paul étaient issus de milieux sociaux très différents – haute bourgeoisie, petit commerçant, milieu populaire – mais se sont tout de même bien entendus d'après Edmond, et ce, malgré la promiscuité permanente que la situation leur imposait.

Un jour, des gendarmes, clients de l'épicerie des Malé, s'invitèrent par surprise chez eux pour prendre le café. Les trois hommes s'enfermèrent en un rien de temps, dans la penderie du salon et retinrent leur souffle jusqu'au départ des gendarmes. « Jamais, dit Edmond, ils n'auraient pu imaginer, en sirotant tranquillement leur café, que trois fugitifs s'y trouvaient. »

Edmond raconte également qu'il assista au départ d'un convoi, au cours de l'année 1942. Il se souvient de chants mélancoliques qui émanaient des wagons lors de son départ. Cette image le marqua profondément. Le récit se poursuit et prend petit à petit la forme d'une romance.

Jean, musicien accompli, passa beaucoup de temps auprès de Mireille, la grande sœur d'Edmond qui jouait du piano. La musique les rapprochait l'un de l'autre, et à la fin de la guerre, ils décidèrent de se marier. Les époux arrivèrent à Paris pour constater que l'appartement de Jean avait été occupé et tous ses biens spoliés. Le couple repartit de rien.

Paul, l'autre célibataire parmi les trois, se rapprocha de la sœur aînée d'Edmond, Madeleine. Et Paul et Madeleine se marièrent également après la guerre. Le couple s'installa à Paris, où Paul se lança dans l'import-export, activité qui lui permit de gagner convenablement sa vie.

Willy avait donc perdu sa femme, déportée et assassinée. Après guerre, il travailla pour une entreprise fabriquant de la colle et Edmond passait régulièrement ses vacances chez lui lorsqu'il était étudiant.

Jean, Paul et Willy sont-ils restés proches après la guerre ? Edmond n'en parle pas. Mais de toute façon, précise-t-il, les trois évadés comme la famille Malé ne parlaient pas de la guerre ni des persécutions, jamais ils n'évoquaient de souvenirs communs entre eux. Il fallait tout oublier, penser au futur, bâtir.

Pas de sentiment de fierté à la Libération d'avoir réussi à sauver la vie de trois hommes ? A cette question, Edmond sourit légèrement, embarrassé. Car en fait, jamais les Malé n'en ont parlé. Ni aux amis, ni aux voisins, à personne. Aucun d'entre eux ne sut que trois hommes furent cachés durant deux années, dans l'épicerie Malé. Edmond ajoute, comme pour expliquer ce silence : « C'était une époque trouble, on ne pouvait pas savoir quelles seraient les réactions, il valait mieux être le plus discret possible. » Durant la guerre, la population de Pithiviers vivait en dehors de ces événements, ne portait guère d'attention au camp qui leur était mitoyen, précise Edmond. Et après la guerre, la discrétion était toujours de mise.

Pourquoi témoigner aujourd'hui ? Car son fils le lui a demandé, pour lui, pour qu'il conserve le récit familial, tout simplement.

Marine devait donc procéder à l'indexation de ce témoignage de manière pertinente. Mais comment relier le témoignage d'Edmond Malé aux noms des trois évadés, alors que nous ne connaissions que leur prénom : Jean, Willy, et Paul ?

Le fichier

Reprendre les fiches d'internement des personnes raflées le 14 mai 1941, chercher tous ceux qui se sont évadés et parmi eux, tenter de les retrouver. Trois fiches de trois hommes indiquent une même date d'évasion, le 7 mai 1942.

Une précision est même ajoutée : « évadé au cours d'une corvée à la poste ». Ce sont bien eux.

Les fiches nous indiquent :

- Johannès Csonka, né le 25 mai 1899, à Lemberg : Jean.
- Wilhem Gross, né le 6 janvier 1911, à Vienne : Willy.
- Paul Lederer, né le 14 février 1910, à Vienne : Paul.

Seule avec les fiches, jamais je n'aurais su que ces trois hommes s'étaient évadés ensemble.

Seule, face au témoignage, jamais

Marine n'aurait pu connaître l'identité des trois fugitifs.

Edmond Malé racontait les trois hommes qu'il avait connus, Jean, Paul et Willy, réfugiés chez ses parents. Les fiches, elles, constituent la matière brute, les traces administratives de leur persécution. Récit et archives nous racontent chacun un bout de l'histoire, un autre angle, une autre perspective, mais encore faut-il les relier l'une à l'autre.

Désormais ce lien est établi. Edmond Malé nous a raconté l'histoire de trois hommes qui ne se connaissaient pas et qui décidèrent de s'évader ensemble, un jour de mai 1942, après une année d'internement au camp de Pithiviers.

Qui étaient ces hommes ? Ils s'appelaient Johannès Csonka, Wilhem Gross et Paul Lederer.

Tous trois furent sauvés par un couple de Justes, les Malé, et ce refuge devint même le lieu de deux romances, une source de vie.

A leur mémoire, et à celle de tous les hommes arrêtés le 14 mai 1941, il y a 80 ans.

SOBEV EXPANSION

Toutes Transactions Immobilières

Immeubles - Locaux Industriels - Mur Commerciaux - Terrains

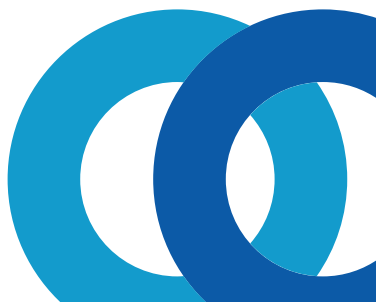
Stéphane MAIER

Tél : 06 07 46 20 20 - Email : contact@sobev.fr

STEF 

***Une logistique européenne
sous température dirigée
au service des industriels et
distributeurs de l'Agro-Alimentaire.***

35 rue de Calais
67100 Strasbourg
Tél. 03 88 24 40 20
Fax 03 88 24 40 40





Le récit d'évasion de Jacques Bressard du *Stalag* 210 de Strasbourg (1940)

Jean Daltroff

Les évadés qui risquèrent leur vie pour recouvrer leur liberté furent une minorité. 70 000 environ sur 1 600 000 prisonniers français transférés en Allemagne soit 4,37%¹. Le pourcentage d'évasions couronnées de succès varie de 5% dans le *Stalag* XVII A situé au fond de l'Autriche, près de la frontière hongroise, à 60% pour le *Stalag* XII F situé à Sarrebourg en Lorraine.

Le mobile de la fuite relève d'abord du désir de recouvrer la liberté. La vie se nourrit d'espace et de mouvement. Le désir de s'enfuir résulte aussi du profond désir de rejoindre les êtres chers dont l'absence est devenue insupportable. Une proportion non négligeable d'évadés a comme profond stimulant de reprendre le combat au côté des Alliés ou dans la Résistance.

Ceux qui ne tentèrent pas l'évasion ont comme raisons l'espoir d'être libérés par des moyens réguliers, et aussi une étonnante capacité de s'adapter à toutes les circonstances. Il était plus facile de s'évader des *Kommandos* que d'un *Oflag*. Enfin, s'évader c'était prendre des risques.

Comme on le voit, les prisonniers qui s'évadent ne se ressemblent pas tous psychologiquement. Leur comportement varie. Les uns sont pondérés, minutieux, patients. Les autres se lancent à l'aventure. Il y a ceux qui voient dans l'évasion des vacances et

ceux qui sont prêts à affronter la mort pour regagner la France.

Dans la plupart des cas, la préparation d'une évasion exige une mise au point laborieuse. Il faut d'abord se procurer le support matériel de l'évasion : en premier lieu des vêtements civils, ensuite des vivres, une boussole, de l'argent.

Jacques Bressard a conservé son nom de résistant. Il est originaire de Herrlisheim, localité qui comptait avant-guerre une communauté juive d'environ 80 personnes. Après trois mois de déminage avec sa compagnie, le long des frontières de l'Alsace, il n'arriva que début octobre 1940 au *Frontstalag* 210 établi dans une des casernes de Strasbourg, où étaient rassemblés des prisonniers anglais, polonais, des prisonniers civils espagnols et en outre une *Judenkompanie*. Au bout de trois jours, sa compagnie d'origine reçut l'ordre de départ avec distribution de vivres pour trois jours. Craignant que le voyage se termine en Prusse orientale sous la garde des S.S., et sa compagnie comportant 5 Juifs, ils se sont concertés et ont décidé de demander leur incorporation dans la *Judenkompanie*. Se présentant devant le commandant du camp, celui-ci acquiesça immédiatement à leur demande. Il ne resta que trois semaines dans ce *Stalag* et après une préparation minutieuse s'évada le 4 novembre 1940 avec l'aide d'amis strasbourgeois qui à cette occasion ont mis leur vie en jeu. Il arriva à Lyon

(1) Yves Durand, *La vie quotidienne des prisonniers de guerre dans les Stalags, les Oflags et les Kommandos 1939-1945*, Paris, Hachette, 1987, et réédition collection « La vie quotidienne », Paris, Hachette, 1994.

le 20 novembre 1940. Voici le récit de son évasion :

« Après une retraite hâtive, l'armistice de 1940 nous surprit sur le Donon, à Grandfontaine derrière Schirmeck. Ramenés avec l'ensemble de la division sous bonne garde, nous fûmes internés au camp de rassemblement des prisonniers installé à la caserne du Polygone à Strasbourg où nous sommes restés environ trois semaines. Vers le 20 juillet 1940, nous reçûmes l'ordre de nous préparer pour le lendemain en vue d'un déplacement. Aucune autre précision ne nous fut donnée. Notre compagnie partit donc le lendemain, sans nos officiers, en camions découverts, qui en cours de route firent halte sur la grande place à Haguenau où les habitants, nous apercevant, s'empressèrent de nous apporter des vivres, des cigarettes et des encouragements chaleureux. Pourtant la ville de Haguenau était réputée comme étant le fief des autonomistes alsaciens que l'on savait téléguisés par les services allemands. Mais de toute évidence, ils ne l'étaient pas tous. En entrant dans Haguenau, je me doutais que notre destination était le camp de Bitche que je connaissais fort bien pour y avoir participé à trois reprises à de grandes manœuvres durant mon service actif au 158^e régiment d'infanterie de forteresse à Strasbourg. Nous y arrivâmes dans la soirée et prîmes cantonnement en lisière de la ville au séminaire des prêtres, bien entendu évacué. Dès le lendemain, nous savions la raison de notre déplacement : effectuer le déminage le long de la frontière. Nous y avons consacré tous les jours pendant plus de six semaines en faisant environ 25 kilomètres par jour à travers champs, forêts et collines avec un menu journalier peu varié : matin et soir une soupe compacte de flocons d'orge dans laquelle flottaient deux fois par semaine deux cubes de viande, un peu de fromage et un peu de marmelade ainsi qu'un quart de boule de pain par homme.

Puis nous arrivâmes au camp de

Bitche. Vu cette insuffisance, le jeune aspirant commandant notre compagnie de gardes, jeune magistrat et protestant de souche française, certainement loin d'être contaminé par le nazisme, nous autorisa à effectuer des achats collectifs de quelques suppléments fort restreints à la cantine des soldats allemands. A ce régime je perdis rapidement dix kilos, mais miracle, au bout de quatre semaines je fus complètement et définitivement guéri d'une maladie opiniâtre, une paresse intestinale dont j'avais à souffrir avant-guerre, certainement par suite d'une alimentation trop riche. Nous parvenions aussi à compléter nos menus en cueillant au passage des framboises, des myrtilles et des champignons ou en détarrant quelques pommes de terre en traversant un champ, nos gardes avec lesquels nous étions généralement en bons termes, nous laissant faire. Nous trouvions aussi de temps en temps des boîtes de conserves, surtout du bœuf salé cuit dans les fortins abandonnés en hâte. Ce travail autour de Bitche et le long de la frontière dura jusqu'au début septembre et coûta, malgré nos précautions, un camarade tué, un jeune soldat allemand tué à côté de moi et cinq camarades assez gravement blessés. Ce fut le 15 août 1940 le jour de l'Assomption, un jour prémonitoire car les Allemands appelaient toujours notre travail *Himmelfahrtsarbeit* c'est-à-dire « travail d'ascension au ciel ». J'y ai échappé ce jour-là par un vrai miracle.

Vers la mi-septembre, nous sommes repartis en direction contraire, à Rhinau au sud de Strasbourg pour y déminer les berges du Rhin. Nous quittâmes Rhinau fin septembre et occupâmes encore durant quinze jours une usine désaffectée à Schiltigheim un faubourg de Strasbourg, où nous étions occupés à des déminages et à l'élimination de réseaux de barbelés. Le couchage était partout à l'instar de la nourriture, on étalait une couverture par terre et l'on s'y endormait abasourdi de fatigue. Au début on

se réveillait les côtes un peu douloureuses, mais on finit par s'y habituer. Vers le 15 octobre 1940, notre travail définitivement terminé, nous arrivâmes, colonnes par quatre au *Stalag* 210 à la caserne « Grand'd'Esnon » à Strasbourg où nous quittions la compagnie allemande de gardes qui nous avait accompagnés durant le déminage. Nous relevions donc dorénavant des camps de prisonniers. »

En effet, bon nombre de soldats furent capturés sur les lieux-mêmes de leur cantonnement qui se transformeront ainsi en camps provisoires de prisonniers connus sous l'appellation officielle allemande de :

- *Kriegsgefangenen-Auffanglager* (camps de récupération de prisonniers de guerre)
- *Armee-Kriegsgefangenensammelstellen* (centres de rassemblement de prisonniers de guerre)
- *Durchgangslager (Dulag)* (camps de passage)
- *Frontstammlager (Frontstalag)* (camps de rassemblement de prisonniers de guerre de tous grades).

Les *Frontstalags* constituaient de véritables camps de transit pour les prisonniers avant leur acheminement vers les camps définitifs situés en Allemagne (*Stalags, Oflags*). Ils étaient dotés d'une organisation très structurée et rassemblaient un personnel important. Ils dépendaient de commandants régionaux.

Les *Frontstalags* reprirent très souvent les camps provisoires établis par les troupes de combat et leur activité fut, dans la plupart des cas, très limitée dans le temps comme les *Frontstalags* 210 de Strasbourg, 211 de Sarrebourg, 212 de Metz ou le 213 de Mulhouse. Le *Frontstalag* 210 de Strasbourg fonctionna de juillet à novembre 1940 devenant le *Stalag* V D.

« Arrêté dans la cour, face à un des bâtiments et me trouvant en tête de compagnie, j'entendis soudain à une fenêtre du premier étage un immense

« Salut Jules ! » Je reconnus mon ami René Bloch. Après avoir rompu les rangs, nous pénétrâmes dans le bâtiment et arrivés dans le vestibule, je vis mon ami René dégingoler quatre à quatre les escaliers, me témoignant sa joie de me retrouver et me croyant démuné, m'informa qu'il avait à ma disposition chemises, caleçons, et chocolat. C'était l'accueil d'un frère avec la chaleur humaine et le réconfort d'un ami. Je fus comblé. On nous attribua le premier étage du bâtiment et j'appris par mon ami que le rez-de-chaussée était réservé à la *Judenkompanie*, la « compagnie des Juifs » ce qui était pour moi une découverte, n'ayant encore jamais eu à quitter ma compagnie d'origine.

Quelques jours plus tard, un Allemand flanqué d'un interprète nous annonça le rassemblement de la compagnie avec paquetages complets le lendemain matin à 7h00 et distribution sur les rangs de vivres de route pour trois jours. Pas de doute, c'était pour une destination en Prusse orientale.

Nous étions quatre Juifs dans notre compagnie d'origine, Jean-Paul Bloch, décédé deux ans après son retour de captivité, André Lévy, Bloumine et moi-même. Nous nous concertâmes aussitôt dans le couloir obscur et nous prîmes la décision de demander à rester dans la *Judenkompanie*, l'avantage étant pour le moment de rester à Strasbourg sous la garde de la Wehrmacht plutôt que d'aller vers le fin fond de l'Allemagne dans une autre *Judenkompanie* et peut-être sous la garde des S.S. nazis.

Au lieu de nous présenter sur les rangs, nous nous présentâmes avec nos paquetages au bureau du commandant du camp lui demandant en tant que Juifs d'être affectés à la *Judenkompanie*. La démarche était audacieuse, mais de toute façon nous n'avions rien à perdre. Sa réponse fut conforme à nos souhaits : « *Ja, Ja, geht schon, Zimmer 48 ! Abtreten !* » (« Bien entendu, ça va, chambre 48, rompez ! ») Ainsi nous fûmes aussitôt intégrés dans la *Judenkompanie*

et nous laissions partir nos anciens camarades qui furent internés pendant plus de quatre ans quelque part dans le nord de l'Allemagne.

Mon ami René partait tous les matins en corvée, accompagné de son garde Karl, pour recharger la chaudière du chauffage central des bureaux de la police allemande. Son travail terminé, il avait encore le temps de l'emmener boire une bière à la brasserie Walsheim gérée par Charles Zinger, le fils d'un aubergiste de Herrlisheim, avant de réintégrer le *Stalag*. Il revint un soir me demandant : « Serais-tu d'accord pour t'évader avec moi ? » Ma réponse fut sans réticence : « Demain plutôt qu'après-demain.

— Je suis en pourparlers avec Charles Zinger qui veut nous aider à nous évader. Si j'arrive à l'en persuader, je t'en parlerai plus en détail, en attendant, motus ! »

Quelques jours plus tard il revint avec la bonne nouvelle. Charles se chargera de nous conduire à la frontière lorraine munis de faux papiers de circulation vers la France. Il s'agissait en fait de vraies cartes d'identité spéciales délivrées aux Alsaciens revenant d'exode, leur permettant de retourner encore une fois sur le lieu de leur accueil en France pour y chercher le reste de leurs bagages, cartes dont certaines ne servaient pas et que Charles ramassait en vue d'un usage éventuel. Il suffisait d'y remplacer la photo et de parfaire le tampon ce qui était un jeu d'enfants pour un spécialiste. Il était convenu que nous partirions par équipe de deux, d'abord René et son cousin Pierre, et huit jours plus tard moi-même avec un autre copain.

Je mis donc immédiatement dans le secret mon meilleur ami Jean-Paul Bloch qui, de prime abord, était d'accord de partager cette évasion. Or quelques jours avant il se rétracta, craignant que son évasion porte préjudice à ses parents en zone occupée. Je prévins aussitôt Henri Braun, originaire d'Offendorf, village le plus proche de Herrlisheim. Il accepta,

mais se rétracta également le lendemain pour le même motif.

J'étais donc à nouveau seul à quelques jours de la date fixée pour l'évasion et pour diverses raisons, il vaut mieux être à deux, par contre surtout pas à trois ! Je ne pouvais pas mettre toute la *Judenkompanie* dans le secret bien que je n'y manquais pas d'anciennes connaissances. Jean-Paul Bloch me recommanda un de ses amis, Roland Schwob de Strasbourg, qui accepta définitivement. Ce ne fut pas le meilleur choix. Je m'aperçus en effet par la suite que par manque d'énergie, j'avais plutôt un boulet à traîner que l'assistance d'un camarade résolu.

L'évasion exigea une préparation minutieuse. Je faisais partie d'une équipe chargée du nettoyage de la caserne Vauban proche de la nôtre. Nous y arrivâmes vers 8 heures, heure à laquelle régnait à ce moment un brouillard dense qui se dissipait habituellement vers 8h15. Nous laissions à l'entrée nos hommes de garde pour nous diriger vers les écuries, de l'autre côté de la vaste cour, où nous laissions notre capote et y prenions les outils nécessaires à notre travail. Les *Chleuhs*, comme nous les appelions, nous attendaient donc à l'entrée et nous aurions normalement dû être de retour au bout de trois minutes, or nous avions pris l'habitude de ne revenir qu'au bout d'un quart d'heure et plus pour les habituer à nous attendre. Le mur de clôture derrière les écuries donnait sur le bassin Vauban du port de commerce et était surmonté de plusieurs rangées de fil de fer barbelé. Je trouvais facilement aux alentours des moellons et des bouts de briques que je rassemblais en vue de faire un genre de plateforme nous facilitant l'escalade. Je fabriquais en outre une dizaine de crochets en forme d'un S à l'aide d'un gros fil de fer barbelé pour accrocher les rangées inférieures aux rangées supérieures et y créer ainsi, le jour de notre évasion, un trou au-dessus du mur.

Nous avions trouvé à acheter dans le

camp à des prisonniers polonais, deux bleus de travail que nous portions constamment sous nos uniformes et étions munis de bérets, couvre-chef des plus courants en Alsace.

Le jour de notre évasion fixé au jeudi 4 novembre 1940, le scénario se déroulait comme prévu et à 8h05, nous longions le bassin Vauban dans lequel nous jetions nos vestes et pantalons d'uniforme lestés de pierres. Cinq minutes pour rejoindre la proche place de la Bourse, y prendre le tramway allant vers la gare et nous nous trouvions à l'entrée de la brasserie Walsheim dans la rue Kuhn.

Ayant demandé Monsieur Zinger, nous vîmes arriver Madame Zinger, le visage défait et visiblement inquiète. Son mari, parti depuis plus de quatre jours vers l'intérieur de la France pour chercher du ravitaillement pour le *mess* des officiers de la police allemande dont il avait la charge, avait déjà plus de deux jours de retard et elle craignait une intervention de la Gestapo en cours de route. De crainte d'une perquisition, il lui était donc impossible de nous loger en attendant le retour éventuel ou problématique de son mari. Nous n'avons su que plus tard qu'il profitait de ses déplacements à l'intérieur de la France pour aller jusqu'à Lyon et qu'il travaillait en liaison avec les services de renseignements français et plus tard avec la Résistance. Ils furent arrêtés tous les deux vers la fin de la guerre et faillirent périr au camp d'extermination du Struthof de sinistre mémoire. Ils durent leur salut à l'arrivée des armées alliées libérant le camp. Charles m'apprit par la suite qu'il n'aurait sans doute pas survécu 48 heures de plus vu son état de total épuisement.

Nous voilà dans la rue qu'il fallait débarrasser au plus vite par crainte d'éventuelles patrouilles à notre recherche. Je me souvenais d'un ami d'école à 100 mètres de là, René Schön, 5 rue Kuss, marié à une Allemande bien avant-guerre et qui avait certainement réintégré son domicile. Nous

montâmes donc tous les deux à l'étage et après avoir sonné, la porte s'ouvrit. Il ne me reconnut point car je portais à l'époque une moustache « à la Hitler » que j'avais laissé pousser en vue de mon évasion. La conversation s'engagea en dialecte alsacien : « *Was welle die Herre ?* » (« Que désirent ces messieurs ? »). « *Mer kumme de Gas repariere.* » (« Nous venons pour la réparation du gaz »). Se retournant, il lança à la cantonnade à l'adresse de sa femme : « *Kättel, die Herre vum Gas senn do* » (« Catherine, ces messieurs du gaz sont là »). « *Kumme rinn* » (« Entrez »). Je refermais la porte et enlevais mon béret : « Salut René ». Il me regarda et me reconnut : « *Herryeh* (Seigneur Jésus), d'où venez-vous ?

— Directement du *Stalag* d'où nous nous sommes évadés ce matin. Je vais t'expliquer si tu m'accordes cinq minutes. »

Il était d'une vieille famille alsacienne et malgré son mariage avec une Allemande, fait assez courant en Alsace, j'avais confiance en son caractère et en sa moralité.

« Voilà, nous nous sommes évadés ce matin et avons rendez-vous avec le patron du Walsheim qui est de mon pays et qui devait nous aider, mais il n'est pas revenu depuis quatre jours d'un voyage en France, et sa femme est de ce fait très inquiète. Or nous ne pouvons rester dans la rue et te demandons l'hospitalité jusqu'à ce soir. Ce soir, entre 19 et 20 heures, tu iras prendre une bière au Walsheim et tu demanderas à la patronne si Charles est revenu. En attendant tu peux nous inviter à déjeuner. »

Kättel était d'accord. Dois-je ajouter que toute la ville était inondée d'affiches rappelant que toute aide ou non-dénonciation d'un prisonnier évadé était passible de la peine de mort ?

Il partit le soir à 18 heures et revint vers 19 heures : Charles n'était pas de retour ! Merci René, merci Kättel et au revoir, si Dieu le veut !

Nous voilà de nouveau dans la rue

et dans la nuit noire. Où aller ? Mon camarade Roland avait une idée : le chauffeur de sa mère, de braves gens qui résidaient près de la porte de Schirmeck. Allons-y.

On sonna, le chauffeur ouvrit la porte, flanqué de sa femme.

« *Herryey* ! Monsieur Roland, d'où venez-vous ?

— Nous venons de nous évader et voudrions passer la nuit dans votre cave.

— Monsieur Roland, vous savez bien que c'est impossible, nous n'avons pas le droit. Si vous voulez quelque chose à manger ou de l'argent, on peut vous aider, mais on ne peut pas faire cela ! » Mon ami Roland voulut insister sous prétexte qu'il ne s'agissait que d'une seule nuit.

« Roland, n'insiste pas, demi-tour, on s'en va » fut ma conclusion au grand soulagement de ces braves gens capables dans leur « trouille » de nous abriter et d'en avertir le plus proche commissariat de police.

Nous revoilà à nouveau dans la rue. Où aller ?

Je proposais de nous installer sous un pont de l'ill d'autant plus qu'il commençait à pleuvoir froid et nous étions en bleu de travail. Il me vint une autre idée. Je me souvenais que près du lycée que j'avais longtemps fréquenté à Strasbourg, il y avait dans le temps à la place Brant des W.-C. publics dont les portes ne s'élevaient qu'à mi-hauteur. On grimperait par-dessus, on s'installerait sur le siège et l'on serait à l'abri au sec. Mais c'était à plus de deux kilomètres du côté opposé à la porte de Schirmeck. Qu'à cela ne tienne. Nous longeâmes l'ill d'un bon pas toujours sous une pluie fine et nous voilà arrivés place Brant. Les portes des W.-C. étaient toujours dans l'état que j'avais connu. Mais là intervint la Divine Providence ! Nous longions l'ill pour finalement arriver place Brant. Roland me dit que sa mère avait une amie habitant sur la place juste en face. Nous fûmes accueillis par Madame et le Docteur Jost et leurs deux fillettes d'une dizaine d'années. Madame Jost

décréta que nous avions visiblement besoin de nous rendre à la salle de bains pour nous dégraisser et nous trouvâmes étalés dans le salon un large matelas recouvert de draps et deux oreillers. Une bouteille de vin d'Alsace et un *Kougelhopf* se trouvaient sur la table. Ils nous permirent de descendre après 6 heures du matin à la buanderie et d'y rester toute la journée sans être dérangés. Puis nous nous rendîmes au Walsheim. Charles n'était toujours pas de retour. Madame Zinger nous proposa de descendre à la chaufferie. Nous y avons passé quatre nuits jusqu'au retour de Charles. Celui-ci revint le mercredi suivant et descendit à l'aube à la chaufferie. Il nous apporta à chacun un costume civil, un chapeau et une paire de chaussures. Nous devions nous présenter de sa part au préposé de l'hôtel Pfeiffer attenant à la brasserie et demander une chambre en attendant notre départ fixé au vendredi. Nous étions censés être les cousins de Charles à la recherche d'un travail. L'hôtel était entièrement occupé par l'état-major de la police allemande. C'était selon Charles une raison majeure pour ne pas y chercher des prisonniers évadés.

Nous partîmes donc vendredi matin pour Sarrebourg et passâmes la frontière lorraine où Charles présenta tranquillement nos fausses cartes d'identité et son laissez-passer spécial permanent aux gendarmes allemands du fait de ses passages et sans doute aussi facilités par quelques poulets laissés aux gardes.

Je ne suis resté que trois semaines dans ce *Stalag*, m'étant évadé le 4 novembre 1940 avec l'aide d'amis strasbourgeois, qui à cette occasion ont mis leur vie en jeu. Je suis arrivé à Lyon le 20 novembre 1940. »

Voici donc un homme qui a bénéficié pour son évasion de la solidarité de familles alsaciennes dont certaines étaient liées à la Résistance.



Les soldats juifs français prisonniers de guerre

Jean-Marc Dreyfus

Dans un livre récent publié en allemand à Berlin et issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Leibniz de Hanovre, l'historienne Janine Doerry s'interroge sur les soldats juifs français prisonniers de guerre dans l'Allemagne nazie. On sait aujourd'hui qu'ils n'ont pas été déportés, que leur captivité les a paradoxalement sauvés de l'extermination alors qu'ils se trouvaient au cœur même du III^e Reich. Ont-ils été sauvés parce que « protégés » du maréchal Pétain ? La question peut apparaître iconoclaste mais elle fait écho à des mémoires familiales juives, qui se souviennent que les hommes faits prisonniers lors de la Débâcle de mai-juin 1940 sont revenus sains et saufs de captivité, souvent pour apprendre que des proches avaient été déportés. Ces soldats auraient bénéficié des conventions internationales sur le droit de la guerre, conventions qui auraient été maintenues de façon exceptionnelle pour eux. Il manquait donc une étude précise sur le sort de ces hommes et l'ouvrage imposant et très complet montre toute la complexité d'une question qui, loin d'être mineure, éclaire bien des aspects de la politique génocidaire nazie et aussi de la politique antisémite de Vichy (et l'intersection toujours renégociée entre les deux).

Tout d'abord : les quelques souvenirs de ces prisonniers de guerre juifs.

Ils sont peu nombreux, comme si la prééminence des mémoires de survivants de la déportation avait rendu impossible l'expression de la détresse des soldats juifs prisonniers. Or, même si ceux-ci, comme tous les soldats français, ont vécu plusieurs années dans des conditions très dures, avec un taux de mortalité d'environ 3%, celles-ci n'ont été en rien comparables à celles de l'internement dans n'importe quel camp français et encore moins dans n'importe quel camp de concentration allemand. Sans parler d'Auschwitz et des autres camps de la mort. Difficile gradation des souffrances. Le désarroi des Juifs prisonniers de guerre n'avait donc pas d'espace où s'exprimer et on la retrouve dans des mémoires privés, non diffusés ou publiés, restés à l'usage des familles.

Les soldats juifs français ont été par ailleurs bien mieux traités que les soldats juifs polonais ou soviétiques. Si les quelques 1000 officiers juifs de l'armée polonaise – ils étaient pour beaucoup médecins – ont survécu dans leur majorité, 65 000 simples soldats juifs ont été exterminés, soit assassinés directement au moment où ils ont été faits prisonniers, en septembre 1939, ou bien succombant

à des mauvais traitements, à des assassinats sporadiques dans les camps de prisonniers de guerre même. Ces soldats ont d'ailleurs été souvent dénoncés par leurs camarades non-Juifs, ou bien reconnus par leur accent yiddish lorsqu'ils parlaient polonais ou allemand. Les soldats français n'ont pas été soumis au même régime : faits prisonniers, on leur a demandé – mais pas immédiatement – de s'identifier comme Juifs. Certains ne l'ont pas fait. Il semble également, d'après Janine Doerry, que ces demandes n'ont pas été systématiques et pas systématiquement vérifiées.

Certains prisonniers français ont été molestés, insultés, blessés même, mais d'autres ont connu un traitement qui s'alignait sur celui des autres prisonniers français, protégés par les conventions internationales, et particulièrement celles de La Haye, signées à la fin du XIX^e siècle. Ces conventions ont été appliquées en partie pendant la Première Guerre mondiale, sous l'égide du Comité international de la Croix-Rouge à Genève, qui prenait ainsi son envol et devenait un acteur majeur du droit international de la guerre, de la protection des populations civiles et des prisonniers. En tout cas, l'identification n'a pas été faite de façon unifiée – ce qui montre l'absence dès le début de la captivité, d'une politique cohérente de la part de la Wehrmacht envers les Juifs français faits prisonniers. Cette absence de cohérence, peut-être d'intérêt, était due sûrement au faible nombre de soldats juifs français faits prisonniers. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas été identifiés en France et le furent seulement une fois arrivés dans les *Stalags* ou les *Oflags*.

Une fois arrivés dans les camps de prisonniers, l'ensemble des soldats étaient enregistrés et on leur demandait leur religion. Les fichiers ainsi constitués ont été en partie conservés et on voit des réponses diverses. Beaucoup de Juifs français se sont déclarés sans religion ou bien catholiques ou protestants, ayant conscience du traitement des Juifs dans l'Allemagne nazie et voulant préserver leur avenir.

Le futur écrivain Roger Ikor racontera dans ses mémoires s'être déclaré 'sans religion', et avoir donné le nom de jeune fille de sa mère Chimaneau au lieu de Schimanowitz. Par ailleurs, les officiers français furent sollicités pour dénoncer leurs soldats juifs, diligenter des enquêtes. Il ne semble pas que cela eut de grands résultats.

Pour saisir l'enjeu que posaient ces prisonniers, il importe de rappeler le symbole même que signifiait la présence de soldats dans l'armée française : première nation à avoir pleinement émancipé ses Juifs, la France révolutionnaire leur imposa en conséquence le service militaire, au même titre que tous les citoyens, et signe de ce succès dans l'égalité, il y eut un général juif dans l'armée de Napoléon. Mais Napoléon aussi, dans son « décret infâme » du 17 mars 1808, refusa que les Juifs puissent éviter le service militaire (par la loterie ou l'achat d'un remplaçant), dans une vision autoritaire de l'armée comme creuset de la nation mais aussi comme lieu d'assimilation des identités particulières (vieille tradition remontant d'ailleurs à l'armée romaine). Il convient aussi de rappeler l'importance des prisonniers de guerre pour le gouvernement de Vichy, qui mettait en avant « l'honneur » de l'armée dans une vision traditionaliste mais qui se

voyait amputée, et de ses troupes réduites par la convention d'Armistice de juin 1940, et d'un million et demi de prisonniers en Allemagne. Sur ce million et demi, la moitié au moins était mariée et donc soutien de famille. Les femmes de prisonniers de guerre constituèrent dans la France de Vichy un groupe social particulier, aidé, encadré mais aussi soumis à une intense propagande.

Dans le cadre de la politique de collaboration d'Etat, Vichy obtint un accord sur les prisonniers de guerre, accord vu à l'époque comme un grand succès. Signé le 16 novembre 1940, il plaçait sous un certain contrôle du gouvernement français les prisonniers de guerre en Allemagne. L'accord permit la création d'un Service diplomatique des prisonniers de guerre, sous la direction de Georges Scapini, un blessé que la Première Guerre mondiale avait laissé aveugle, militant de longue date pour les droits des anciens combattants. L'homme était doté d'une énergie infatigable mais il dérivait largement vers le fascisme. Le but de la mission Scapini, qui voyageait d'un camp de prisonniers à l'autre, était de gagner à la cause du Maréchal les prisonniers de guerre. Le journal *Le trait d'Union* devait y contribuer, de même que les « cercles Pétain » dans les *Stalags* et les *Oflags*.

Les 1,5 millions de prisonniers de guerre français constituaient une part importante des 10 millions de prisonniers de guerre dans le Reich. Mais, contrairement à eux, les prisonniers de guerre soviétiques moururent en masse. 3,5 millions succombèrent à la faim et aux mauvais traitements.

Il y avait 150 médecins et membres du personnel médical juifs parmi les prisonniers de guerre français. Ils n'obtinrent pas le droit de traiter les autres prisonniers et furent exclus de la relève médicale, celle qui permettait aux médecins prisonniers de rentrer en France, s'ils étaient chacun remplacés par trois travailleurs volontaires en Allemagne. Ce traitement particulier fut noté d'ailleurs par les délégués du Comité international de la Croix rouge qui visitèrent à plusieurs reprises les camps de prisonniers et qui rapportaient d'ailleurs précisément le sort particulier fait aux prisonniers juifs : ceux-ci étaient souvent isolés dans des baraquements particuliers. Il y eut un *Oflag* où les officiers juifs furent spécifiquement emprisonnés. Les délégués suisses protestèrent faiblement, ne voulant pas s'aliéner l'armée allemande. Et puis, ils avaient connaissance de l'extermination, des chambres à gaz, on le sait, depuis au moins septembre 1942. Les mauvais traitements qu'encourraient les prisonniers juifs leur paraissaient bénins au regard d'autres atrocités.

Scapini était tout pénétré d'une mystique de la guerre, une guerre perdue certes, une mystique de la nation personnifiée par le sacrifice des soldats. Ce mythe, directement issu de la Première Guerre mondiale, eut curieusement pour le très pétainiste 'ambassadeur' auprès des prisonniers, pour conséquence la défense des prisonniers de guerre juifs. Ceux-ci avaient combattu et ne pouvaient être séparés du corps souffrant de l'armée vaincue. Cette défense – relative – des prisonniers juifs explique le titre du livre, mais aussi le point d'interrogation à la fin de celui-ci : *Les Juifs prisonniers ont-ils été sauvés par les services du maréchal Pétain ?* Cela aurait été d'une belle ironie, puisqu'une

fois revenus en France – certains de ces Juifs bénéficièrent de libération anticipée au titre de la Relève – ils étaient soumis aux lois antisémites françaises, et aux arrestations.

Certes, ils étaient exclus théoriquement de l'application des lois antisémites, ainsi que leur famille, tant qu'ils étaient en Allemagne. Libérés, ils bénéficiaient d'un répit de deux mois exactement, avant de rentrer à nouveau dans le droit commun (ou plutôt le non-droit) des Juifs de France : recensés, spoliés, internés. Dans les camps de prisonniers, les Juifs identifiés subirent des conditions d'internement très dures : ils étaient privés de jour de repos, obtenaient des soins moindres en cas de blessure, étaient soumis à des pressions psychologiques constantes. Ils avaient bien sûr peur, conscients de la fragilité de leur protection et de leur statut au cœur même de l'Allemagne. On ne sait pas quelles informations ils reçurent du sort des Juifs arrêtés, si celles-ci, qui circulaient largement parmi la population allemande, avaient atteints les camps de prisonniers. C'est probable, puisque seuls les officiers prisonniers bénéficiaient pleinement de la protection des Conventions de La Haye, et donc ne travaillaient pas. Les simples soldats étaient soumis au travail, souvent au côté d'ouvriers allemands. Il y eut donc des échanges.

Donc, ces soldats juifs français prisonniers ont-ils été sauvés par la politique de Pétain, permise par la collaboration d'Etat ? Les hiérarques du régime de l'Etat français, jugés à la Libération et créant le mythe de la protection par Vichy des Juifs français – mythe qui a retrouvé une nouvelle jeunesse récemment par la grâce du polémiste Eric Zemmour – ne se sont pas vantés de ce succès

précis : le sauvetage des prisonniers de guerre juifs. Ces prisonniers furent-ils alors sauvés par l'application par l'OKW des conventions de La Haye ? Janine Doerry, dans son travail méticuleux, a tenté de retrouver des décisions précises prises au sein de la *Wehrmacht*, sur la sauvegarde des prisonniers juifs. Elle n'a pu que constater le très petit nombre de documents de l'OKW concernant cette question, signe probable d'un désintérêt plus que d'une lacune des archives conservées. Elle a retrouvé seulement trois instructions. Les Juifs français des camps de prisonniers ne furent donc pas l'objet d'une attention particulière, ils ne furent pas protégés non plus. Contrairement à ce qui se passait à l'est de l'Europe, pour les prisonniers de guerre polonais ou soviétiques, il n'y eut pas de pression de la SS ou de la Sipo-SD, pressions auxquelles les militaires allemands auraient dû répondre.

La mystique pétainiste du sang versé par les soldats français conduisit même le très antisémite Xavier Vallat à demander et obtenir un traitement de faveur. D'abord secrétaire général aux Anciens combattants dans le gouvernement du Maréchal avant de devenir le premier commissaire général aux questions juives en avril 1941, Vallat obtint des exemptions au statut pour les anciens combattants, réclama même leur extension, mais sans succès. Dès le 16 décembre 1940, lors d'une réunion interministérielle, il obtint ces exemptions, ce qui conduisit chaque ministère, chaque administration française, à promulguer des décisions d'application. A l'Ecole Polytechnique, sur les 29 étudiants juifs qui y étudiaient en 1941, six purent continuer leurs études parce que leur père était prisonnier de guerre.

Cet équilibre complexe dans une certaine protection des prisonniers de guerre sauva tout de même paradoxalement des vies : les femmes juives de prisonniers de guerre juifs qui furent déportées avec leurs enfants à Bergen-Belsen en juin et juillet 1944

dans une section séparée du camp, et non à Auschwitz. Le mystère demeure sur d'éventuelles négociations sur les modalités de la décision concernant ces convois précis, mais toutes les femmes revinrent, et tous leurs enfants, sauf un, également.

LBH

CONSULTANTS

CABINET D'EXPERTISE COMPTABLE

EXPERTS COMPTABLES - COMMISSAIRES AUX COMPTES

2, rue du Vieux Marché aux Vins - 67000 Strasbourg - Tél. 03 88 32 08 01 - Fax 03 88 23 99 68
www.lbh-consultants.com - infos@lbh-consultants.com

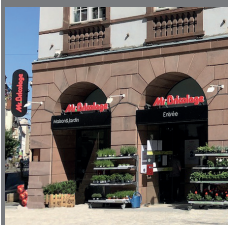
Mr. Bricolage

Faites-le vous-même, mais pas tout seul.

STRASBOURG Centre

1 rue du 22 Novembre - Tél : 03 88 10 40 97

**Votre Grand Magasin
de Bricolage au centre-ville !**



Clés minutes



Retrait 2h



Livraison à domicile

en camionnette
ou en triporteur
(voir conditions & tarifs
en magasin)

- * Déco/peinture/luminaires
- * Petit électroménager
- * Sanitaire/plomberie
- * Quincaillerie / droguerie
- * Outillage
- * Electricité/ampoules
- * Découpe Bois & Verre
- * Jardin
- * Alimentation animale

Ouvert tous les jours du Lundi au Samedi de 9H à 19H en continu.

Une équipe de conseillers à votre service pour tous vos projets ! www.mr-bricolage.fr  



**6 millions d'arbres
ont été plantés par le KKL
dans la Forêt des Martyrs
en Judée, en souvenir des
6 millions de Juifs
exterminés pendant la Shoah.**

**Le KKL soutient
la recherche sur la Shoah,
mène des projets éducatifs,
et organise des sorties en
nature pour les survivants.**



Le récupérateur d'obus

Michel Rozenblum

6 août 1915

Mon père a six ans lorsque la guerre fait rage dans les environs de Grójec, à 40 kilomètres au sud de Varsovie.¹

Son prénom est Izrael Wolf mais tout le monde l'appelle « Sem », « Sewek » ou « Sew ».

Malgré la guerre toute proche, la mère de Sem effectuait ses emplettes au marché. Pour éviter d'être surpris par leurs parents, les garnements s'éloignèrent à deux cents mètres de la maison, entre la boutique du boucher goy et le restaurant fréquenté par des ouvriers.

Pourtant, ce jour-là, Iosef (Joseph) Rozenblum, son père, avait exigé que toute la famille reste en sécurité à la maison. Lui-même se rendit à son travail, malgré le danger représenté par les combats tout proches. Il parcourait à bicyclette les villages de la région pour récupérer de la ferraille. Travail épuisant, il lui fallait bien nourrir sa famille. Mais un gendarme l'arrêta en chemin : « Vous n'êtes pas fou de vous aventurer sur la route ? Les Prussiens nous bombardent ! » Et il le força à faire demi-tour et à retourner chez lui. Il rangea son vélo contre le mur de la maison et décida

de faire une sieste. Puisqu'il lui était interdit de travailler, autant en profiter pour reprendre des forces. Il ne remarqua pas l'absence de Sem. De toute façon, ce garnement s'absentait souvent pour jouer avec des camarades. Aujourd'hui, cela l'arrangeait. Il ne le dérangerait pas pendant sa sieste.

De temps en temps les enfants interrompaient leur jeu pour observer les explosions d'obus, à quelques kilomètres de là. Sem ne savait pas que son père était revenu à la maison. Les enfants jouaient à la guerre. L'excitation était à son comble. Soudain, un geysier de terre et de poussière jaillit au milieu du village dans un énorme bruit de tonnerre. La terre trembla sous les pieds de Sem. D'autres obus éclatèrent plus loin.

« L'obus a éclaté du côté du centre-ville ! cria l'un des gamins.

- Le centre-ville ? pensa Sem, mais... c'est ma maison ! »

Il cessa de jouer et courut vers le lieu de l'explosion. Le nuage de fumée se dissipait lentement. Le grondement de l'artillerie se poursuivait mais il n'y portait plus attention. Il fallait qu'il retourne chez lui !

Il tourna à droite à la première intersection, évita un cratère d'obus en plein milieu du chemin et parvint devant la bâtisse. Les murs semblaient presque intacts, à l'exception

(1) Les Prussiens lancèrent une grande offensive le 2 mai 1915 pour conquérir la Pologne occupée par les Russes. Le 13 juillet 1915, ils prirent Varsovie.

de quelques trous dus aux éclats d'obus mais une fenêtre avait volé en éclats. Celle de la chambre de ses parents.

C'était un vendredi. Alors que les Russes occupaient à nouveau Grójec, les Allemands lançaient une contre-offensive et bombardaient la ville. Un obus tomba à cinq mètres du lit où se reposait mon grand-père. Une charrette s'éloignait au bout de la rue alors que Sem rejoignait sa maison.

La famille était en effervescence. Personne ne fit attention à Sem. La nourrice russe, qui allaitait le dernier-né, Myriam, s'avisa de sa présence et lui cria d'un ton excité : « Ah ! C'est un grand malheur ! Un obus est tombé sur la maison... » Elle renifla et bégaya en parlant : « Ton père a été conduit à l'hôpital... Ta mère l'accompagne... D'ailleurs, la charrette qui les transporte vient juste de partir. » Il réalisa seulement qu'il avait cru distinguer une silhouette familière sur la charrette.

La nourrice expliqua : « Un éclat d'obus a blessé ton père, qui faisait une sieste. » Sem voulait retrouver ses parents, il sortit précipitamment de la maison. La charrette avait disparu. La rue était déserte. Il retourna dans la maison, se retrouva face à sa grand-mère paternelle, inquiète pour son fils. Un voisin, « venu au spectacle », s'exclama : « C'est fou ! Il est né en 1887, il a 29 ans et n'a été épargné par la mobilisation que pour être blessé par un obus dans sa propre maison ! »

Sem pénétra dans la chambre de son père. Ses yeux avisèrent la fenêtre brisée, les traces d'impacts sur deux des murs de la chambre. Sur le lit, une trace de sang sur le drap en désordre. Un haut-le-cœur le saisit. A ce moment, la tête d'un

soldat apparut par la fenêtre. Un soldat russe, venu voir l'effet des bombardements allemands. Il portait un fusil en bandoulière. Il jeta un œil curieux à l'intérieur de la chambre, croisa les yeux de Sem, et repartit tranquillement faire son rapport à son lieutenant. Sem le regarda s'éloigner.

Ses yeux se portèrent à nouveau sur le lit. Il serra les mâchoires et détourna ses yeux pour ne plus apercevoir tout ce sang. Puis, sur une impulsion, il s'enfuit de la maison mais ne sut que faire. Désarmé, il voulait revoir son père. Il s'assit sur la marche à l'entrée de la maison et attendit. Sa grand-mère le découvrit en train de pleurer. Émue, elle lui dit d'un ton bourru : « Viens, je vais te donner à manger. » C'était sa manière de montrer son affection. Elle ne savait pas dire les mots. Sem n'avait pas faim, mais il la suivit à la cuisine.

Les jours d'après, il regardait fixement la porte, espérant voir revenir son père et sa mère. Sa grand-mère l'admonesta : « Tu ne vas pas rester planté ainsi devant la porte, rends-toi utile ! Passe le balai ! » De guerre lasse, Sem saisit un balai et entreprit de nettoyer la pièce. Un voisin passa la tête à travers la fenêtre :

« J'ai des bonnes nouvelles de votre fils : mon fils travaille à l'hôpital, il est allé le voir, cria-t-il à la grand-mère.

La grand-mère s'approcha :

- Alors, comment va-t-il ?

Sem tendit l'oreille.

- Il a été opéré. Tout s'est bien passé.

Il se remet. Votre belle-fille va revenir.

- Pas trop tôt, dit la grand-mère, il est temps qu'elle s'occupe de son bébé ! »

Un éclat d'obus resté dans la jambe de Iosef le fera souffrir toute sa vie.

9 août 1915

Un soldat prussien d'une cinquantaine d'années pénétra dans le village à bicyclette. Quand il vit Sem passer

à côté de lui, il lui demanda si un obus n'était pas tombé dernièrement à proximité du village. L'enfant le regarda bouche bée. Comment pouvait-il le savoir ? Il interpréta la surprise de Sem pour une réticence à parler et lui offrit un bonbon. Il lui en promit un autre s'il l'amenait à l'endroit où était tombé l'obus. Sem n'imaginait pas alors qu'il existât un quelconque danger à se promener à côté d'un soldat, quel que soit son camp, et il l'entraîna avec lui vers sa maison. Arrivé près du cratère, le soldat sortit précautionneusement de sa poche un chiffon et, s'agenouillant, il entreprit de ramasser un par un les éclats de métal de l'obus.

Quand il trouvait par hasard un éclat un peu plus volumineux, Sem l'entendait murmurer : « *Ach...schön... schön !* ». Il passa bien une heure à cette tâche et puis il se releva, replia son chiffon sur son trésor et le rangea dans sa besace.

A ce moment, il avisa les maisons de part et d'autre de la rue, criblées par des éclats. « Excusez-moi, je peux entrer ? » demanda-t-il avec un accent teuton prononcé, et, sans attendre d'autorisation, il pénétra dans la maison de Sem, inspectant minutieusement les murs de la chambre de son père. Avec sa baïonnette, il gratta les murs et récupéra d'autres fragments.



Procession dans la ville de Grójec

Puis il s'approcha de l'enfant qui l'observait, posa sa main gauche sur son épaule et lui dit : « *Netter Knabe, netter Knabe* » (« Bon garçon »). En même temps il plongea son autre main dans sa poche, en sortit un deuxième bonbon qu'il tendit à Sem, qui le remercia et rangea soigneusement la précieuse friandise pour la consommer plus tard, dans le secret de son lit.

Le soldat prussien traversa la rue pour visiter l'autre maison sinistrée. La femme du propriétaire le regarda entrer d'un air morne. Il resta quelques temps invisible puis revint à son vélo, l'enfourcha et s'éloigna en sifflotant. Sem ne le reverra plus jamais. Quelques jours plus tard, au hasard d'une conversation d'adultes, il apprit que les armées prussiennes avaient repoussé les Russes au-delà de la rivière.

Ce n'est que bien plus tard qu'il comprendra la raison de la conduite étrange du soldat : les belligérants manquaient tellement de métal que, non seulement ils déboulonnaient les statues pour en récupérer la matière, mais ils parcouraient les champs de bataille pour collecter les éclats d'obus. A Grójec, la première guerre mondiale fit moins de ravages que le typhus.



Synagogue de Grójec, incendiée par les nazis

JPcostumes

PRÊT-À-PORTER POUR HOMMES EN SHOW-ROOM

PROFITEZ DE PRIX DISTRIBUTEURS
TOUTE L'ANNÉE

ACCUEIL & CONSEILS PERSONNALISÉS

Cloth
Ermenegildo Zegna


EK EMMANUELLE
KHANH PARIS


DORMEUIL

LANIFICIO
F. LLI CERRUTI
DAL 1881

DE
FURSAC

 SAINT HILAIRE

12 boulevard Ohmacht
67000 Strasbourg
www.jp-costumes.fr
03.88.22.46.16

Nous vous accueillons du lundi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 18h.
(Ou sur rendez-vous à votre convenance)





Le Crime et la Métaphore

Serge Goldmann, Ph.D.

Nous sommes des passeurs. Des passeurs de mémoire. Ma génération, née bien après la guerre, éventuellement encore celle de nos enfants, nous sommes des passeurs. Nos parents, nos grands-parents, qui nous ont élevés, aimés et que nous avons aimés ou avons encore la chance d'aimer aujourd'hui, ont vécu l'horreur absolue et incompréhensible de la Shoah. Avec leurs mots parfois, leurs silences souvent, ils nous ont raconté. Nous avons pu percevoir ce qui était perceptible et deviner l'indicible.

Mais voilà, même cela se termine aujourd'hui. Cette génération s'éteint. Mon fils Gadiel, jeune Israélien en classe de terminale, s'est rendu en Pologne pour un voyage du souvenir accompagné par un survivant de cette terrible expérience, il y a près de dix ans. Aujourd'hui, ma fille Audélia aurait dû partir à son tour, mais cette fois sans le témoignage direct d'un rescapé des camps. Ils sont nombreux à avoir disparu ces dernières années, et ceux qui sont encore avec nous sont maintenant le plus souvent trop âgés et épuisés pour entreprendre un tel voyage. Le tourbillon de la vie a entraîné bien des gens dans des situations terribles à cette époque, sans qu'ils y soient le moins du monde préparés. Nous avons aujourd'hui – une fois de plus – compris que

tout pouvait basculer sans prévenir, mais avec des conséquences bien moindres, bien sûr ! Il a suffi d'un petit virus pour annuler ce voyage auquel Audélia et ses amies s'étaient préparées depuis des mois... Et il aura suffi que ce même virus frappe un touriste français qui participa à une fête à laquelle j'étais convié pour me retrouver en « quatorzaine », et me donner l'occasion de partager avec vous quelques réflexions sur ce rôle si important qui nous incombe.

Nous ne pouvons pas transmettre l'expérience de l'horreur. Nous ne l'avons pas vécue, et même ceux qui l'ont vécue ont eu du mal à en parler. C'est le sens du mot « indicible » : ce qu'on ne parvient pas à exprimer...

Mais nous pouvons peut-être en transmettre le sens ou le message (si toutefois il y en avait un, et je n'aurais pas la prétention de l'avoir découvert...) et en tous cas l'enseignement. Par enseignement, j'entends une leçon de conduite dont nous devrions nous imprégner. A nous de la déchiffrer et de la faire suivre pour que cet enseignement ne soit pas perdu à jamais. Qu'au moins il perdure et ne soit pas vidé de sa substance, qu'au moins l'absurde de l'oubli ne vienne pas s'ajouter à l'horreur de la douleur. C'est tout ce que nous pouvons faire mais ce n'est pas rien.

C'est à nous, à notre génération, de formuler cet enseignement qui restera pour l'éternité. Ce que nous aurons réussi à en tirer subsistera, le reste sombrera dans les oubliettes de l'histoire. Nos enfants quant à eux, n'auront plus qu'à retransmettre ce message aux leurs et ainsi de suite, comme notre peuple a toujours su le faire depuis la sortie d'Égypte.

Pour tenter cette traduction de l'indicible en message qui pourrait transcender les aléas du temps, je vais m'aider des recherches et des textes de deux philosophes juifs qui ont eux-mêmes subi les affres de cette période, et leur ajouter des réflexions tirées tant de nos sources traditionnelles que de l'actualité de notre siècle. Hannah Arendt fut à ma connaissance la première à nous offrir tout de suite dans les années d'après-guerre, une analyse complète des mécanismes qui ont permis à l'horreur absolue d'advenir¹. Emmanuel Levinas a développé une éthique intransigeante, et nous allons la rapporter à une anecdote de son célèbre *Difficile Liberté*².

Tous deux ont souffert de la guerre, mais je préfère ne pas rentrer dans des détails biographiques qui sont à portée de deux ou trois clics de souris, pour me concentrer plutôt sur l'essentiel.

*Les Origines du Totalitarisme*³ a paru aux États-Unis en 1951, son pays d'adoption après qu'elle eut fui l'Allemagne nazie. C'est un ouvrage majeur en trois volumes, dont je vais essayer de tirer quelques idées-forces sur le sujet qui nous concerne : Comment comprendre qu'ait pu se produire ce

(1) Fred Poché : *Penser avec Arendt et Levinas - Du Mal Politique au Respect de l'Autre*, Chronique Sociale, Lyon, 2003.

(2) Emmanuel Levinas : *Difficile Liberté*, Albin Michel, Paris 1976.

(3) Hannah Arendt : *Les Origines du Totalitarisme*, Calmann-Lévy, Paris, 1973.

qui *a priori* ne peut même pas se concevoir : le Mal Absolu (l'expression est d'Arendt), et à partir de là, comment éviter sa répétition.

La première étape de la création d'une société totalitaire comme celle de l'Allemagne des années 30-40 ou celle de l'ex-URSS, est la mise en place d'une idéologie. Une utopie, un modèle de société idéale à construire, est mis en avant et tous les moyens sont mis en œuvre pour promouvoir sa réalisation. L'individu perd ses prérogatives, sa réflexion individuelle et son indépendance, et devient un simple rouage dans une machine infernale destinée à réaliser les buts de cette idéologie nouvelle d'un chef absolu doté des pleins pouvoirs. Ce mécanisme nécessite un endoctrinement des consciences qui vont finir par accepter que l'État ne soit plus au service de la société civile, mais qu'à l'inverse, la société civile soit vouée entièrement au service de l'État. La promotion de cet endoctrinement passe par l'utilisation d'un vocabulaire nouveau, dédié, ou encore par la transformation du sens des vocables habituels. George Orwell dans son roman dystopique *1984*⁴ a baptisé ce vocabulaire nouveau du nom de « Novlangue ». Son principe est que « plus on diminue le nombre de mots d'une langue, plus on diminue le nombre de concepts avec lesquels les gens peuvent réfléchir, plus on réduit les finesses du langage, moins les gens sont capables de réfléchir, et plus ils raisonnent à l'affect »⁵.

Cette idéologie que promeut l'État totalitaire a été fasciste-nationaliste dans l'Italie et l'Espagne des années 30-40, raciste et ultra-nationaliste en Allemagne nazie mais peut tout aussi

(4) George Orwell : *1984*, Gallimard, Paris, 1950.

(5) Source : Wikipédia, consulté le 09-03-2020 : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Novlangue>

bien être communiste (ex-URSS) ou religieuse comme dans l'Iran actuel.

Pour promouvoir son idéologie, le parti nazi a su trouver l'ennemi contre lequel toute la société allemande allait devoir lutter. Cette idée de désigner un ennemi commun pour favoriser l'union de tous n'est pas nouvelle. Déjà Josué, à la mort de Moïse, doit rassembler les énergies et affermir son pouvoir face au peuple qui hésite à reconnaître son autorité après la disparition du chef prestigieux auquel il ne peut évidemment pas se comparer. Il choisit - sur injonction divine, d'après le *Midrach*⁶ - de provoquer une guerre qui scellera une nouvelle union nationale. Orwell fera de même dans son roman, en maintenant un état de guerre permanent entre l'Estasia, l'Oceania et l'Eurasia pour s'assurer le contrôle du reste du monde.

Pour l'Allemagne nazie, l'ennemi absolu ce sera le Juif⁷. Contrairement à l'antisémitisme traditionnel, qui est religieux, ce nouvel antisémitisme est racial, ce qui revient à dire que nul ne peut y échapper, ni le renégat, ni même plusieurs générations après une éventuelle conversion. Le Juif c'est celui qui a collaboré avec l'ancien État allemand qui a été vaincu. Il ne fait pas partie du corps de la Nation, et s'il la sert, c'est uniquement dans son intérêt propre. Si le parti nazi veut remplacer le régime impérial allemand défaillant et celui en faillite de Weimar, il doit donc lutter contre ceux qui les soutiennent. Le langage est simpliste, les amalgames faciles, mais cette propagande s'adresse aux masses inertes et non affiliées, aux

faibles et aux exclus de la société, qui sont le plus souvent indifférents ou apathiques et trouvent là une cause et un espoir auxquels ils vont se raccrocher. Remarquons bien qu'il ne s'agit le plus souvent pas là des élites intellectuelles, mais de gens peut-être plus faciles à manipuler et à organiser selon le bon vouloir du chef suprême A.H. de mémoire maudite. Par nature, ces gens seront souvent conformistes et ne posséderont pas une individualité marquée et une réflexion personnelle poussée. A ce type de personnalité, il sera possible sous certaines conditions de faire commettre des actes que toute réflexion saine et indépendante pousserait à refuser de commettre. Les expériences de Milgram en psychologie sociale⁸ sur la soumission à l'autorité, et celles de Zimbardo avec ses emprisonnements controversés au cours desquels des gardiens choisis arbitrairement parmi des étudiants se transformaient en tortionnaires (c'est l'effet Lucifer⁹, qui décrit la cruauté innée en chacun de nous, celle qui peut ressortir selon les circonstances) le montrent. Christopher Browning¹⁰ a ainsi décrit comment des hommes *a priori* ordinaires, engagés dans un bataillon de réservistes, pouvaient, essentiellement par conformisme, sens de l'obéissance et manque de réflexion propre, commettre les pires atrocités.

Ces gens en fait, rentraient dans un système de pensée : ces assassins exécutaient leurs basses œuvres pour remplir une mission. Ils n'étaient pas dirigés par leurs seuls instincts sanguinaires comme des meurtriers ordinaires. Ce genre

(6) *Talmud Bavli* 16 a repris dans *Yalkout Shimoni Behoukotay* 27, 682.

(7) Les Gitans, les homosexuels etc... sont eux aussi considérés comme nuisibles à la société aryenne et seront persécutés également. L'ampleur du massacre des Juifs restera cependant inégalée.

(8) Stanley Milgram : *La Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1994.

(9) Patrick Clervoy : *L'effet Lucifer : Des bourreaux ordinaires*, Paris, CNRS éditions, octobre 2013

(10) Christopher Browning : *Des hommes ordinaires : Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Tallandier, Paris, 2007.

de criminels doivent surmonter la morale judéo-chrétienne traditionnelle et font par là - à leurs yeux, tout au moins - preuve d'un dévouement à leur cause et d'une capacité à surmonter leurs faiblesses innées. Les informations qui leurs sont fournies sont uniquement celles qui leur permettent de remplir cette mission, et les exécutants n'ont jamais une vue d'ensemble du processus. Tous ceux qui savent quelque chose sur le processus d'extermination se doivent d'y participer activement, ce qui les place dans un engrenage de complicité qui leur rend pratiquement impossible l'idée de nier leur propre culpabilité dans ce qui se passe. Le langage utilisé est stérile, aseptisé et ne laisse pas transpirer l'horreur des faits, et le secret est gardé au mieux des gens extérieurs au processus.

Alors comment cela se passe-t-il dans les faits ? La personnalité juridique des victimes est d'abord visée. Elles se retrouvent sans droits, sans travail et isolées. Elles se concentrent de plus en plus sur leur seule survie physique et deviennent peu à peu semblables à des animaux de besogne. Tout espoir leur est retiré et quand elles réalisent que leur souffrance n'a aucun but qui pourrait la rédimier et qu'elle est sans fin, elles ne sont plus que des morts-vivants. Leur personnalité morale est aussi détruite lorsqu'elles sont placées au quotidien devant des choix éthiques impossibles, allant jusqu'à perdre le sens même de la différence entre leur propre vie ou leur trépas. La survie au quotidien dans les camps rend pratiquement impossible le fait de conserver un quelconque respect de soi ou une éthique. Les individus perdent leur valeur première, ils sont absolument interchangeables, n'ont aucun pouvoir de décision et ne sont pas différents de simples machines dont

on se débarrasse quand elles cessent de fonctionner.

C'est cette immense machine de destruction qu'Hannah Arendt va décrire comme le Mal Absolu.

Et puis, elle va évoluer dans sa compréhension du Mal qui a été à l'origine de la Shoah.

1961. Eichmann est capturé par le Mossad en Argentine, ramené en Israël et son procès s'ouvre. Elle se propose de couvrir l'évènement pour le *New-Yorker*, et en 1963 elle en tirera un livre¹¹ qui sera très controversé. A la différence de l'accusation qui voit en Eichmann l'incarnation du Mal Absolu, un monstre antisémite avec, sur les mains, la plus grande quantité de sang jamais versé dans l'histoire, elle voit en lui quelque chose de différent. C'est un homme sans envergure, sans volonté propre de tuer, qui n'a pas la capacité d'examiner ses propres actes avec un regard critique, et est incapable de voir leur côté monstrueux. Pour Arendt, cet homme est incapable d'une vraie pensée. Il utilise une pensée toute faite qui ne lui est pas personnelle, et n'a aucune capacité à se mettre à la place de l'autre, de celui qui est impliqué dans son discours. Il cite Kant et s'estime kantien sans évidemment comprendre le vrai sens de la pensée éthique du philosophe. Finalement, Eichmann n'est qu'un petit fonctionnaire assez étriqué et minable, là où elle s'attendait à rencontrer un monstre. Elle pose le concept nouveau de « banalité du mal »¹².

(11) Hannah Arendt : *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la Banalité du Mal*, Gallimard, Paris, 1991.

(12) Pour le dire simplement, le reproche essentiel qui sera fait à Arendt, c'est que son approche ouvre une possibilité d'excuser les coupables des atrocités de la Shoah. Comprendre pour banaliser, c'est déjà admettre que chacun aurait pu lui aussi - selon les circonstances - devenir un assassin, et donc que la culpabilité des assassins n'est que relative à ces circonstances.

D'une façon tout à fait ordinaire, le régime nazi procède donc à la déshumanisation progressive du Juif. Il lui retire progressivement ses droits, son humanité intime et jusqu'au sentiment de la valeur même de sa propre vie : celui-ci en arrive progressivement à admettre que le fait d'être vivant ou mort ne change en fait strictement rien, tant sa vie elle-même est de peu de valeur¹³. Le processus se fait par étapes lentes et progressives. Depuis les caricatures antisémites où les Juifs sont représentés comme des rats, des champignons vénéneux, en diable ou encore en train de poignarder la Patrie dans le dos, jusqu'aux camps de la mort, un certain processus mental doit s'accomplir (tant chez l'assassin que chez sa victime), mais le principe est là, et dès qu'il est acquis, l'assassin devient simplement quelqu'un qui prend sur lui la désagréable mission sanitaire de préserver la société.

Pour illustrer ce mécanisme, je voudrais partager avec vous un petit texte d'Emmanuel Lévinas : *Nom d'un Chien ou le Droit Naturel*¹⁴. L'éthique de Lévinas est extrêmement exigeante. L'autre a la préséance sur moi-même uniquement du fait que son Visage, que je contemple, exprime sa faiblesse extrême et m'ordonne donc par là-même : « Tu ne tueras point ! ». Mais ce petit texte a une toute autre dimension. Il s'agit d'une anecdote vécue pendant sa captivité en Allemagne. Alors que les prisonniers se rendaient chaque matin à leur travail, seul un chien qu'ils avaient baptisé Bobby leur faisait fête. « [Pour] les autres hommes, dits

libres, qui nous croisaient ou nous donnaient du travail ou des ordres ou même un sourire – et les enfants et les femmes qui passaient et qui, parfois, levaient les yeux sur nous – nous dépouillaient de notre peau humaine. Nous n'étions qu'une quasi-humanité, une bande de singes... Bobby... apparaissait aux rassemblements matinaux et nous attendait au retour, sautillant et aboyant gaiement. Pour lui – c'était incontestable – nous fûmes des hommes. C'était "le dernier kantien de l'Allemagne nazie". » Là aussi, ce qui frappe c'est ce processus de déshumanisation des prisonniers juifs. Bobby, le seul être vivant à ne pas avoir été soumis à la propagande nazie, est le seul à continuer à voir en eux de vrais hommes et ce sentiment leur était précieux. On soulignera l'ironie de la référence au « dernier kantien » en la comparant aux affirmations d'Eichmann qui se considère lui-même comme kantien... C'est en quelque sorte comme si Levinas insinuait par-là que le chien Bobby avait mieux compris Kant que l'officier supérieur nazi...

La déshumanisation... maître-mot du processus d'extermination mis en place par les nazis... Mais est-elle inévitable? Ne peut-on la vaincre et réussir à garder une figure humaine dans ces terribles circonstances ? Nombreux sont ceux qui y sont parvenus, mais je voudrais citer un exemple très particulier d'une sorte de dialogue entre ce processus de déshumanisation et la résistance qui a pu lui être opposée. Le frère Maximilien Kolbe était un franciscain emprisonné à Auschwitz pour avoir abrité des opposants au régime nazi et des Juifs. Lorsqu'un des prisonniers de son bloc s'échappe, 10 prisonniers sont choisis au hasard pour être enfermés et mourir de faim en représailles. Un des condamnés,

(13) Certains qui en arriveront à ce point si profond de désespoir dans les camps de la mort, entameront une descente sans retour. Ils se laisseront mourir par inertie. Ce seront des *Muselmans* ou *Musulmans* dans le langage des camps.

(14) In : Emmanuel Lévinas : *Difficile Liberté*, Albin Michel, Paris 1976, p.199-202.

marié et père de famille, supplie qu'on l'épargne, et le père Kolbe s'offre à prendre sa place. L'homme épargné survivra à la guerre, mais Kolbe, qui jusqu'au bout de son martyr encouragera et aidera ses compagnons de souffrance, finira exécuté par une injection de phénol, par besoin de place. Quand j'imagine cette scène où le père Kolbe s'offre à mourir à la place d'un père de famille, je vois l'affrontement silencieux de ces deux conceptions : l'Allemand, pour qui la vie des prisonniers n'a aucune valeur, qui est absolument indifférent au fait que l'un ou l'autre meure ou survive, et qui accepte cet échange tout comme il aurait pu le refuser par une simple décision arbitraire, se trouve d'un côté. Face à lui se trouve Maximilien Kolbe, prêtre qui a consacré toute sa vie à aider son prochain et qui est prêt au sacrifice suprême que lui dictent ses convictions. Il a gardé figure humaine. Il est resté digne même dans la souffrance la plus extrême et s'est réalisé pleinement dans son sacrifice. Il est probable qu'il voyait là une façon de vivre ce qu'avait vécu 1900 ans avant lui celui qu'il vénérât : se sacrifier pour l'humanité. L'un a simplement agi, l'autre a réagi et a définitivement acquis sa place dans les plus hautes figures de l'humanité, aux côtés de Socrate ou de Rabbi Akiva. Viktor Frankl, le père de la logothérapie aurait dit que par son geste il a su donner un sens à sa vie¹⁵. Alors, d'après vous : qui, de l'officier nazi ou du père Kolbe, a gagné dans ce face-à-face ?

(15) Et l'on peut consulter à ce sujet les pages du *Talmud Bavli Avoda Zara* 10b, 17a et 18a où nous sont rapportées différentes anecdotes indiquant que cette possibilité de donner un sens à sa vie existerait même pour les plus grands criminels, qui pourraient se racheter et donner une nouvelle teinte à l'ensemble de leur vie dans un acte dramatique de bonté. « Certains acquièrent leur part au Monde Futur en un instant, alors que pour d'autres il faut des années », dira Rabbi Judah Hanassi, l'éditeur de la *Mishna*.

L'un a perdu son humanité lorsqu'il a dépouillé ses victimes de la leur, l'autre a affirmé haut et fort la sienne et la conservera pour l'éternité.

Mais cette description du mécanisme psychologique qui permet le meurtre est-elle une simple vue de l'esprit, une belle analyse philosophique et sociologique, ou bien repose-t-elle sur un phénomène réel ?

Pour le vérifier, je voudrais en appeler au témoignage d'un terroriste repentant de l'IRA, Sean O'Callaghan¹⁶. « Ce que vous voyez à ce moment [au moment de tuer]... n'est pas un être humain », affirme-t-il d'expérience dans son interview. Et Sean O'Callaghan n'a pas pu regarder dans les yeux l'homme qu'il a exécuté à l'âge de 19 ans. Ni lui, ni aucun des autres. De voir son humanité réelle et concrète, de ne pas voir en lui uniquement un traître à sa cause qu'il est nécessaire d'éliminer, aurait rendu le meurtre impossible. Voir le Visage de l'Autre, c'est déjà voir l'humain en lui, comme le pressentait Lévinas, et c'est là la chose même qui empêche le meurtre.

Dans le film antisémite *Der Ewige Jude (Le Juif éternel ou Le Péril juif)* de 1940, les Juifs sont représentés comme des rats. « Le film s'ouvre sur une scène montrant des rats sortant d'un égout, accompagnée de sous-titres annonçant : « Si les rats représentent la vermine du royaume des animaux, les Juifs sont la vermine de la race humaine et, comme les rats, diffusent les maladies et la corruption. Seulement, les Juifs diffèrent des rats car ils sont capables de changer leur apparence et de se transformer en leurs hôtes humains »¹⁷.

(16) Katrin Bennhold, "Behind Flurry of Killing, Potency of Hate", *New York Times*, October 12, 2013, consulté le 11-03-2020 : <https://archive.nytimes.com/www.nytimes.com/2013/10/13/world/europe/behind-flurry-of-killing-potency-of-hate.html>

(17) <http://propagande-nazie.e-monsite.com/pages/>

Ce thème des Juifs représentés en rats sera repris dans la célèbre bande dessinée sur la Shoah d'Art Spiegelman, *Maus*, justement pour reprendre ces clichés antisémites et faire comprendre aux lecteurs leur mode de fonctionnement¹⁸.

Cette déshumanisation se poursuit de nos jours encore, ainsi certains de nos ennemis nous désignent comme les descendants de porcs et de singes¹⁹. Mais ce traitement ne nous est pas réservé. Pour le Professeur David Livingstone Smith²⁰, « concevoir nos ennemis comme une catégorie infrahumaine est un moyen de créer une distance mentale, de les exclure de la famille humaine... Cela rend le meurtre non seulement autorisé mais obligatoire. Nous devons tuer la vermine ou les prédateurs ».

Nous tenons donc là la première étape – indispensable ! – avant même la possibilité du meurtre. La victime n'est pas considérée dans son humanité comme égale, mais comme être inférieur, nuisible qu'il est donc possible d'utiliser et de détruire à loisir.

Le processus n'est pas spécifique à la Shoah des Juifs d'Europe. Les Hutus parlaient des Tutsis comme de « cafards », les français appelleront les Maghrébins des « bicots »²¹, j'en passe

et des meilleures (ou des pires...). Voir en l'autre un Homme, un égal, un être dont la noblesse intrinsèque nous interdirait de le tuer, là est le message. Tout meurtre commencerait donc par une métaphore, mais une métaphore malsaine, agressive, cruelle, visant à retirer à notre interlocuteur son humanité.

Aujourd'hui, quand les derniers survivants de la Shoah sont en train de se taire à jamais, quand nous nous devons de prendre sur nous la mission de transmettre, nous nous mettons à la recherche désespérée du message que nous pouvons transmettre. Ce message, qu'il nous revient de formuler, sera celui qui perdurera dans l'histoire. Les faits sont maintenant connus, enregistrés, immortalisés et la détresse et l'horreur ne sont plus niées²². Mais le recul du temps nous permet peut-être maintenant d'être plus sereins sur les enseignements à en tirer, et j'espère avoir dégagé ici un point capital : comme en médecine, repérer l'étiologie d'une pathologie est l'étape indispensable avant la mise en place d'un traitement.

C'est la compréhension de ce message, si chèrement acquis par les souffrances des nôtres, qui me rend insupportable certaines expressions que nous pouvons entendre en Israël même : Un *leader* d'extrême-droite vient de se voir assigné au tribunal pour incitation à la haine. Dans son discours, il traite les Arabes de « cancer »²³. Pour moi, et heureusement pour beaucoup d'autres encore,

ii-a-la-devalorisation-du-juif.html, consulte le 11-03-2020.

(18) "Art Spiegelman dit tout sur *Maus*", *Le nouvel Observateur*, 11 janvier 2012. <https://bibliobs.nouvelobs.com/bd/20120111.OBS8549/art-spiegelman-dit-tout-sur-Maus.html> Consulté le 11-03-2020

(19) <https://palwatch.org/database/3> pour de nombreuses références écrites et https://twitter.com/MEMRIReports/status/944122783612784640?ref_src=twsrc%5Etfw pour une vidéo. Consultés le 12-03-2020.

(20) Auteur du livre *Less Than Human: Why We Demean, Enslave, and Exterminate Others*, St. Martin's Publishing Group, New York, 2012. La citation est tirée de l'article *op.cit.* 16.

(21) <http://monsu.desiderio.free.fr/curiosites/ara2b2.html> consulté le 29-12-2020.

(22) Nier la Shoah est devenu un crime dans de nombreux pays.

(23) Tamar Pileggi : "Jewish extremist hit with terror charges after years of anti-Arab rhetoric", *The Times of Israel*, 26 November 2019, consulté le 12-03-2020. <https://www.timesofisrael.com/jewish-extremist-hit-with-terror-charges-after-years-of-anti-arab-rhetoric/>
26-11-2019 : <https://www.israelhayom.co.il/article/710417>

ce type de comportement n'est évidemment pas acceptable.

Fort de ce message – qui s'est lentement dégagé des textes et des témoignages que nous avons examinés – j'aimerais pour conclure vous proposer une lecture des premières pages de la Bible. Chacune des étapes de la Création de la *Genèse* a été qualifiée de « Bonne » (טוב) : « Et Dieu vit que c'était bien (ou « bon ») » nous est-il précisé plusieurs fois au cours de récit de la Création. Seule l'une d'entre-elles était, semblerait-il, inachevée : « Il n'est pas bon (לא טוב) que l'homme soit seul ; Je lui ferai une aide semblable à lui ». (*Genèse* 2, 18). La solitude n'est donc pas un mal irrémédiable en soi, que le texte qualifierait alors de « mal-רע », mais plutôt une simple étape, un problème en voie de trouver sa solution en la personne de l'Autre, cette « aide » qui sera son égale (עֵזֶר כְּגֹדֶל) et qui permettra de passer de cette étape intermédiaire de לא טוב à celle du טוב qui doit finalement lui succéder. Et effectivement, après avoir essuyé l'échec de ne pas trouver de compagne qui réponde à cette exigence, l'homme se voit présenter la femme, chair de sa chair d'après le texte biblique, et va enfin s'écrier :

« Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! »

(זאת הפעם עצם מעצמי וְבָשָׂר מִבָּשָׂרִי) (*Genèse* 2, 23). La réussite finale de la Création Divine, la dernière touche de perfection, celle du passage de טוב (« Il n'est pas bon ») à טוב (« bon »), passe donc par la reconnaissance du même, de l'égal quand je perçois l'autre qui me fait face, celui qui, à cette étape du récit de la Création, est le seul être humain qui ne soit pas moi-même. Ce n'est que quand cette reconnaissance a lieu, seulement quand ce principe éthique fondamental est posé, que l'histoire humaine – dans le plein sens de ce terme²⁴ – peut commencer. Et ce sera la suite du récit biblique.

Et si ce message, le premier – et par-là même le plus ultime – des commandements bibliques – même s'il ne nous est livré ici que sous forme allusive, et que seule notre histoire douloureuse nous permet de déchiffrer – était le fondement même de notre civilisation, le noyau primal de toute l'humanité que nous nous efforçons depuis toujours de promouvoir, alors nous comprendrions peut-être pourquoi les assassins de tous les temps ont toujours voulu nous faire taire...

(24) A la différence, par exemple, de l'histoire géologique ou de celle du développement des sociétés animales, ou même des sociétés humaines dites primitives, qui ne nous ont pas laissé de traces écrites.



3 allée de la Robertsau
67000 Strasbourg
03 88 36 07 61

MAROQUINERIE **URY**

... et la vie vous sourit!



ZONE PIÉTONNE HAGUENAU
72, grand' rue - 67500 HAGUENAU
Tél. 03 88 93 93 28 - Fax: 03 88 63 81 03

Le **comptoir** du 16

NOUVELLES
COLLECTIONS

accessoires et décorations de table
vaisselle carton et plastique réutilisable



CHEVA
BRAKHOT



REPAS DE
CHABBAT & FÊTES

POUR
TOUS VOS
ÉVÈNEMENTS



NAISSANCE



ANNIVERSAIRE



BAT & BAR
MITSVA



SORTIES &
VACANCES

16, RUE DU FOSSÉ DES TREIZE (ANGLE RUE DE SARREGUEMINES)
67000 STRASBOURG
WWW.LECOMPTOIRDU16.FR



LIVRAISON SUR TOUTE LA FRANCE
POUR TOUT RENSEIGNEMENT ET POUR LA LIVRAISON
TÉL : 03 88 32 66 74 - 06 65 92 66 73

ELECTRICITE



SCHIERER & JUNG

Entreprise  alsacienne depuis 1927
ENTREPRISE D'INSTALLATIONS ELECTRIQUES - LUMIERE
PRISE - CHAUFFAGE - CLIMATISATION - COURANT FAIBLE
INTERPHONE - VIDEO - DEPANNAGES - REPARATION

19, avenue des Vosges 67000 STRASBOURG

Tél. 03 88 35 46 39

secretariat@schierer-jung.alsace - www.schierer-jung.com



L'Europe et les accords d'Abraham

Philippe Velilla

Les accords d'Abraham changent la donne au Proche-Orient, pour les Etats de la région, mais également pour les grandes puissances. L'Europe soutient ces accords mais entend bien s'opposer à la marginalisation de la question palestinienne.



L'année 2020 constituera à n'en pas douter une date charnière dans l'évolution du Proche-Orient. Après les Emirats arabes unis, Bahreïn, le Soudan et le Maroc ont signé des accords de normalisation avec Israël. Des relations commerciales et touristiques entre les parties commencent à entrer dans les faits. Nul doute que lorsque la crise du Covid 19 sera surmontée, ces échanges se multiplieront. Mais les Accords d'Abraham ont une dimension qui n'est pas limitée à l'économie, et cela n'a pas échappé à l'Europe.

Le développement des échanges

Les accords d'Abraham s'inscrivent dans la continuité de la diplomatie israélienne qui, à défaut d'un accord

de paix régional, entend établir des relations avec ses voisins. Cette logique avait conduit à la signature des traités de paix avec l'Egypte (1979) et la Jordanie (1994). Ces accords reposaient sur des bases politiques solides, et aucune crise au Proche-Orient (les deux guerres du Liban, les deux *Intifadas*, les conflits entre Israël et le Hezbollah au nord et le Hamas au sud...) n'y avaient porté atteinte. Des relations informelles avec le Maroc et, de façon plus discrète avec les pays du Golfe, avaient aussi été établies. Ces accords de la première génération avaient débouché sur des échanges économiques assez limités (hydrocarbures, produits agricoles...) pour des raisons qui tiennent essentiellement aux niveaux de développement économique très différents des parties. Avec les pays du Golfe, les perspectives ont une autre dimension. Israël dispose du savoir-faire et de la technologie dans des domaines qui intéressent au plus haut point ces nouveaux partenaires : la médecine, l'agriculture, l'énergie solaire, le traitement et la désalinisation de l'eau... Avec le Soudan, pays pauvre, les échanges seront d'une nature bien différente : une aide au développement dans des domaines comme l'agriculture ou l'irrigation. Les relations avec le Maroc ouvrent des perspectives plus vastes, dans le

tourisme en particulier. Ces échanges bilatéraux pourraient déboucher sur la mise en place d'un véritable marché régional. L'Union européenne, qui a établi de longue date des accords de coopération avec tous les partenaires de la région, soutient évidemment cette approche économique. Mais les accords d'Abraham ont aussi, et peut-être avant tout, une dimension politique. D'abord parce la menace iranienne crée des solidarités de fait.

Une coalition contre l'Iran

Depuis la révolution islamique en 1979, l'Iran développe une stratégie de soutien aux minorités chiïtes de la région, de déstabilisation des pays sunnites, et proclame sa volonté d'éradiquer l'« entité sioniste ». Les États visés, et d'abord l'Arabie saoudite et Israël, entendent s'opposer par tous les moyens à l'agressivité du régime des *mollahs*. La dimension militaire est ainsi au cœur de la situation géopolitique dans le Golfe. Déjà, lors de son voyage en Arabie saoudite en mai 2017, le président Trump avait signé des accords de ventes d'armes pour un montant de 110 milliards de dollars. De la même façon, à la suite de l'accord de normalisation de 2020, les États-Unis ont annoncé la vente de F-35 aux Emirats arabes unis. Jusqu'à présent, l'État juif était le seul pays de la région à disposer de ces avions ultra-perfectionnés. Israël s'est donc inquiété dans un premier temps de ce renforcement de la capacité militaire des pays du Golfe. Mais Washington s'est engagé à maintenir la « supériorité stratégique » dont bénéficie depuis toujours Israël dans la région. Et on sait que des relations discrètes ont été nouées entre l'Arabie saoudite et Israël notamment dans le domaine du renseignement. Cette approche de la menace iranienne n'est pas celle de l'Union européenne. Les Européens

sont encore engagés par l'accord sur le nucléaire iranien, même si les dernières initiatives de Téhéran en matière d'enrichissement de l'uranium suscitent des interrogations au sein même de l'UE. Avec les accords d'Abraham, les Européens sont également dans une position inconfortable.

La position mitigée des Européens

Les accords d'Abraham doivent beaucoup à la diplomatie américaine. Pour obtenir l'accord de normalisation entre le Maroc et Israël, Washington n'a ainsi pas hésité à reconnaître la souveraineté du royaume chérifien sur le Sahara occidental. Le président Joe Biden a déclaré qu'il n'entendait pas remettre en question ces accords. Dans un premier temps, les Européens ont salué eux aussi les accords d'Abraham, mais dans une optique bien particulière. Ainsi, la France a insisté sur le caractère positif de cette évolution... car celle-ci avait permis de « suspendre l'annexion de territoires palestiniens ». La France, en effet, reste fidèle à sa position traditionnelle sur le conflit israélo-palestinien : « L'état d'esprit nouveau dont témoignent ces annonces doit désormais permettre la reprise des négociations entre Israéliens et Palestiniens en vue de l'établissement de deux États ». La diplomatie britannique a exprimé le même sentiment. Tout en approuvant les accords, Londres déclarait : « À la fin, il n'y a pas de substitut pour des négociations directes entre les Palestiniens et Israël, seule solution pour parvenir à une solution à deux États et une paix durable ». En saluant chaque accord de façon séparée, Bruxelles a également exprimé l'espoir que cette approche donne un nouvel élan au processus de paix israélo-palestinien et a réitéré son soutien à une solution à deux États.

Le langage diplomatique ne doit pas masquer l'inquiétude des Européens. Ceux-ci craignent, non sans raison, que le processus enclenché par les accords d'Abraham aboutisse à marginaliser les Palestiniens.

La nouvelle question palestinienne

Jusqu'à présent, la cause palestinienne était au cœur des préoccupations du monde arabe, du moins officiellement. Les accords d'Abraham rompent avec cette tradition : désormais, dans nombre de pays arabes, la menace iranienne est considérée comme infiniment plus importante que le sort des Palestiniens. En conséquence, l'alliance avec Israël n'est plus taboue. Et c'est bien ce qui inquiète l'Union européenne : désormais, Israël peut

développer ses relations avec des pays arabes sans modifier son approche du problème palestinien. A Ramallah, les dirigeants de l'Autorité palestinienne (AP) l'ont compris instinctivement et ont condamné les accords d'Abraham sans nuance.

Mais les tensions croissantes au sein du Fatah, le renforcement du Hamas – surtout après l'opération « Gardien des murailles » au mois de mai qui a opposé Israël aux dirigeants de Gaza – ont marginalisé la position du président Mahmoud Abbas (Abou Mazen). Pour les Européens, comme pour les Américains, la question de la représentativité de leur interlocuteur palestinien constitue désormais un préalable à une hypothétique relance du processus de paix.



ENTREPRISE GENERALE DE BATIMENT

TRAVAUX TOUS CORPS D'ETATS

03 88 96 15 55

1 CHEMIN DE L'ETANG - 67980 HANGENBIETEN

info@stellbontz.fr - www.stellbontz.fr



Kibboutz, écologie et judaïsme libéral

Elie David,

Président de l'Union Juive Libérale de Strasbourg

Le kibboutz réinventé

A différents égards, l'institution du kibboutz pourrait apparaître comme une forme de relique des premiers temps du sionisme puis de l'Etat d'Israël. Constatant une forme de crise du modèle du kibboutz, Amos Oz dresse un tableau lucide, mêlé de nostalgie, mais souligne néanmoins un point fondamental : « Les fondateurs du kibboutz ont démontré, sur une période de trois générations (une durée qui n'est déjà plus celle d'une commune expérimentale ou d'un camp de vacances prolongé) que des hommes acceptent de travailler dur, y compris à des tâches désagréables, sans récompense à la clef. Ils ont démontré que cela ne va pas à l'encontre de la nature humaine »¹. Précisément, on pourrait penser que l'individualisme et le consumérisme contemporains ont eu raison du kibboutz, de ce qu'Amos Oz appelle « le seul socialisme volontaire du XX^e siècle ». Pourtant, même si le poids démographique relatif de leur population a diminué, il en subsiste encore environ 260 aujourd'hui ; le modèle initial a bien entendu évolué, s'est transformé, et certains kibboutzim, toujours « pionniers »,

inventent de nouvelles modalités de vie communautaire. Parfois, le productivisme d'antan a été remplacé par un usage raisonné et durable de la terre et des ressources naturelles.

Ce renouvellement, voire cette réinvention, du modèle du kibboutz, peut être appréhendé dans le désert du Néguev, à une cinquantaine de kilomètres au nord d'Eilat. Distants l'un de l'autre de quinze kilomètres, les kibboutzim Yahel et Lotan ont été créés respectivement en 1977 et 1983 par de jeunes Américains et Israéliens issus du judaïsme libéral, et, depuis lors, s'efforcent de « faire fleurir le désert », selon le rêve de Ben-Gourion.

Développement du sionisme

Lors des premiers pas du sionisme politique, à la fin du XIX^e siècle, l'attitude du judaïsme libéral à l'égard de celui-ci a été marquée, comme pour l'immense majorité du judaïsme religieux européen, par une forme d'indifférence, voire parfois même d'opposition (à cet égard, les contre-exemples que furent le Rav Yehouda Alkalay ou le Rav Zvi Hirsch Kalisher, représentants d'un « proto-sionisme religieux », apparaissent plutôt comme des exceptions). Pour les rabbins et dirigeants communautaires, le sionisme risquait en effet d'avoir des effets négatifs dans le

(1) Amoz Oz, *Les deux morts de ma grand-mère*, trad. Flore Abergel et Anne Rabinovitch, Paris, Gallimard, 1995, p. 181

processus d'intégration des Juifs européens au sein de leurs différents pays. Le judaïsme n'avait plus de signification politico-historique, mais était désormais une « religion », à l'instar du christianisme. C'est le fameux modèle de l'Israélite français ou du « citoyen français de confession mosaïque », qui a été décliné dans tous les pays d'Europe occidentale. On comprend, dans une telle perspective, les inquiétudes que pouvait susciter le projet sioniste, qui visait précisément à rendre au judaïsme sa signification collective et historique (il s'agissait, selon une formule de Gershom Scholem, du « retour utopique des Juifs à leur propre histoire »). A ce facteur « politique » s'ajoutait un facteur plus proprement religieux : le peuple juif, afin d'accomplir sa vocation universelle de « lumière des nations » (Isaïe 49,6) devait être dispersé à travers le monde. Il y eut toutefois des exceptions, parmi lesquelles on peut compter le Rabbin Yehouda Leib Magnes, qui, ordonné rabbin au sein du judaïsme libéral américain en 1900, devint en 1925 le premier Chancelier de l'Université hébraïque de Jérusalem.

Mais l'attitude du judaïsme libéral a évolué au fil des années (en raison de différents facteurs, que nous n'avons malheureusement pas la place de détailler ici), et un texte programmatique de 1937 (dit « Plateforme de Columbus ») rédigé par les instances dirigeantes du judaïsme libéral américain affirme : « Dans la réhabilitation de la Palestine, terre sanctifiée par les souvenirs et les espoirs, nous voyons la promesse d'une vie renouvelée pour beaucoup de nos frères. Nous affirmons l'obligation de toutes les communautés juives d'aider à sa construction en tant que patrie du peuple juif en essayant d'en faire

non seulement un refuge pour les opprimés, mais aussi un centre de la culture et de la vie spirituelle juives ». La Shoah et la création de l'Etat ont encore fait évoluer les choses, et la Plateforme de San Francisco, texte programmatique de 1976, énonce : « Nous avons le privilège de vivre un moment extraordinaire, au cours duquel un tiers du peuple juif se trouve établi dans son ancienne patrie. Nous sommes liés à cette terre et à l'Etat d'Israël nouvellement ressuscité par d'innombrables liens religieux et ethniques. Nous avons été enrichis par sa culture et ennoblis par son esprit indomptable. Nous y voyons une opportunité unique pour le judaïsme de faire entendre sa voix. Nous avons à la fois une part et une responsabilité dans la construction de l'Etat d'Israël, assurant sa sécurité et définissant son caractère juif. Nous encourageons l'*alyah* pour ceux qui souhaitent s'accomplir totalement dans la réalisation de la cause de Sion ». Ce texte de 1976 nous permet de mieux comprendre le contexte religieux et idéologique dans lequel furent créés Yahel et Lotan.

Ecologie et sionisme

Le *kibboutz* Yahel, situé à deux kilomètres de la frontière jordanienne, regroupe 200 familles. Premier *kibboutz* affilié au judaïsme libéral lors de sa création en 1977, il se développe autour d'une forme d'agriculture basée sur un usage raisonné de l'eau, par le biais de techniques spécifiques d'irrigation. Un système de recyclage des eaux usées à des fins agricoles a été mis en place, avec le soutien du KKL, lui permettant d'étendre les surfaces de culture et d'accueillir une cinquantaine de familles supplémentaires. Les enfants du *kibboutz* sont éduqués sur place, dans une école ouverte sur la nature

environnante. Conformément aux principes du judaïsme libéral, la synagogue est égalitaire : hommes et femmes comptent dans le minyan, et participent au même titre aux offices, sans séparation physique. Par ailleurs, un fond, alimenté par un pourcentage des profits du *kibboutz*, est dédié à la *tzedaka* et à l'assistance sociale à destination de toutes les composantes du tissu social israélien.

Le *kibboutz* Lotan, pour sa part, promeut et incarne une forme d'« éco-judaïsme » et d'« éco-sionisme », au croisement entre judaïsme libéral, écologie et sionisme. Le *kibboutz*, dont les revenus proviennent de la culture de dattes, de la production de produits laitiers et de l'éco-tourisme, a développé un Centre d'Ecologie créative, qui propose des formations en matière d'agriculture organique, de permaculture, de gestion des énergies renouvelables et de développement durable. Ces formations s'adressent à un public très large, et le *kibboutz* propose également un programme spécifique à destination des enseignants. Il est aussi devenu, au fil des années, une étape incontournable des voyages et séminaires organisés par Netzer, le mouvement de jeunesse du judaïsme libéral, ainsi que du programme Taglit.

Cette synthèse entre sionisme, écologie et judaïsme, est à appréhender dans le cadre plus large du judaïsme libéral, qui, dans son interprétation de la tradition, insiste sur la notion de

« *tikoun olam* », comprise comme une « réparation du monde » à laquelle chaque Juif est appelé, au travers d'engagements axés par exemple sur le progrès social, mais aussi la préservation de l'environnement. Les rabbins du judaïsme libéral, depuis plusieurs décennies, ont produit des responsa (*techouvot*) qui concernent spécifiquement les questions « environnementales » au sens large du terme (préservation de la nature, bien-être animal, etc.), en se basant sur les ressources de la tradition, mais en prenant également en compte une forme d'impératif éthique universel². Il s'agit, de ce point de vue, de penser et d'incarner un judaïsme qui ait le souci du monde.

L'exemple des *kibboutzim* Yahel et Lotan illustre donc une forme d'articulation possible entre singulier et universel, mise en valeur et préservation d'une terre en particulier dans une perspective sioniste, et préservation de la Terre en général, au nom des valeurs du judaïsme lui-même. Il s'agit d'une synthèse originale, qui souligne la créativité et l'inventivité du judaïsme dans la diversité de ses expressions, mais aussi de la société civile israélienne, à laquelle nous sommes tous collectivement attachés.

(2) Rabbin Moshe Zemer, « Ecology as a Mitzvah », in R. Walter Jacob et R. Moshe Zemer, *The Environment in Jewish law. Essays and responsa*, New-York, Berghan Books, 2003



SOCOTIM

S.A.S

I M M O B I L I E R

JEAN-MARC KOHLMANN
ET ANTHONY KOHLMANN

76, RUE DE LA PLAINE DES BOUCHERS
67100 STRASBOURG
TÉL. 03 88 39 51 10 - TÉLÉCOPIE 03 88 39 64 45
Portable 06 07 63 46 15 - jm.kohlmann@orange.fr



INSTITUT D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PRIVÉ

56 rue Jacques Kablé
67000 STRASBOURG
03.88.37.99.85
www.ifce-formation.com

BTS - Licence - Master

Expertise Comptable
Management & Ressources Humaines
Commerce & Marketing



André NONNENMACHER & FILS

*Maîtres Peintres et Maître Maçon
Location d'échafaudages*



207 AVENUE DE STRASBOURG • 67170 BRUMATH
Tél. 03 88 51 10 86

contact@a-nonnenmacher.com - www.a-nonnenmacher.com



Une espèce menacée est sauvée par les accords entre Israël et les Emirats

Naama Barak, traduction Norbert Lipszyc



Il ne reste qu'environ 400 outardes houbara en Israël,
mais leur petit nombre ne diminue en rien leur importance. Photo : Dr. Haim Shohat/Flash90.

Les Accords d'Abraham récemment signés entre Israël et les Emirats arabes unis sont une bonne nouvelle non seulement pour les peuples de la région, mais aussi pour ses oiseaux, en particulier pour l'espèce menacée des outardes houbaras, pour la défense desquelles les écologistes des deux bords s'unissent.

Diverses variétés d'outardes houbaras résident dans une zone allant de la Mongolie aux Îles Canaries. En Israël, leur population n'en compte que 400, mais cela ne diminue en rien leur importance : cet oiseau est une espèce phare dont l'existence reflète l'état de tout leur écosystème. « Leur présence signifie que beaucoup d'animaux,

insectes, petits mammifères, reptiles, et plantes existent dans cet environnement. » C'est ce qu'explique l'écologiste de l'INPA, la Haute Autorité des Réserves naturelles et Parcs nationaux, Ohad Hatzofeh.

L'INPA travaille depuis 20 ans à les protéger et à préserver leur habitat en créant des réserves naturelles et en interdisant la chasse. « L'homme avec toute sa technologie et son savoir-faire se développe partout, portant atteinte à ces oiseaux, par la chasse par exemple, et à leur habitat. Il y a maintenant un effort global pour préserver les outardes houbara comme une seule espèce », explique Hatzofeh. Il était sur le

point de lancer un nouveau plan de recherches sur 5 ans pour fixer de nouvelles zones à protéger quand la normalisation des relations entre Israël et les EAU a eu lieu.



L'écologiste ornithologue de l'INPA
Ohad Hatzofeh. Photo INPA.

L'INPA proposa d'appliquer cette normalisation aussi pour la préservation des houbaras et les Emiratis acceptèrent, d'où la signature d'un accord-cadre de coopération pour 5 ans dans la recherche avec le fonds international pour la préservation des houbaras d'Abou Dhabi.



Les Emiratis financent et conduisent des projets de préservation des houbaras un peu partout dans le monde et le projet conjoint de recherche avec Israël entre dans ce cadre.

Photo Doron Nissim/INPA.

Pourtant les points de départ des deux parties divergent : Hatzofeh explique

que les Emiratis sont inquiets de la baisse des populations de houbaras car ils les chassent. En Israël, cette chasse est interdite.

Quelles qu'en soient les raisons, les Emiratis financent des projets de recherche pour la préservation selon les normes professionnelles internationales les plus strictes, du Maroc à l'Extrême-Orient, et le projet avec Israël fait partie de cet effort. Ils savent que la population d'houbaras en Israël est l'une des plus stables au monde. Cette population est petite car son territoire est petit. Mais elle présente aussi un intérêt génétique unique.

Les bons outils

Les réunions entre les deux parties ont lieu sur Zoom à cause de la Covid-19, mais Hatzofeh avait déjà rendu visite aux Emirats pour ses recherches il y a des années. Il ajoute : « Le but était et reste la préservation des houbaras, pour eux comme pour nous. Pour eux, c'est afin de réduire le risque de disparition. Pour nous, c'est disposer des outils adéquats afin de s'occuper d'eux, permettre aux populations de se développer et pouvoir les protéger. »

Hatzofeh rappelle que d'autres espèces devraient aussi être l'objet de l'attention conjointe des Israéliens et des Emiratis et il conclut: « Nous commençons avec les houbaras car c'est une espèce-parapluie. Les protéger génère beaucoup de protections pour d'autres espèces sur le même territoire ».





Les représentations bibliques de la terre d'Israël

Sylvie Friedman

Extrait de : « Planter un arbre en Israël : une forêt rédemptrice et mémorielle », Revue *Diasporas*, 21, 2013, pp. 59-79.



Un certificat de plantation à la mémoire de Theodor Herzl datant de 1947.

Les espaces du désert et de la forêt sont couramment opposés aux espaces cultivés dans les études d'anthropologie de la nature. Beaucoup plus ambivalents dans la pensée juive, ils ne représentent pas des entités fixes, mais des lieux où se réalise la lutte pour la survie, donc des sortes de terrains de « mise à l'épreuve » divine. Le désert est également, pour le peuple juif, lieu de mémoire. Là se sont passés, selon le texte biblique, les principaux événements de son histoire, là ont été élaborés les éléments marquants de son culte (sacrifice d'Abraham, don de la Tora, miracle de la manne, etc.). C'est dans cet environnement hostile

que se sont opérées les premières socialisations qui ont fondé les tribus d'Israël : relation à Dieu, relation à l'autre, naissances des familles de patriarches.

Lorsqu'après l'indépendance, dans les années 1950, l'État commence à prendre en charge de gros travaux d'aménagements du territoire, il le fait par le biais de la plus ancienne des institutions sionistes du *Yishou*, le Keren Kayemeth LeIsrael (KKL), Fonds National pour Israël, créé en 1901. Pendant les cinquante ans qui ont précédé la création de l'État, cette organisation a acheté des terres au nom du peuple juif, invoquant la citation du *Lévitique* 25:23 : « Les terres ne se vendront pas à perpétuité. Car le pays est à moi ». Se sentant « dépositaire de la gestion de ces terres, au nom du peuple juif tout entier », le KKL les alloue à bail pour des périodes renouvelables de 49 ans. En ce sens, il estime « garantir l'unité et le caractère juif de la terre inaliénable d'Israël. »

Mais ce mouvement sioniste, du fait qu'il était laïc, a dû renouveler l'interprétation religieuse traditionnelle pour nourrir l'idéalisme de ses militants. Les terres rachetées étaient souvent ingrates, soit marécageuses, soit désertiques. Peu aptes à la

(1) Foyer National Juif en Palestine.

valorisation, si ce n'est au prix de l'effort agricole, elles se sont trouvées particulièrement désignées comme un « outil du peuple juif pour la rédemption ».



Le premier ministre David Ben Gourion avec des visiteurs venant de trouver un arbre solitaire émergeant de la terre rocailleuse du sud du Neguev. (Photo David Eldan, 1949).

Sur ce même postulat, la réserve du paysage biblique de *Neot Kedumim* (*Biblical Landscape Reserve*) a entrepris depuis les années 1970 d'acclimater sur 250 hectares des collines de Judée toutes les plantes citées dans la Bible. Son créateur, Noga Hareuveni, un Juif ashkénaze fils de botanistes russes arrivés en Israël en 1914, conçut le projet en 1965 de « réclamer cette terre pour lui rendre sa gloire passée ». Il a été aidé pendant dix ans dans cette tâche par de nombreuses équipes de jeunes envoyées de la diaspora, principalement des États-Unis, en séjour de vacances scolaires, pour « l'émulation du muscle et de la transpiration d'adolescents bêcheurs, râtisseurs, porteurs de seaux, monteurs à dos d'âne, frayeurs de chemins... Avec la Bible dans une main et une bêche dans l'autre, ils ont commencé à renverser le processus qui avait rendu ces collines nues.³ »

(2) Le peuple d'Israël est lié au Neguev, KKL, Jérusalem.

(3) *Newsletter Neot Kedumim*, www.neot-kedumim.org.il

La spécificité de ce réinvestissement est qu'il s'est opéré dans un référentiel constant au texte biblique, en y cherchant justifications et preuves et dans l'exigence de faire correspondre texte et paysage. La construction idéologique de cet espace, installé près de la Ligne Verte, non loin de la frontière avec la Cisjordanie, reprend les grands postulats qui, en Israël, permettent de justifier à la fois le récit ontologique et la politique territoriale. Premier postulat : la terre a été dévastée pendant l'exil des Juifs : « La zone attribuée à *Neot Kedumim* était une partie particulièrement désolée et monotone des collines de Judée. Des siècles de batailles, de surpâturage et de négligence avaient dépouillé la terre de sa couche superficielle de sol et le rocher nu dépassait partout.⁴ » Deuxième postulat : c'est par le travail agricole que la propriété de la terre se réalise : « La montagne sera à toi puisque c'est une forêt et que tu la déboiseras. À toi seront ses aboutissants » (*Josué* 17;18).

L'aménagement de la réserve se fait sur le mode développé dans tout le pays par le KKL : plantation d'arbres rappelant l'ancienne présence et attribution de noms issus de la Bible à ces espaces, afin de réinscrire les bribes du récit fondateur dans l'environnement. L'écho que réveille la langue se déploie non seulement dans la résonance des noms propres, mais également dans la forme textuelle. Il y a reproduction d'une langue poétique qui « sonne » comme le verset. Métaphore, analogie, permettent de « faire correspondre microcosme du monde et société⁵ ».

(4) *Ibid.*

(5) Marty Douglas, *L'anthropologie et la Bible*, Paris, Bayard Presse, 2004 [1999].

« Sur les circuits qui traversent les collines onduleuses de la réserve, les visiteurs peuvent traverser le Champ des Sept Variétés et escalader les pentes du Jardin des Produits de Choix, marcher à travers les buissons de la Forêt de Lait et de Miel⁶ et goûter les grappes mûres en saison dans le Jardin d'Isaïe⁷ ».

C'est cette même prose poétique qui a inspiré l'aménagement du Neguev qui, depuis la création de l'État, est devenu un lieu d'agriculture en serres, de plantation d'orangers, de pisciculture intensive, d'oliveraies industrielles. L'université Ben Gourion, ses nombreux laboratoires de recherche, les centres industriels autour de la Mer Morte et la pile atomique de Dimona montrent à quel point il a été investi par les projets de développement, pour des raisons tout autant pratiques qu'emblématiques : la végétalisation et le développement de terres considérées comme incultes devaient faire partie du « miracle juif ». Cet aménagement agricole et industriel s'accompagne lui aussi

(6) « Le pays ruisselant de lait et de miel », c'est-à-dire la terre promise. Ex 3: 8,17 ; 18:5 ; 23:3. 8 Noga Hareuveni, *Nature in our Biblical heritage*, Israël, Neot Kedumim Publication, 1996. 9 *Zohar* II, 161b. Le *Zohar* est la cabbale espagnole du XIII^e siècle.

(7) Noga Hareuveni, *Nature in our Biblical heritage*, Israël, Neot Kedumim Publication, 1996.

d'expressions qui relèvent beaucoup plus du domaine littéraire que scientifique : « Repousser le désert », « verdure au cœur du désert », « faire refleurir le désert ».

Cette poétisation de l'espace, cette renomination du territoire par des militants sionistes issus principalement des communautés ashkénazes qui ont formé les premières vagues d'émigration en Palestine à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles, sont des procédés qui relèvent de la primauté qu'a toujours exercée sur les communautés diasporiques la culture du texte, antérieur à toute réalité, comme le traduit ce passage du *Zohar* : « Que faisait le Saint Béni Soit-Il quand Il créait le monde ? Il regardait dans la Tora. Il regardait dans la Tora et Il créait le monde, Il regardait dans la Tora et Il créait le monde.⁸ » L'acte de planter se fait donc dans l'espace du langage aussi bien que dans le sol, comme s'il fallait conjointement investir un territoire textuel et national.⁹

(8) *Zohar* II, 161b. Le *Zohar* est la cabbale espagnole du XIII^e siècle.

(9) « Une population stable peut se permettre, passivement, de laisser les signaux se développer dans l'espace qu'ils se partagent, mais une diaspora se doit d'être plus active dans son appropriation du temps mythique. » Douglas Mary, *op. cit.*

Marianne

BOUTIQUE DE PRÊT À PORTER FÉMININ

5a, rue Goethe - 67000 STRASBOURG
Tél. 03 88 34 24 80 - marianne_boutique@yahoo.fr



Keren Kayemeth Leisra'el
Fonds National Juif

Regardons vers l'avenir Plantons vert aujourd'hui



KKL Strasbourg Alsace

Pour faire un don en ligne, flashez :

ou : www.kklstrasbourg.fr



Le KKL c'est :

- 🌳 240 millions d'arbres plantés depuis 1908 ;
- 💧 243 réservoirs d'eau construits ;
- 🍄 mais aussi l'entretien des forêts et espaces naturels 🐦
- 🌱 la recherche en agronomie et en technologies agricoles de pointe
- ☀️ la lutte contre la désertification et les feux de forêt 🔥
- 🙏 Tout ceci grâce à vos dons. 🙏



Mon enfance à Tunis

(Texte inédit)

Judith Maarek

J'ai quitté la Tunisie avec ma famille en août 1960. J'avais une dizaine d'années. J'ai des souvenirs heureux de cette époque bénie où le ciel était bleu et encore clément. Puis, il a fallu partir...

Voici donc quelques souvenirs de la petite fille que j'étais.

La maison était large et claire, idéalement conçue pour les parties de cache-cache. Nous vivions, la majeure partie de l'année, les fenêtres grandes ouvertes. Aux heures chaudes des jours d'été, les persiennes baissées dispensaient une ombre rafraîchissante. Nous, les enfants, faisons la sieste, allongés sur le carrelage de marbre blanc moucheté de gris, délicieusement frais. Les adultes, écrasés par la chaleur, dormaient dans les chambres. C'est la ville tout entière qui dormait, engourdie sous le soleil de plomb. Le temps semblait alors immobile, figé dans le silence minéral de l'après-midi. Nous en profitions pour aller, pieds-nus, chiper des glaçons de menthe dans la partie la plus froide du réfrigérateur que l'on appelait communément le *frizzer*. Nous passions d'une main à l'autre le petit cube glacé que nous portions ensuite à la bouche, où il fondait agréablement.

C'est dans un autre quartier de la ville que ma famille, côté maternel, s'est formée. Je n'ai jamais su lequel, ou peut-être l'ai-je oublié. Personne n'a pu me renseigner, et il est trop tard à présent pour interroger les aînés, ceux des générations antérieures, plutôt taiseuses sur ces sujets. Auraient-ils parlé, d'ailleurs, que je n'aurais pas compris. Mes grands-parents du côté paternel, comme de celui de ma mère, parlaient le judéo-arabe. Les femmes portaient le *saroual* au-dessus duquel elles enfilaient une tunique assez longue pour couvrir les mollets. Leurs cheveux étaient enserrés dans un turban qu'elles nouaient joliment. Elles soulignaient le bord des paupières d'un trait de *khôl* qu'elles appliquaient adroitement à l'aide d'un bâtonnet. Ce maquillage très simple a eu la vie longue, puisque moi-même, longtemps après, l'ai utilisé.

Nous, les enfants de la jeune génération, parlions le français, tout comme nos parents qui avaient reçu pour la plupart la nationalité française avant la guerre. J'allais à l'école primaire française, rue d'Angleterre. Nos institutrices venaient de France, déléguées en Tunisie par l'éducation nationale. La majorité des petites élèves étaient juives, les autres catholiques. Très peu étaient musulmanes. Je n'ai pas un très bon souvenir de mes maîtresses.

L'une, Mademoiselle Bianqui, n'hésitait pas à nous administrer des fessées devant toute la classe pour des brouilleries. Comprenons-nous, d'ailleurs, pour quelle raison nous étions ainsi punies ? Je ne le crois pas. Nous devions ensuite nous asseoir sur nos petits bancs durs de CP, sans piper. L'autre, dont je ne me souviens plus le nom mais dont je revois le chignon blond cendré, semblait se délecter en invectivant l'une d'entre nous, peu douée en calcul mental, d'un sarcasme « Je croyais que les Juifs étaient bons en maths ! »

La cour de l'école était spacieuse, et nous pouvions y donner libre cours à nos jeux. Au printemps, pendant la récréation, nous voyions souvent arriver des petites camarades en tenue de communiantes. Après la cérémonie, elles tenaient à venir saluer leur maîtresse ainsi que la directrice. C'était aussi, je crois, une occasion de crâner auprès de leurs amies. Moi, je les regardais avec envie. J'étais très consciente et très fière d'être juive, mais comme elles étaient belles dans leur longue robe blanche !

Nous vivions en bonne entente et, avantage suprême, nous avions droit aux jours de congé pour les grandes fêtes des trois religions. Ainsi, *Roch Hachana* et *Kippour*, Noël et le jour de l'an, et les deux jours de l'*Aïd* étaient chômés. Les maîtres devaient jongler pour terminer le programme, mais nous étions largement à la hauteur de nos petits camarades de France. À notre arrivée à Paris d'ailleurs, la directrice de mon école, après m'avoir interrogée, m'avait admise en classe de CM1, mais je n'y suis restée guère qu'une semaine, la maîtresse ayant jugé que j'étais largement au niveau de la classe supérieure. Les trois communautés vivaient donc paisiblement et l'école

française était le terrain favorable à ce que l'on appelle aujourd'hui le « vivre ensemble ».

A contrario, un souvenir me revient de ma classe de 6^e au collège, à Paris. Une fille de ma classe m'avait foudroyée d'un « Vous, les Juifs, vous avez tué Dieu ! »

« Tué Dieu » ? Je ne voyais pas. Comment pouvait-on le tuer ? Je me suis défendue du mieux que j'ai pu. Une petite camarade est venue à mon secours, mais l'événement m'a marquée. L'année suivante, le Pape Paul VI rendait publique la Déclaration *Nostrea Aetate* initiée par le Pape Jean XXIII, qui récusait enfin l'accusation du peuple juif comme peuple « déicide ».

À Tunis, Dieu était l'invité permanent de nos demeures. Il se faisait discret mais présidait à l'organisation de notre cuisine, régissant ce qui était dans nos assiettes, ce qui entrait dans notre bouche, nous enjoignant de débarrasser la viande de son sang avant de la consommer, de ne pas mélanger les produits carnés et les produits lactés. Ces contraintes étaient acceptées avec joie, car elles faisaient de nous les dépositaires de la parole divine. Des lèvres de nos mères, sortaient en judéo-arabe un flot ininterrompu de louanges, de remerciements, de demandes de protection. Leur bouche murmurait à chaque circonstance de la journée des paroles à elles seules connues, lancées avec une candeur et une foi inébranlable vers Celui qui sait tout. Je les revois debout devant la *mezouza*, une main posée sur le boîtier contenant le parchemin sacré et, se couvrant la tête de l'autre, épancher leur cœur.

Il m'arrive souvent aujourd'hui de leur envier cette confiance candide et spontanée.

À *Pessah*, la maison était nettoyée dans tous ses recoins. Le soleil entrainait à flots, incitant à laver, frotter, lessiver. Mon père apportait ensuite les paquets de *matsot* à la fabrication desquelles il avait contribué. Elles étaient rondes, larges et épaisses. Nous, les enfants, étions chargés d'une tâche bien précise. Agenouillés sur le carrelage, nous placions un *merej* devant nous. Le *merej* est un récipient en cuivre plein, muni d'un pilon, en cuivre également. Le tout formait un objet très lourd, et joliment ciselé d'arabesques. Nous y placions les *matsot* cassées et frappions très fort pour piler les galettes jusqu'à obtenir une poudre très fine. Nous la déposions alors dans un grand bocal en verre, comme on n'en voit plus à présent. Cette farine était réservée au petit-déjeuner. Nous la mélangions au café au lait sucré. C'était un délice. Aujourd'hui, j'essaie, en dehors de *Pessah*, de faire de même avec une

farine de *matsa* en paquet. En vain ! Je ne retrouve pas ce goût inimitable de mon enfance.

À la fin de la fête, nous passions de pièce en pièce pour décorer le haut de chaque meuble et chaque porte d'une feuille de salade romaine en prononçant la formule consacrée, en judéo-arabe : « *Khadarma ou 'âm 'akhdâr* », une demande lancée à Dieu de nous offrir une année verte, fertile. Suivait ensuite la dégustation du fameux et irremplaçable sandwich tunisien.

D'autres souvenirs se pressent, émergeant sous forme de sensations : odeurs, saveurs, couleurs. Celle des pois chiches grillés, du jasmin apporté par mon père avant Chabbat, du mimosa, des maisons blanches aux portes peintes en bleu éclatant, des bougainvilliers, du sable brûlant sous le pied, du chant du *muezzin*, des cyclamens du *Bou Kornine*, des beignets au miel, du...

VENDRE | ACHETER | LOUER | GÉRER | SYNDIC & PLUS ENCORE



03 88 22 88 22

“
*Au plus proche de
vos projets immobiliers
depuis près de 50 ans.*
”


immoval



immoval.com



Florence la Magnifique

Odette Lang

Située au nord de la Toscane, région centrale de l'Italie, Florentia, aujourd'hui Florence, est fondée en 59 avant notre ère par des vétérans de l'armée romaine sur la rive nord de l'Arno.

Rapidement la ville s'agrandit avec forum, thermes, théâtre, temples. Un premier pont sur l'Arno est construit dès le 3^e siècle à l'emplacement de l'actuel et célèbre Ponte Vecchio et va favoriser la vocation marchande et commerciale de la ville. Mais les invasions barbares à partir du 5^e siècle, puis la conquête des Lombards, freinent son essor qui ne reprendra qu'à partir du 9^e siècle. Au 10^e siècle le marquisat de la Toscane est transféré de Lucques à Florence qui, en 1138, met en place un gouvernement consulaire. En 1252 débute la frappe du Florin d'Or qui devient l'une des

monnaies fortes de l'Europe. Le dynamisme des marchands florentins et la protection des papes amènent la ville, déjà peuplée de 100 000 habitants, à une position-clé internationale fin du 13^e et début du 14^e siècle. Date tragique : en 1348 la peste décime près de la moitié de sa population.

Au début du 15^e siècle la ville se redresse puis les Médicis accèdent au pouvoir avec Côme l'Ancien qui gouverne de 1434 à 1464. Laurent le Magnifique la dirige de 1469 à 1492. Après la brève instauration d'une République, les Médicis, exilés, sont ramenés en 1530 et reprennent provisoirement le pouvoir notamment par Côme 1^{er} de 1537 à 1574, Grand-Duc de Toscane. Puis Florence et la Toscane changent de maître à plusieurs reprises : les Habsbourg-Lorraine en 1737, Napoléon Bonaparte s'en



empare en 1807, rattachement au Piémont en 1860. En 1865, Florence devient pour 5 ans la capitale du nouveau royaume d'Italie avant Rome.

Aujourd'hui Florence compte 475 000 habitants. Ses principales ressources sont le tourisme et l'artisanat de luxe avec une petite industrie. Le centre de la ville est entièrement piétonnier. Le célèbre David de marbre de Michel-Ange tout près de l'entrée de la galerie des Offices est « l'un des emblèmes de Florence ». Les œuvres de Brunelleschi à Léonard de Vinci, de Botticelli à Donatello accueillent fièrement les visiteurs dans leurs musées.

Les Juifs de Florence

Les origines de la communauté juive remontent – dit-on – à l'époque romaine. Un petit groupe de Juifs vivait juste au-delà des fortifications de la ville, dans la région d'Oltrano, tout près de l'ancêtre du Ponte Vecchio. Les premières traces ne remontent qu'au 13^e siècle avec la construction d'une petite synagogue rue de Ramaglianti à Oltrano dans la rue qui s'appelait à l'époque « Rue de Judée ».

Mais la communauté ne s'accroît réellement que sous les Médicis et plus particulièrement sous Côme l'Ancien qui, en 1437, signe une première concession à la communauté pour l'établissement d'une banque de prêts. Totalement protégés dans l'exercice de leur profession, des prêteurs et des banquiers juifs arrivent alors de Pise, de Rieti, de Tivoli et même d'Espagne et du Portugal. Laurent le Magnifique accueille à sa cour des érudits juifs tels Yohanan Alemanno, Abraham Farissol et aussi Elie del Medigo dont nous reparlerons plus loin. Mais les premières difficultés de la communauté apparaissent dès

les « Prédications contre les Juifs » de Savonarole, suivies des décrets d'expulsion (1477 et 1491) et des menaces (1495 et 1527) rendant dangereuse la présence des Juifs dans la ville. Côme 1^{er} (1537-1574), Grand-Duc de Toscane, retire aux Juifs la liberté de s'installer dans la ville et les oblige à partir de 1571 à résider dans un *ghetto* situé au centre de Florence, à l'emplacement actuel de la place de la République. Bernardo Buontalento, l'architecte du Grand-Duc, est chargé de la création de ce quartier de réclusion dont les ruelles sont murées à l'exception de deux portes fermées le soir. Les reclus sont exclus de toutes les corporations à l'exception de la fripe. Deux petites synagogues, l'une de rite italien et l'autre de rite espagnol, sont détruites à la fin du siècle dernier en même temps que ce vieux quartier juif. Seules quelques familles de prêteurs sont autorisées à rester en dehors du *ghetto*, à proximité du palais Pitti, la résidence des Médicis, où se trouve une petite synagogue. Pendant l'Inquisition, l'ultra-catholique Côme III va jusqu'à interdire aux chrétiens de travailler pour/avec des Juifs. L'ouverture du *ghetto* ne remonte qu'à 1848 « pendant l'excommunication de l'Etat italien par le pape Pie IX créant un climat plus tolérant envers les minorités religieuses »¹. L'existence sociale des Juifs peut enfin reprendre en 1738 lorsque Florence est sous la domination des Habsbourg-Lorraine. Léopold II reconnaît aux Juifs leurs premiers droits civils. Après la période napoléonienne et l'unification de l'Italie, la communauté connaît enfin son émancipation totale. Entre 1881 et 1898 l'ancien *ghetto* est totalement rasé.

En 1868, le président de l'université

(1) Wikipédia : « Grande Synagogue de Florence »

israélite David Levi fait don par testament de la totalité de ses biens pour la réalisation d'une nouvelle synagogue « digne de Florence ». La Communauté fait l'acquisition d'un terrain aux alentours du nouveau quartier de Mattonia. En 1874 un concours d'architectes est organisé pour l'édification de la plus grande synagogue de l'époque. Sa construction dure huit ans, de 1874 à 1882, selon les plans de trois architectes : Marco Treves, le seul Juif, Mariano Falcini et Vincenzo Micheli, pour un montant de un million de lires italiennes, somme considérable à l'époque. Marco Treves, « l'inspirateur du style de la synagogue se serait inspiré de Sainte-Sophie d'Istanbul »². L'inauguration par le Grand rabbin de Florence Jacob Maroni a lieu le 24 octobre 1882 en présence d'un nombre très important de notables de la ville. A la même époque, la nouvelle façade de la basilique Santa Croce est édifiée. Conçue par l'architecte juif Nicolo Matas originaire d'Ancône, il orne cette façade d'un très grand *Maguen David* qui continue d'intriguer les curieux !

En 1899, Samuel Hirsch Marguleis inaugure le Collège rabbinique, véritable centre culturel du judaïsme italien, qu'il dirige durant 32 ans. Plusieurs revues juives dont la *Rivista Israelitica*, la *Settimana Israelitica*, *Israël* et la *Rassegna d'Israele* ont leur siège à Florence. En 1931 on dénombre 2 730 Juifs vivant à Florence. Les persécutions de l'Holocauste touchent très durement ces Juifs. La population chrétienne « aide très généreusement les Juifs persécutés en commençant par l'Evêque Elia Dalla Costa et des prêtres comme Leto Casini,

Chypre Ricotti et Giulio Facibeni ; le *Delasem* donne naissance à un comité clandestin judéo-chrétien »³. Mais dénonciations et actes de violence conduisent malheureusement 248 Juifs à la déportation, dont le Rabbin Nathan Cassuto, fils de l'érudite Umberto Cassuto, et évidemment aussi des dommages matériels comme la dégradation du grand *Tempio Maggiore Israelitico* et la destruction de la petite synagogue proche du Palais Pitti.

Après la guerre, la vie reprend doucement pour les 1 600 Juifs de la communauté. L'association de dialogue judéo-chrétien *Amicizia ebraico-cristiana* est fondée à l'initiative d'Arrigo Levasti et d'Angelo Orvieto avec le soutien de Giorgio La Pira. En 1980 paraît l'édition italienne du roman *La Nuit* d'Elie Wiesel.



Lors du voyage de notre association des Aînés de la Jeunesse Juive d'Europe en novembre 2019, nous passons Chabbat avec des membres de la communauté juive dans le magnifique Grand Temple. Cette synagogue à la façade de pierre blanche et rose est dominée par une grande coupole verte à laquelle répondent deux petits minarets. Le fronton est surmonté par les Tables de la Loi. A l'intérieur, d'un

(2) Wikipédia : « Histoire des Juifs à Florence »

(3) Wikipédia : « La communauté juive florentine et la nouvelle synagogue »

somptueux style mauresque, on admire les motifs décoratifs et les mosaïques d'or et d'azur peintes par Giovanni Panti, artiste local. Le *Aron Kodesh* et la *Bimah* sont séparés de la grande salle de prière par une grille finement ouvragée. Au centre de la synagogue une grande étoile de marbre jaune et noir provient de la confrérie *Mattir Assurim* de l'ancien *ghetto*. Durant l'occupation nazie cette somptueuse synagogue est utilisée comme garage, puis les Allemands en fuite tentent de la miner ; heureusement l'explosion ne se produit pas. Des membres de la synagogue rencontrés au Restaurant du *Beth Habad* nous rappellent que pendant la grande crue de l'Arno de 1966, qui remplit de 2 mètres d'eau son intérieur, les fresques, le mobilier, les livres de la bibliothèque et les rouleaux de Torah ont durement souffert. La restauration a été faite grâce aux

dons et contributions des communautés juives non seulement d'Italie mais du monde entier. Dans le grand jardin entourant la synagogue se trouvent une immense pierre tombale avec les noms des 248 déportés juifs florentins gravés, et une petite pierre tombale rappelant « le souvenir des Juifs Florentins tombés lors de la Première Guerre mondiale ». Un petit musée situé au premier étage de la synagogue, fondé en 1981, raconte l'histoire des Juifs à Florence avec de beaux objets liturgiques.

Notre dernière visite dans cette ville somptueuse est pour le musée palais Médicis-Riccardi et sa grande fresque de Benozzo Gozzoli *L'adoration des Mages*, sur laquelle le portrait de l'érudit juif Elie de Medigo - cité plus haut - figure dans le cortège des Médicis

Ce fut un voyage inoubliable.



LE PRESSING
SAVOIR FER VON ELSASS

**LE PREMIER PRESSING
QUI ACCEPTE AUSSI
LES TACHES ...
... ET LEUR LINGE**

www.lepressing.alsace
03 67 10 30 30 - hopla@lepressing.alsace

Retrouvez les Pressings von Elsass à Strasbourg

KRUTENAU 24 rue de Zurich	ROBERTSEAU 131 rue Boecklin	ORANGERIE 11 rue Ceiler	PETITE-FRANCE 37 rue Finkwiller
-------------------------------------	---------------------------------------	-----------------------------------	---



1900-2020 : Le 120^e anniversaire de l'inauguration de la synagogue de Saverne

Alain Kahn

Une présence marginale des Juifs à Saverne est avérée depuis le 12^e siècle jusqu'au 15^e siècle. Mais c'est à partir du 17^e siècle que cette présence s'est pérennisée. Le premier lieu de culte se trouvait dans la *Judengasse* située bien sûr dans le *Judenhof* lorsqu'en 1669 les Juifs y sont assignés à résidence.



Le *Judenhof* où un lieu de culte existait en 1669

Ce fut toujours dans ce quartier que fut construite en 1779 la première synagogue, qui fut agrandie en 1835. Un incendie la ravagea partiellement en 1850. Mais la communauté continuait à se développer, de nombreux magasins



La synagogue de 1779, agrandie en 1835, au fond à droite au *Judenhof*

avaient pignon sur rue au centre-ville et les membres de la communauté ne voulaient plus être relégués dans la « basse-ville » d'autant plus qu'ils s'intégraient de plus en plus dans la vie locale.

Les Juifs de Saverne considéraient par conséquent qu'ils faisaient partie intégrante de leur ville et voulaient donner un signe fort à cette appartenance. Ils ne pouvaient plus prier dans une vraie synagogue, puisque celle dont ils disposaient était en ruines. Ils finirent par obtenir toutes les autorisations nécessaires, sous le régime allemand, pour construire une synagogue, bien en vue, comme les édifices des autres confessions, sur un terrain situé « route de Lutzelbourg », actuellement rue du 19 Novembre, c'est-à-dire bien loin du quartier qu'ils désiraient quitter. Deux grandes cérémonies vont ponctuer sa réalisation.

Une première cérémonie eut lieu sur place le 22 mai 1898, à l'occasion de la pose de la première pierre de l'édifice. La solennité de l'événement fut symbolisée par la confection d'un parchemin superbement réalisé en couleurs par le rabbin Staripolski, rappelant, en allemand et en hébreu, que c'est sous le règne du *Kaiser* Guillaume II que la construction de cette synagogue put débuter. De nombreuses personnalités étaient présentes, notamment : le représentant du *Kaiser* en Alsace-Lorraine, Son Excellence Von Puttkammer, Secrétaire d'Etat, les édiles de la ville, Messieurs Dieckhoff et Wintzinger, le président du Consistoire israélite de Basse-Alsace, Gustave Lévy, le Grand Rabbin Isaac Weill et le président de la communauté, Isaac Lévy.



La nouvelle synagogue en 1900
(carte postale ancienne)

Les plans de la nouvelle synagogue avaient été établis par M. Hannig, l'architecte de la ville. Sa construction fut financée par la communauté elle-même. Une participation de l'ordre de 21 000 marks fut obtenue

de la part de l'Etat et de la ville à hauteur de 5 000 marks. Diverses entreprises savernoises participèrent à la réalisation et à la finition de l'ensemble. Ainsi, la serrurerie Haemmerlin offrit la porte extérieure, le peintre Hirschler accepta de réaliser les peintures intérieures, et le tapissier Wisbach fournit le rideau et d'autres décorations. Les frères Stuhn participèrent aux travaux de couverture et le menuisier Eitel fabriqua les bancs.

La synagogue devait adopter cette apparence extérieure monumentale pour bien mettre l'accent sur cette intégration de la communauté dans la vie de la cité. Un style néo-gothique orientalisant lui donnait, par ailleurs, un caractère tout à fait spécifique. L'ensemble était majestueux et comportait une rosace gothique et un bulbe allongé impressionnant, ainsi que six petites tourelles qui accentuaient l'aspect élancé de l'ensemble. Un bâtiment annexe fut également construit pour les activités communautaires avec un oratoire et des locaux pour l'école.



L'inauguration

L'inauguration de la nouvelle synagogue eut lieu le 9 mars 1900 en présence de nombreuses autorités civiles, militaires et religieuses, parmi lesquelles le Président du district, M. Halm représentant le *Kaiser*, le grand rabbin de Strasbourg, M. Ury, et le maire de Saverne, M. Weber, ainsi que des représentants de l'Etat-major et du tribunal du *Land*. Après la prière du matin dans l'ancienne synagogue, les rouleaux de la Loi sont transportés dans l'appartement du rabbin Staripolski d'où ils sont amenés en cortège, à 3 heures de l'après-midi, dans la nouvelle synagogue entourée de drapeaux.

Avant l'entrée solennelle, une petite fille de la communauté, Marie Schlammé, ma grand-mère, lut un poème, puis eut lieu la remise des clés du bâtiment au grand-rabbin Ury. Celui-ci les confia au président de la communauté, M. Lévy, qui les remit, ostensiblement, au rabbin Staripolski. Ce dernier, avec l'autorisation du représentant du *Kaiser*, procéda enfin à l'ouverture de la grande porte. Le chantre Wolf entonna alors le célèbre « *Ma Tovhou Hohale'ha* », « comme elle est belle Ta demeure... », accompagné par un orchestre et par la chorale créée pour la circonstance. Après une procession avec les rouleaux de la Loi, ceux-ci furent déposés dans l'armoire sainte.

Le rabbin Staripolski prit alors la parole pour comparer l'événement au printemps de la communauté après son passage dans l'obscurité de l'hiver. L'hiver se situait bien entendu au *Judenhof* et le printemps dans ce lieu plein de promesses. Pour lui, ce jour démontrait que des religions différentes pouvaient vivre ensemble et que, ce faisant, elles luttèrent contre le fanatisme. Il conclut : « Le Seigneur est notre gardien et nous demande

par Sa sainteté de protéger la vie et la paix dans les cœurs ».

La cérémonie se termina par l'audition de la *Grande marche de Prométhée* de Beethoven, magistralement exécutée par une formation de musique militaire qui s'était déplacée pour l'occasion au grand complet. Le soir eut lieu un dîner de gala à l'Hôtel Bloch. Le lendemain, un second repas fut offert au Central Hôtel, et la soirée s'acheva par un bal organisé à l'Hôtel des Vosges. Cette période faste allait bientôt être assombrie par le fanatisme antisémite.

Le Rabbin Max STARIPOLSKI (1857-1923)

Né à Suwalki (Pologne) et décédé à Saverne. Il fut d'abord instituteur hébraïque pour la Communauté Ets Haïm de Strasbourg puis rabbin de Quatzenheim de 1889 à 1894, d'Obernai en 1895. Il fut nommé à Saverne en 1896 par les Allemands qui le considéraient comme germanophile, contre l'avis de la communauté qui aurait, elle, choisi un francophile, le Rabbin Armand Bloch, qui lui succédera d'ailleurs en 1920. Max Staripolski avait une grande culture, c'était un orateur hors pair et un orthodoxe fervent. La communauté de Saverne reconnut ses qualités. Il favorisa le développement de l'école juive avec une quarantaine d'élèves (elle ferma en 1916) et assura la surveillance d'une boucherie cachère et d'une fabrique de *matzoth* dans une boulangerie juive locale. Il prit sa retraite en 1919 en n'ayant pour toute ressource qu'une maigre pension



Le Hazan Alphonse WOLFF (1859-1944)

En 1885, Saverne accueillit un professionnel reconnu, Alphonse Wolff, qui assumait ses fonctions

dans cette communauté pendant 51 ans, jusqu'en 1936.

Né le 7 août 1859 à Bouxwiller, fils du Rabbin Jacob Hertz Wolff, il était admiré pour son talent et sa fidélité à la communauté. Il fut également « professeur de religion » et préparait les garçons de la communauté à leur *Bar-Mitsvah*. Il remplissait ses fonctions avec une conviction qui faisait l'admiration de tous. Auparavant, il avait été nommé successivement à Imling, Rosheim, Quatzenheim et Durmenach. Alphonse Wolff bénéficiait d'un grand prestige et fut d'ailleurs nommé en 1926 officier d'académie. En 1935, toute la communauté célébra son jubilé avec faste et émotion car son premier fils, Gaston, avait péri durant la Première Guerre mondiale. Alphonse Wolff bénéficia même, à sa retraite en 1936, d'une rente conséquente de la part de la communauté. Il rejoignit alors son second fils, Jacob Wolff, qui avait été premier ministre officiant à Colmar et tous deux furent arrêtés à Nancy par les nazis en 1944. Ils ne revinrent pas d'Auschwitz.

Lorsqu'en 1940 l'Alsace fut annexée par l'Allemagne nazie, tous les Juifs furent chassés de leur ville et trouvèrent refuge à Lyon, Limoges, Périgueux ou ailleurs, s'ils n'avaient pas déjà été arrêtés. Les nazis s'empressèrent de détruire partiellement la synagogue que les autorités allemandes avaient si solennellement inaugurée seulement 40 ans auparavant.

Ils supprimèrent toute sa partie supérieure avec son bulbe pour faire disparaître tout signe visible de la présence de Juifs à cet endroit et l'entourèrent d'une palissade en ciment. Dans ce bâtiment mutilé, ils installèrent le *N.S. Fliegerkorps*, une unité de pilotes à laquelle les locaux servaient d'atelier et de centre de formation pour la *Hitlerjugend*.



La synagogue mutilée
printemps 1943 (photo J. Hert)

Après la guerre, comme pour toutes les communautés d'Europe saignées par Hitler et tous ceux qui le soutenaient, le bilan fut lourd puisque 32 Juifs savernois ont été exterminés, soit plus de 20% de la population juive de la ville. Comme de plus, tous les rescapés ne revinrent pas à Saverne, les Juifs n'y représentaient plus que 130 personnes environ, soit une baisse de l'ordre de 40% de la population d'avant-guerre. L'application de la solution finale avait fait de tels ravages qu'il paraissait difficile aux survivants de la tourmente de reconnaître des cendres laissées par les barbares.

Pourtant, les travaux furent entrepris pour restaurer la synagogue, en réduisant de moitié son espace. C'est grâce à une volonté partagée que la réinauguration de la synagogue eut lieu le 3 septembre 1950 et sur son bulbe flambant neuf flottait le drapeau tricolore. Son éclatante renaissance était considérée comme la victoire de l'humanisme sur la barbarie. Après cette reconstruction, une légère reprise a été constatée avant un déclin inéluctable, mais ralenti grâce aux efforts réalisés pour assurer son maintien.

<http://judaisme.sdv.fr/synagog/basrhin/r-z/saveme/hist2.htm>



La synagogue restaurée

Téléassistance

La sérénité à portée de mains

Depuis plus de 30 ans, l'Abrapa propose des solutions techniques innovantes pour sécuriser les personnes âgées, en situation de handicap ou en perte d'autonomie, 24h/24 :

- **Le Bip Tranquille** : pour être bien entouré et en sécurité chez soi.
- **Le Bip Mobile** : la téléassistance avec géolocalisation, pour être en sécurité à l'extérieur, partout en France.
- **Otono-me** : déclenchement automatique en cas d'activité inhabituelle

+ **outils de prévention** : suivi du sommeil, des sorties, de l'alimentation...

Options : détecteurs de fumée, chutes brutales, coffres à clé, société d'intervention professionnelle.



Portage de repas

Des repas équilibrés livrés chez vous

Les repas sont préparés dans le respect de la cachérouit par la Fondation Eliza



- Personnes retraitées ou en situation de handicap
- Livraison toute l'année, à votre rythme, 6 jours/7
- Menus de midi
- Repas équilibrés, complets et variés
- Repas classique, diabétique et sans sel
- Tarifs en fonction des revenus
- Envoi des menus sur simple demande

03 88 37 22 35

biptranquille@abrapa.asso.fr

03 88 37 22 31

portagederepas@abrapa.asso.fr



L'inauguration de la Yechiva des Étudiants de Strasbourg

Grand Rabbin Claude Heymann

Avertissement.

Le texte ici présenté donne accès à l'histoire du judaïsme du Strasbourg des années 60 et 70. Le but de notre propos n'est pas de faire l'historique de la Yechiva des Étudiants mais d'illustrer le contexte dans lequel cette nouvelle institution, unique en son genre en France à l'époque, s'installe petit à petit dans le paysage communautaire strasbourgeois.

La communauté juive de Strasbourg entame sa reconstruction dès 1945 à la fois au niveau culturel et au niveau culturel, période que l'on peut considérer comme close avec l'inauguration de la synagogue et du centre communautaire de la Paix en 1958.

L'origine de la Yechiva des Etudiants remonte au début des années 60 au moment où Rav Eliahou Abitbol (1937) réunit un petit noyau de jeunes étudiants intéressés à approfondir leurs connaissances juives dans le petit local du boulevard de la Victoire, puis plus tard dans l'immeuble allée Spach, face aux institutions européennes.

Et s'il est vrai qu'à l'époque le professeur André Neher (1914-1981) incarne, pour quelques temps encore à Strasbourg, le renouveau de la

pensée juive aux yeux d'une part importante de la communauté, l'étude talmudique traditionnelle reste, elle, l'apanage de petits cercles. Ceux-ci sont groupés autour du grand rabbin Abraham Deutsch à la synagogue de la rue Kageneck ou à son domicile, de Rav A. David Horowitz (1911-2004) à la synagogue Adath Israël rue de la Nuée Bleue, et du rabbin Max Warschawski (1925-2006) au Merkaz Hanoar.

Par ailleurs certains jeunes, issus de familles engagées, ont déjà fait un séjour soit à la Yechiva Etz 'Hayim de Montreux, soit à la Yechiva d'Aix-les-Bains, ou parfois encore à la Yechiva de Gateshead près de Newcastle en Angleterre. Ils ont goûté à un certain type d'étude avec des maîtres dédiés qui suivent leur étude au quotidien dans une grande salle : le *Beith hamidrach*, où sont réunis plusieurs dizaines d'élèves, étudiant en binôme. Or, aucune institution de ce type n'existe à Strasbourg.

Nous sommes par ailleurs aussi au moment de la grande mutation de mai 1968 et la fondation de la Yechiva des Étudiants peut en quelque sorte être comprise comme une des réponses données aux questions que pose, au niveau juif, ce grand mouvement de violente remise en question.

Cette Yechiva inaugurée en 1970

s'inscrit aussi dans une large mutation qui s'opère durant les années 60 à Strasbourg, alors que les rapatriés d'Algérie viennent d'arriver en Métropole et que s'établit également le *Collel* conduit par Rav Philippe Kohn rue Théophile Schuler, derrière la Maison de la Radio.

Par ailleurs, le Lycée-Yechiva Echel rue Schweighaeuser que dirige Rav Léon-Juda Elkaïm ouvre ses portes en 1962 à l'initiative de Rav Yoel Leybel (1912-2004) avec l'aide de l'Agoudat Yisraël. Animés de semblables préoccupations, ses responsables ont eux choisi de mettre en place une structure d'enseignement destinée aux lycéens.

On assiste à cette époque à un profond changement au plan sociologique puisque de nombreux jeunes d'Afrique du Nord, qui ont effectué leur cursus universitaire à Strasbourg, commencent aussi à s'y installer. Le *Kahal* sépharade Léo Cohn, qui prend ses quartiers dans les locaux de l'avenue de la Paix, est dirigé par le rabbin Albert Hazan (1920-2003) puis par le Rabbin Roger Toutou.

Mais parallèlement aux activités traditionnelles de cette communauté, les jeunes les plus intéressés, le plus souvent d'origine marocaine et qui ont goûté un tant soit peu à l'étude du Talmud, voient en la « Yech' », terme désormais consacré, une occasion de faire le lien entre la culture profane à laquelle ils ont désormais accès, et les études juives traditionnelles de leur enfance.

Ce nouveau mouvement se veut aussi révolutionnaire, et il n'est un secret pour personne que l'*establishment* juif dans son ensemble ne comprend pas ces jeunes remuants, véhéments même parfois, d'autant que la remise en question du fonctionnement des

structures religieuses et communautaires - rabbinat inclus - fait partie des idées-forces de ce judaïsme militant d'inspiration « ultra-orthodoxe », selon la terminologie d'aujourd'hui. Cette situation est loin d'être exceptionnelle car c'est à une même incompréhension que le Rav Yoel Leybel se trouve confronté lors de la fondation de la Yechiva Echel que nous avons brièvement évoquée.

En outre, si ces lieux d'étude drainent une petite, mais très dynamique, partie des Juifs de Strasbourg, le gros de la communauté reste relativement à l'écart de cette évolution. Bien sûr, les membres d'Etz 'Hayim et d'Adath Israël voient d'un bon œil l'ouverture d'un lieu d'études juives bien qu'ils restent étrangers à l'agitation de ces étudiants très remuants. Néanmoins l'ancienne génération orthodoxe n'ayant pas toujours les capacités suffisantes pour assurer une transmission forte d'un judaïsme consistant, « accompagne » le développement de ce lieu d'études, mais tout en affichant une certaine méfiance.

Comme pour le Merkaz après-guerre qui réunit des jeunes de milieux divers issus tant d'Etz 'Hayim, d'Adath Israël que de la grande communauté, Rav Eliahou Abitbol, avec son style particulier, et Rav Fernand Klapisch (1940) d'allure plus classique, associés à Rav Gavriel Tolédano (1937-2016), issu d'une famille rabbinique marocaine bien connue, attirent également tout ce panel d'étudiants locaux, enrichi, on l'a dit, par les jeunes de la communauté sépharade.

Seules quelques rares individualités de la « grande communauté », comme Raymond Heymann (1919-2008), voient en cette institution l'occasion de pallier lacunes importantes de la jeunesse en matière de connaissances juives, et décide de lui apporter son

soutien¹. Cependant, malgré son enthousiasme, Raymond Heymann sait prendre ses distances avec certaines prises de position idéologiques de ce mouvement de renouveau juif dont les cadres se sont formés en Israël dans les années 50, en grande partie dans les *yechivot* de tradition lituanienne, sans tendresse particulière pour le sionisme, fût-il religieux.

Par ailleurs, on sait combien Manitou (1922-1996), bien que tenant des positions inverses au niveau du sionisme, encourage le retour en France de ses anciens élèves de l'école d'Orsay, et considère qu'il leur incombe de prendre en charge, au niveau spirituel, les jeunes des communautés françaises en pleine transformation et en plein bouleversement. Léon Ashkenazy connaît l'état du judaïsme algérien et sa fragilité au niveau religieux, et se montre très inquiet des ravages que risque d'opérer l'assimilation lorsque les rapatriés seront vraiment établis sur le sol métropolitain.

(1) Depuis les années 50 Raymond Heymann cherche à se rapprocher du monde de l'étude et suit les cours de Talmud donnés par Rav Schmoulevitz, envoyé par la *sofnout* [agence juive] à Strasbourg, et fait l'acquisition d'un de ces énormes magnétophones de l'époque pour pouvoir bien réviser son enseignement. Par ailleurs, sur un plan plus général, grâce au journal israélien *Panim El Panim* de tendance sioniste religieuse, il apprend que le jeune rabbin Issa'har Meir (1927-2010), enseignant à la yechiva de Kfar Haroé prêt de 'Hadéra, vient de fonder un nouveau lieu d'études avec un petit groupe d'élèves en plein désert du Néguev, à quelques encablures de Beer Chéva. Son intention est certes d'y fonder un institut de savoir talmudique de haut niveau mais aussi d'y intéresser la population maghrébine nouvellement arrivée dans la région et qui peine à se structurer, surtout au niveau d'une jeunesse souvent livrée à elle-même. Raymond Heymann met alors sur pied à Strasbourg un organisme de soutien à cette œuvre pionnière, « Les amis de Netivot », dont le but sera à la fois d'aider les familles pauvres de Netivot et de soutenir la Yechiva. Cet organisme perdurera jusqu'à la fin des années 90, longtemps après son aliya, notamment grâce à l'engagement de Théo Klein (1913-2007) et de Léon Gehler.

L'intervention de Raymond Heymann, que nous présentons ici pour la première fois, éclaire le débat d'idées intracommunautaire qui a lieu au sein de la communauté de Strasbourg, qui est sur le point de voir ses éléments les plus dynamiques d'après-guerre la quitter.

En effet, Rav Eliahou Abitbol prend en quelque sorte la relève d'André Neher, de Benno Gross (1925-2015), de Théo Dreyfus (1925-2007) etc. qui font leur *aliya* après 1968. Au niveau rabbinique, le Grand Rabbin Abraham Deutsch (1902-1992) prend sa retraite en 1969 alors que son successeur à la tête de la communauté Etz 'Hayim, Rav A. Yaffé Schlesinger (1939) arrive d'Israël. Par ailleurs, le brillant rabbin de Bischheim, Charles Friedmann (1929-1970), récemment diplômé de l'institut d'hébreu de Strasbourg, monte également en Israël.

En outre, si d'autres initiatives centrées sur l'étude des textes juifs se concrétisent aussi autour du jeune rabbin Joseph Sitruk (1944-2016) durant sa courte mais féconde période strasbourgeoise entre 1970 et 1975, la fondation de la Yechiva des Étudiants, bouleverse cependant profondément le paysage juif strasbourgeois.

La Yechiva est inaugurée en grande pompe en 1970 par le baron Alain de Rothschild (1910-1982), président du Consistoire central de l'époque, en présence des rabbins de Strasbourg. La presse juive de l'époque ne mentionne pas l'intervention de Raymond Heymann lors du repas de gala dans la grande salle de l'Aubette donné à l'issue de l'inauguration, mais rien ne vient non plus l'informer. Il apparaît néanmoins aujourd'hui comme un témoignage de l'histoire des Juifs de Strasbourg, de cette communauté en pleine mutation après la guerre des

Six Jours et la Révolution de 1968, deux éléments déterminants, à des titres divers, de ces bouleversements.

Comme à son habitude, Raymond Heymann rédige par écrit l'intégralité de son intervention sur un papier de récupération de sa belle écriture régulière. C'est avec plaisir que nous publions ces quelques lignes dont on mesurera la franchise. Ce texte revêt sans doute quelque importance aux yeux de son auteur puisqu'il l'a conservé précieusement avec d'autres documents familiaux.

Discours tenu par Raymond Heymann à l'inauguration de la Yechiva des Étudiants de Strasbourg

S'il y a un point sur lequel tous les Juifs de France peuvent se mettre d'accord sans réserves ni réticences, c'est bien le fait que dans leur immense majorité ils ignorent tout ou presque tout de leur patrimoine spirituel propre. S'ils connaissent la Bible, ils ne connaissent pas la Torah, et lorsqu'ils pratiquent les *mitsvot* ils sont incapables d'en comprendre la valeur profonde, l'origine et l'explication spirituelle.

Ce n'est pas nécessairement faire preuve d'égoïsme que de parler de soi-même, et cela permet de faire passer la rampe à des vérités qui ne sont pas agréables à entendre. Je vous dirai donc, et je ne m'en flatte pas, que je suis un produit typique de ce judaïsme alsacien qui a formé le réservoir de la juiverie française au 19^e siècle.

J'insiste en précisant que vous chercherez en vain dans mon ascendance une goutte de sang importé lituanien, galicien, bessarabien ou maghrébin ; je suis donc bien placé pour vous parler sans complexe du

sous-développement incroyable pour tout ce qui concerne l'enseignement de l'hébreu, des valeurs juives, des éléments constitutifs de ce que l'on peut appeler la conscience juive, qui sont le fait des gens de ma génération et de celles qui précèdent.

Dire que cette médiocrité tenait au niveau du corps rabbinique amène à rappeler que les Juifs ont les rabbins qu'ils méritent.

Mal payés, sous la menace de présidents de communautés ignorants et tatillons, quel jeune combatif et ambitieux aurait voulu s'enterrer dans un métier pareil ? Quelques uns l'ont fait avec courage, ont lutté de toutes leurs forces, c'étaient des héros et cela ne court pas les rues.

La guerre, Auschwitz, Israël : le judaïsme français a été profondément bouleversé. A un moment ou à un autre de ces secousses, certains ont ouvert les yeux, ils ont aussi ouvert les livres, ils ont enfin voulu savoir.

Ô combien sont-ils, ceux qui adultes déjà, ont eu le privilège de rencontrer des Samy Klein (ש"ס), des Aron Wolf (ש"ס), des Schilli (ש"ס), des Manitou (ש"ס), qui ont pu les aider à sortir de leur sous-développement, leur ouvrir les yeux, le cœur et l'esprit au rythme du verset biblique et à sa poésie, à la résonance humaine et méta-humaine de l'enseignement puisée dans le texte, dans cet hébreu qui nous vient des aurores de l'histoire du monde.

Oui, combien sont-ils les privilégiés, ces adultes qui ont servi de pont entre l'ignorance de leurs aînés et la connaissance qu'ils ont tenu à faire enseigner à leurs enfants ? Vous savez, nous savons tous qu'ils sont très peu. Pour les adultes il ne peut donc s'agir que d'un rafistolage ; aussi les efforts doivent-ils se porter surtout sur les enfants, vers les jeunes.

Les écoles juives se sont créées, des *Talmudei Torah* fonctionnent, ainsi combien de jeunes Juifs de France n'ont fait que les frôler et dans la majorité des cas de fort loin, et arrivent à l'âge étudiantin avec un bagage de connaissances générales d'un excellent niveau mais avec une ignorance du patrimoine juif qui va de pair avec des idées préconçues, hostiles évidemment. Combien ignorent que les bases de la justice sociale se trouvent dans la Torah, qu'elle a inspiré nos prophètes, alors que par générosité de cœur ils se lancent dans des mouvements politiques qui exploitent cette générosité naturelle et nous les transforment trop souvent en ennemis du judaïsme, en adversaires d'Israël.

Si je me suis permis de rappeler ces données que vous connaissez fort bien, c'est pour mettre en relief la brèche encore modeste, mais effective, que la Yechiva des Étudiants inaugurée aujourd'hui *beShaa tova* [au moment propice] a pratiquée dans le mur que constituait jusqu'il y a très peu de temps les milieux d'étudiants juifs.

C'est aussi pour affirmer qu'elle constitue un moyen irremplaçable, qui a prouvé son efficacité, pour valoriser par la compétence de ses maîtres, l'enseignement des valeurs juives, que ce soit le Talmud ou la philosophie juive qui se situe à un niveau véritablement universitaire.

Si cet enseignement à un haut niveau a toujours existé pour ceux qui le recherchaient, l'originalité de la Yechiva des Étudiants réside dans l'esprit offensif qui lui a valu ses succès dès l'origine. C'est ce même esprit offensif qui lui permettra, nous le souhaitons, de se développer, c'est lui qui essentiellement justifie à mes yeux son existence et l'aide que nous

devons lui apporter pour lui permettre de continuer à exister, exister pour attaquer.

J'éprouve le plus profond respect devant le savoir des maîtres qui l'animent, devant leur esprit de sacrifice, devant l'idéal qui les a fait opter pour une existence de modeste matérielle mais d'intense richesse spirituelle.

Je me dois de vous dire, et ils le savent, que je suis loin de partager toutes leurs options. Mais c'est sans hésitation que je vous appelle à les soutenir de toutes vos forces dans la tâche vitale qu'ils tentent de mener à bien.

Je trahirais mes sentiments les plus profonds si je n'accordais une pensée émue à nos frères d'Israël qui luttent avec le courage et l'abnégation que vous savez, à la fois pour leur survie et pour celle de tout le peuple juif.

J'adresse à D. une prière fervente pour qu'Il soutienne les bras de ceux qui construisent, pour que soient protégés ceux qui les défendent, pour que soient réunis dans une même bénédiction ceux qui pratiquent les *mitsvot* et ceux qui ne les pratiquent pas, ils œuvrent coude à coude pour la sanctification du Nom divin et nous permettent d'être les témoins privilégiés des premières lueurs des temps messianiques dont le retour du peuple juif sur sa Terre constitue le signe timide peut-être, contesté parfois, mais indéniable.

Je vous invite Mesdames, Messieurs, à tourner vos pensées vers ceux qui chaque jour font le sacrifice de leur jeune vie, vers les familles qui les pleurent, en observant debout une minute de silence et de méditation.

Sur la route encore longue qui conduira le peuple juif, et avec lui l'humanité entière, vers la délivrance

GF GREILSAMMER SAS

Tél. 00 33 (0)3 89 72 51 25

**TRANSPORT - LOCATION - DISTRIBUTION - AFFRÈTEMENT
ENTREPÔTS - DOUANE - TRANSPORT FRIGORIFIQUE**

Siège Social : Rue des Vergers - 68600 WOLFGANTZEN / NEUF-BRISACH
Fax : 0033 (0)3 89 72 66 17 - E-mail : gf@greilsammer.com

Agence Immobilière SCHWARTZ

VENTES, ESTIMATIONS, ADMINISTRATION DE BIENS,
LOCATIONS, SYNDIC DE COPROPRIETES

LINGOLSHEIM 57 Rue du Maréchal Foch Tél. 03 90 20 75 00

WASSELONNE 80 Rue du Général de Gaulle Tél. 03 88 87 05 02

Allianz

Patrick BENTOLILA
Agent Général

Particuliers - Professionnels - Entreprise
Assurances auto - Habitation - Moto - Risques aggravés
Prévoyance - Santé - Assurance prêts immobiliers - Finance

17 Rue Finkmatt - 67000 Strasbourg

Tél. : +33 (0)3 88 32 84 50

4016831@agents.allianz.fr - www.allianz.fr

N° ORIAS : 07 021135 - Site internet : www.orias.fr - ACPR : 61, rue Taitbout 75436 Paris cedex 09



Pourquoi payer plus pour imprimer ?

**ET SI LE VRAI BON PLAN,
C'ÉTAIT CARTRIDGE WORLD ?**

Votre service de recharge de cartouches
pour imprimantes, fax et copieurs



Cartridge World
LE BON PLAN



© CARTOUCHERÉCHARGÉE - PLANÈTE PRÉSERVÉE

67 avenue des Vosges Tél : 03 88 36 56 92

messianique, la connaissance de notre patrimoine constitue une étape indispensable. A nouveau, je veux souligner les espoirs que nous pouvons placer dans la Yechiva des Étudiants pour préparer la fin de la *galout* [exil] en hâtant la réalisation de la parole du prophète : « Mes enfants réintégreront leurs frontières. » Le prophète, dans sa vision inspirée, attribue ces paroles à Rah'el voyant passer à l'est de Jérusalem, devant sa sépulture de Beith Le'hem, la cohorte éplorée des enfants d'Israël emmenés vers l'exil babylonien.

« Mes enfants réintégreront leurs frontières » : cette phrase, vous l'avez compris, a une signification double, elle appelle au retour physique sur la terre d'Israël, mais elle évoque aussi le patrimoine spirituel de notre peuple qui a été abandonné. Le retour dans nos frontières où nous trouverons ces richesses qu'en vain depuis des siècles nous nous évertuons à chercher ailleurs.

C'est à la fin de cette *galout* spirituelle qu'entend œuvrer la Yechiva des Étudiants en portant les lumières de la pensée juive au cœur des ténèbres du monde moderne. Elle espère avoir en vous tous qui êtes venus ce soir honorer Monsieur le président du Consistoire central et la Yechiva, des avocats éloquents. Elle attend de vous un soutien matériel efficace qui lui permettra de réaliser ses aspirations. Nous souhaitons que ses maîtres lui gardent un esprit d'ouverture vigilant, qu'ils échappent à la tentation du repli sur eux-mêmes : que D. les guide dans cette voie, c'est cette *berakha* [bénédiction] que nous Lui demandons pour eux.

Raymond Heymann

Raymond Heymann est né à Strasbourg en 1919 au foyer de Manuel et Jeanne Heymann, commerçants en chaussures, dans une famille traditionnelle fidèle de la synagogue du quai Kléber. Sa scolarité se conclut par des études commerciales et il se retrouve en 1939 au seuil de la vie active. Il est mobilisé en juin 1940 et ses parents, réfugiés à Gérardmer depuis l'été 1939, prennent la route et aboutissent à Montpellier où ils rejoignent leurs amis, les Winter. A la suite des accords d'armistice la classe 1919 est incorporée dans les Chantiers de Jeunesse jusqu'en janvier 1941. Après une année studieuse, où il apprend l'hébreu et l'espagnol, rêvant d'émigrer aux USA ou de rallier la Palestine en passant par l'Espagne, il suit aussi les cours du rabbin Henry Schilli. A son contact et grâce à la présence des réfugiés d'Europe de l'Est, il acquiert les connaissances juives de base qui lui manquent. Néanmoins, il lui faut gagner sa vie et il s'inscrit à l'école de chaussures de Romans avec son cousin Hubert Hallel. Après l'arrivée des Allemands dans la zone sud en novembre 1942 et une tentative manquée pour rejoindre l'Angleterre en passant par l'Espagne, Raymond Heymann se retrouve à Nîmes où il prie chaque matin au *minyán* du Grand Rabbin Ernest Weill. Ses parents ont quitté Montpellier pour se réfugier à Camarès, petit bourg près de Sainte-Affrique dans l'Aveyron. En février 1943 il convoie pour la première fois des enfants étrangers vers Nice, encore sous juridiction italienne, à la demande de Jean-Jacques Rein. Ebloui par Nice et la riche vie juive qui s'y déploie, Raymond Heymann trouve un emploi dans la chaussure et intègre les mouvements sionistes et les EI. Très actif dans la clandestinité, il est successivement chargé de la

gestion financière, des faux papiers, et plus tard de fournitures d'armes pour les corps francs de Nice. Il succède à Maurice Cachoud (Loebenberg) après son départ pour Paris, à la tête du groupe de résistants où se regroupent les rescapés des rafles de 1943. A la Libération de Nice il y crée le Comité d'Action Sociale.

De retour à Strasbourg, il est rapidement élu à la commission

administrative de la communauté et le restera durant presque vingt ans. Il préside le KKL pendant de longues années et fait à ce titre partie des créateurs de l'Almanach. Membre de la commission de la reconstruction de la synagogue de la Paix, il représente le Merkaz auprès de la commission administrative pendant les années 50 où il prie régulièrement jusqu'à son *aliya* en 1970.

Atelier de Bijouterie - Joaillerie

Bijouterie. *Fruhauf*

Création - Transformation - Réparation

4, rue du Chaudron - STRASBOURG - Tél. 03 88 32 52 27



**CENTRAL
GEST**



**IMMOBILIÈRE
STRAUSS**

4a rue de la Moder
67500 HAGUENAU

☎ 03 88 73 13 13

☎ 03 88 90 92 55

laurent.strauss@centralgest.fr



Tous Revêtements de Sols
Dietrich et Fils
Parqueteurs

Depuis plus de 50 ans

Fourniture et pose de parquets en chêne
et toutes autres essences de bois.

Reproduction, restauration
de parquets anciens.

Ponçage et vitrification

6, rue Bischheim - 67300 **SCHILTIGHEIM**

Tél. 03 88 33 07 68

4, rue de la Zorn - 67170 **BRUMATH**

Tél. 03 88 51 14 09

www.dietrich-parqueteurs.com

Devis gratuit

RCS Strasbourg 73 B 43 - Siret 738500438 00010



Sarre-Union, arbre généalogique, souvenirs d'enfance et radotages !

Jacques Wolff

Une histoire de famille à Sarre-Union en Alsace Bossue se traduit ou se réduit souvent à quelques souvenirs d'enfance, des histoires, des historiettes, des petits riens !

Dans les brumes de mes souvenirs d'antan, il me faut parler de Jeanne Lévy née Wolff qui était considérée comme le casse-pied familial. En effet, elle radotait des histoires de famille qui n'intéressaient personne dans les années d'après-guerre et que moi, juché du haut de mes dix ans, je buvais comme un nectar interdit. En famille, il n'y avait que de la place pour la reconstruction d'une nouvelle identité sur les ruines d'un passé douloureux. La vigilante sœur de mon père, Paulette Kahn, interdisait à Jeanne Lévy de perturber les rencontres de famille lors des grandes occasions, (*bar-mitsvah*, etc) par ses souvenirs, des bribes du passé. Tous les repas de famille étaient animés joyeux, souriants, insoucians... Il faut dire que le chef de famille, le seul garçon de 4 enfants toujours vivants après-guerre, mon père Georges né Benjamin Wolff, ne supportait guère ces intrusions du passé sauf quand cela était positif. Pour corser le tout en famille, mes deux grand-mères Anna Sichel-Klein et Madeleine Klein de Krautergesheim étaient sœurs, et donc naturellement mon père et ma

mère étaient cousins directs.

Ma mère elle, née Jeanne Cerf, ne s'intéressait que de loin à ces histoires de famille anciennes et mon père lui, brillait souvent par son mutisme bonhomme sur des histoires de famille qui semblaient remonter à l'époque de Mathusalem. Il préférait se consacrer à son commerce, au présent voire à l'avenir de ses quatre garçons dont j'étais le benjamin.

Mon père dans les années 50 sillonnait la campagne pour vendre de la quincaillerie, des machines agricoles, etc... Il le faisait avant-guerre, comme l'avaient fait des Wolff sur de nombreuses générations bien avant lui et comme auraient dû le faire les jeunes générations dont je faisais partie.

Quelqu'un du village m'a raconté une anecdote. Mon père a vendu une cuisinière dans les années 60 à une jeune veuve d'Oermingen, un village voisin, avec des enfants en bas âge. Celle-ci l'a tout de suite prévenu qu'elle ne pourrait pas honorer sa dette. Mon père lui aurait dit qu'elle ferait comme elle pouvait et que cela ne pressait en aucune façon. Ce sont les propos que le fils de ladite veuve m'a rapportés, il y a de cela quelques années. Les dettes d'avant-guerre de nombreux clients de la Maison Wolff Frères n'ont jamais été recouvrées. De nombreux nouveaux riches pendant

l'occupation avaient vu le jour grâce à une collaboration active avec l'occupant et le pillage des commerces et des biens juifs. Mais ceci est notre histoire.

Moi, haut comme trois pommes et je ne le savais pas, j'avais l'illustre droit de porter le nom de Jacques, le premier des Wolff à Sarre-Union comme le stipule l'arbre généalogique réalisé en 1948 pour le centenaire de la maison Wolff Frères. En effet, Jacques était le premier patronyme français et non plus hébreu dès 1808, une obligation napoléonienne qui voulait fondre les Juifs dans la nation, et l'Empereur a même exigé en un temps que les Juifs prennent un prénom du calendrier chrétien. J'ai cru longtemps que mon deuxième prénom Léon, qui a la même consonance que Napoléon ou presque, était un héritage de cette période ancienne. Sur mes cartons de naissance, l'imprimeur Geyer du village transforma d'ailleurs mon deuxième prénom Léon en Lion, au grand dam de ma mère qui corrigea à la main tous les cartons en transformant les « i » en « e ». Elle voulait honorer par mon deuxième prénom son père Léon Cerf, industriel et homme de lettres, né lui aussi à Sarre-Union, et qui était mort peu avant ma naissance. Pour faire simple, mon oncle se prénomma Pierre Claude, et sa fille ainée Claude, ma cousine strasbourgeoise avait le même âge que moi. Moi Léon, il n'y avait rien de glorieux.

Une drôle de famille où tout le monde avait une histoire extraordinaire ou pas, à raconter... Tante Jeanne, la cousine de mon père et de ma mère, la fille de l'oncle Charles l'associé et frère de mon grand-père dans les Etablissements Wolff Frères, connaissait mieux la maison de mon enfance que moi, pour y avoir vécu

en symbiose familiale au début du XX^e siècle. Elle espérait toujours en radotant que quelqu'un transmettrait un jour l'histoire familiale.

Pour faire simple les Wolff par les Coblenz se targuaient d'être les premiers Juifs vivant *intra muros* à Sarre-Union au XVII^e siècle voire avant.

Notre maison était mystérieuse car Tante Jeanne racontait qu'il y avait un souterrain qui partait de la maison vers la Chapelle des Jésuites puis vers l'église pour que les religieuses puissent circuler sans être vues dans les rues de la ville, en fait un village... Tante Paulette, elle, montrait l'entrée du souterrain qui avait été murée et me parlait d'un trésor enfoui... Ce souterrain, quand j'ai acheté la maison, je l'ai ouvert et j'ai découvert un escalier inconnu conduisant à notre cave et le trésor, je l'ai trouvé dans une niche emmurée dans la buanderie près du four à pain : une vieille soupière pleine de cendres...

Pour l'histoire des religieuses, il y avait effectivement un ancien couvent et un collège de Jésuites à Sarre-Union avant la Révolution. Cela avait enflammé les esprits des historiens locaux. La maison familiale servait avant 1789 de demeure au Principal du collège des Jésuites, et l'immeuble avait été bâti auparavant par le bailli des Princes de Nassau au XVI^e siècle !

J'appris également que des Wolff de notre arbre généalogique étaient partis aux Etats-Unis au XIX^e siècle, et que jamais plus on n'avait eu de nouvelles d'eux, à part des cousins Fribourg qui envoyaient des cartes de *Roch Hachana* en septembre-octobre, chaque année... J'ai toujours imaginé dans mon enfance qu'un Wolff faisant la conquête de l'Ouest avec Kit Carson ou Buffalo Bill était peut-être mort scalpé par des Indiens, ou à Fort Alamo...

Le secret de famille de mon enfance le mieux gardé c'était Jules. Mon frère Jean s'appelait en deuxième prénom Jules, le prénom de mon autre grand-père qui lui était mort à Auschwitz. Jean avait trois prénoms, il s'appelait aussi Philippe comme aurait dû s'appeler mon frère aîné né à Bergerac en 1943, ou comme un certain Pétain. Mais Jean était né en 1949 et en troisième prénom Philippe, cela semblait moins grave, surtout que mon cousin de Niederbronn s'appelait aussi Philippe, et que sa mère avait été en camp de concentration. Pendant les repas de famille on évoquait sans en parler vraiment le grand-père Jules, surtout quand les trois sœurs de mon père étaient là pour les grandes occasions. On évoquait sa gentillesse, il avait toujours une cigarette à la bouche et tous les paysans de la région évoquaient son souvenir avec tendresse. Il avait fait rajouter des cheveux en 1908 sur la photo pour sa fiancée et future femme, Anna Sichel. Autrefois, j'ai toujours été le petit-fils du *Eisen Wolff* dans le langage des habitants de la région. Louise, l'aînée de mes tantes, avait eu un grave accident de voiture en 1939 à la sortie de Sarre-Union. Un camion militaire avait percuté la camionnette du grand-père, et le militaire français avait fait un délit de fuite. Jules, d'après mon cousin de Périgueux, partait à la synagogue le vendredi soir accompagné par son petit-fils souvent bien en retard. Il comptait alors par la fenêtre si le *quorum* de 10 hommes était atteint, et dans ce cas faisait demi-tour au café où il ne tardait pas à offrir une limonade à Jean-Michel.

Tante Paulette et Jacqueline, la plus jeune, avaient été ensemble à Bergen-Belsen. On en parlait si peu autrefois, sauf quand il y avait – rarement – du poulet. Paulette, l'aînée, racontait comment en 1945, elle s'était empiffrée

au camp, devant sa sœur au seuil de la mort, de montagnes de cuisses de poulet américain mis à disposition des déportés par les libérateurs. Elle voulait forcer sa jeune sœur Jacqueline, entre la vie et la mort, à se réalimenter. Paulette avait mis des années avant de pouvoir à nouveau manger du poulet, et on évitait le plus possible d'en servir à table. Décidément à l'époque, je n'aimais pas les Allemands. Enfant, j'étais terrorisé en passant la frontière en voiture avec mon père, à Sarreguemines dans les années 50, pour aller faire des achats à Sarrebrück. Aurait-on le droit de rentrer à la maison ? Est-ce que l'on allait se faire arrêter comme grand-père ou comme Paulette ou Jacqueline ? Devrait-on de nouveau se cacher et tout abandonner un jour ?

Si Tante Jeanne radotait sur la gloire passée de la grande maison Wolff Frères et sur des personnes mortes il y a des lustres, mon frère aîné lui, racontait qu'à 7 ans pour le centenaire de la quincaillerie, le grand-père Léon l'avait autorisé à boire du vin comme les grands. Or tout le repas à Strasbourg, ce jour-là, s'était fait avec un excellent Pomerol, un certain château Pétrus dont on parlait encore 20 ans après.

Dans la famille, les disparus tenaient une place très importante. Je n'avais pas de grand-parents, tous étaient morts avant ma naissance. Mon parrain, je n'en avais qu'un. Il était mort lui aussi. Donc par résilience j'ai commencé à m'intéresser aux radotages de ma tante...

Mon père et ma mère conservaient, au fond d'une armoire, les photos de famille dans des grandes boîtes de chocolats et dans quelques albums et documents éparés. Une vie passée par d'autres et qui n'intéressait personne ou si peu...

Les vivants aussi se drapaient de mystères dans les méandres de ma mémoire.

Jean Lévy, le cousin parisien de mes deux parents, se faisait appeler sous son pseudonyme littéraire de « Jean Davray ». Il était en son temps le plus grand collectionneur d'autographes célèbres au monde. Il possédait entre autres un autographe de Molière, pardon de Jean-Baptiste Poquelin. Toute sa collection a été vendue de son vivant par Maurice Rheims dans les années 60. Il était également propriétaire après-guerre d'une petite source achetée à un vieil Anglais excentrique, la source Perrier. Il était également propriétaire de la source Contrexéville. C'est lui qui a lancé et créé la publicité « Perrier : c'est fou ! » Jean Davray est venu à maintes reprises dans la maison familiale quand je n'étais alors pas bien grand, et je conserve encore tous ses romans.

Il y avait aussi la tante Stella, la fille d'un diamantaire d'Anvers, la femme d'Armand Wolff. Elle avait une voiture tellement grande et longue, avec chauffeur, dans notre grand-rue devant la maison familiale, que cela en était irréel pour l'époque. Pour la petite histoire, Armand avait fait réalisé un banc au cimetière de Sarre-Union avec une inscription « Don de Armand Wolff » pour être sûr de pouvoir s'assoier là-bas quand il venait en visite, car il avait dans son vieil âge mal aux jambes. Il repose d'ailleurs dans ce cimetière bouleversé depuis à plusieurs reprises par la folie des hommes.

Dans les photos de mariage avec mon mon père, on avait près de la *houpa* - le dais de mariage - un certain Mendès France à Nancy lors du mariage de notre cousine Lang. Ce Mendès France était quelqu'un d'important au

gouvernement car mon frère aîné m'a raconté que lors d'un repas de famille pris dans un restaurant, des clients à une table voisine se moquaient de ce Juif de Mendès France. Mon père a pris la mouche, s'est levé brutalement en renversant sa chaise, et se mit à invectiver lesdites personnes en expliquant qu'il ne pouvait pas accepter que l'on insulte un membre de sa famille, et cela au grand désarroi de ma mère ce jour-là...

Je demandais à mon père de me raconter quand j'avais 8 ans des histoires de guerre. Il avait des brassards bleu-blanc-rouge dans sa table de nuit, avec sur l'un un grand M.P. Il était dans la Milice patriotique, lieutenant de renseignements dès 1943, et il me racontait que son rôle était de tirer sur des Allemands et de faire sauter des trains. Ma mère rajoutait que pendant la guerre, avec sa grande taille et son imperméable kaki, son crâne dégarni et ses cheveux courts, on le prenait pour un Allemand de la Gestapo près de Bergerac, où mes parents étaient réfugiés. Mon père et ma mère avaient des faux papiers et s'appelaient Cérés, nom bien choisi pour quelqu'un qui vendait avant-guerre de tout pour l'agriculture, de la machine agricole au fer à cheval. Ma mère, elle, était née en Suisse et non plus à Strasbourg, et ma grand mère de Sarre-Union avait changé de nom et s'appelait Anne Masson. Mais sa nouvelle fausse carte d'identité, elle ne l'a jamais eue, l'exfiltration de la zone occupée avait échoué et elle est morte seule, dans une maison qui n'était pas la sienne.

Mon père en 1945, d'après l'histoire familiale, voulait tuer l'homme qui avait dénoncé ses parents et ses sœurs aux Allemands. A l'époque, il était armé et membre de la Milice patriotique, la Police de la Résistance.

Ma mère a eu un mal fou à l'empêcher de se venger... Mais moi, dans mon âme d'enfant, j'aurais préféré qu'il se venge.

Ma mère, dans sa jeunesse insouciante à Strasbourg avant-guerre, était éclairieuse de France et bachelière au Pontonniers. Elle sera d'ailleurs institutrice avec son bac en zone libre, tandis que son père fera fonctionner une usine de textile avec les machines rapatriées de son entreprise de Strasbourg, et donnera du travail aux nombreux réfugiés comme lui en zone libre. Pour la petite historiette, une élève attachante dans sa classe mais de caractère difficile, n'était autre que la future Juliette Greco. Elle la retrouvera quelques années plus tard dans les coulisses d'un de ses spectacles à Paris, dans les années 60, pour l'évocation de ces années de guerre !

Dans la commode à Sarre-Union, il y avait également un chemisier en soie, cadeau de mariage d'une certaine Lucie Bernard, son ancienne prof des Pontonniers et cheftaine éclairieuse, à ma mère, offert en 1942 à Bergerac. Cette Lucie à Strasbourg fréquentait un certain Raymond Samuel, qui lui aussi était aux Eclaireurs. Ils se sont mariés par la suite. Mon père, dans la clandestinité et comme représentant de commerce pour les ceintures Henry, a fréquenté les mêmes réseaux que Lucie Bernard et Raymond Samuel. Ma mère a, pour un court instant, retrouvé sa cheftaine à Chatelaillon. Cette Lucie était venue manger à maintes reprises chez l'oncle Léon à Strasbourg avant-guerre. Elle a offert à son ancienne éclairieuse un superbe chemisier qu'elle avait réalisé en soie anglaise de parachute. Lucie et son mari prirent comme nom après-guerre celui qu'ils avaient dans la Résistance : « Aubrac ». Elle disait que

le seul verbe qui ne se conjugue qu'au présent est le verbe « résister ». Je possède encore aujourd'hui précieusement le chemisier, ainsi que plusieurs documents photographiques.



Lucie Bernard, la future Lucie Aubrac, à Strasbourg en 1938 dans son appartement.

Tante Lucie et Oncle Gabriel nous accompagnaient souvent pendant de courts séjours de vacances à Plombières. Mon père y conduisait sa femme, ses 4 enfants et ma nourrice. Il déposait tout le monde à l'hôtel en promettant de venir le week-end. Pour lui pas de vacances, il restait à Sarre-Union pour garder le magasin et s'occuper du commerce. Lucie et Gabriel n'avaient pas d'enfant, et ces petites vacances ont émaillé mon enfance. L'oncle Gabriel était originaire de la proche Moselle près de Saint Avold. Ce n'est que bien plus tard que Jean-Michel, mon cousin de Périgueux, m'a appris que Gabriel Jacob de Bionville-sur-Nied, fief de la famille Jacob, était en fait en famille avec une certaine Simone Jacob. Cette Simone, une cousine ou petite-cousine est plus connue actuellement sous son nom de mariage « Veil ». Elle est enterrée avec son mari au Panthéon.

Comment, pour finir, ne pas parler du fameux sabre accroché au mur près de la cuisine, en fait une baïonnette de Chassepot. Ce coupe-chou a été conservé pieusement comme étant le seul souvenir d'un ancêtre Wolff qui s'était battu pour la France en 1870, et qui faisait d'ailleurs la fierté des

Wolff. Tous les Wolff de Sarre-Union ont opté en 1871 pour la nationalité française. Ils sont pourtant tous restés là où était leur commerce, et sont donc tous à nouveau redevenus allemands.

Mon épouse cache elle aussi, dans son arbre de vie, des Weiss de La Petite-Pierre en Alsace bossue. Pour la petite histoire, un de ses petits-cousins lorgnait un héritage fort hypothétique d'une lointaine cousine, dont la maison familiale se trouvait à La Petite-Pierre. Cet héritage ne fut pas sien, c'est en grande partie la ville de Saverne qui l'a reçu. Louise avait un père, Paul, ingénieur des mines et une mère, Jeanne, née Javal. La famille Javal est d'origine allemande, tchèque et juive. Louise est l'aînée d'une famille de 6 enfants, et elle sera agrégée de lettres à 21 ans. Louise aura combattu toute sa vie pour la paix et la construction européenne.

Mais trêve de radotages et de souvenirs d'enfance, chaque famille pourrait elle aussi délivrer pleins d'historiettes à raconter à leurs enfants. Le côté laudatif de certains de ces fragments d'histoires forme une trame familiale, une légende du « avant » qui devrait permettre de mieux affronter le « à venir ».

Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir écouté plus attentivement ou pris des notes sur tous ces radotages de famille, car la plupart de mes conteurs sont morts aujourd'hui avec leurs secrets. Il ne faudrait jamais oublier de transmettre ses souvenirs de famille aux jeunes générations, car ces phrases, ces petits riens, façonnent notre vie, notre façon de penser et construisent notre identité collective.



**Achat - Vente - Location - Gestion locative
de biens immobiliers**



- ✓ *Consultez-nous pour votre devis personnalisé en gestion locative.*
- ✓ *Estimation gratuite de votre bien sur demande.*

Contactez Nessimmo au 06.11.45.47.42 - 03.88.35.22.39 - nessimmo@gmail.com

Retrouvez-nous au 5, avenue des Vosges - 67000 Strasbourg - www.nessimmo67.fr



Répertoire des Annonceurs

■ Agences immobilières

Central Gest	131
Grumbach	53
Herrmann	27
Immoval	114
Nessimmo	137
Schwartz	129
Sobev	72
Socotim	105

■ Alimentation

Abrapa (Portage de repas)	123
Heumann (Matsot)	35
La Ferme de Traenheim (Fruits et légumes bio)	10

■ Assurances

Allianz	129
---------------	-----

■ Bijouterie - Joaillerie

Fruhauf	131
---------------	-----

■ Boulangerie - Pâtisserie

Aux Mille Saveurs	34
Du pain et des gâteaux	40
Hanau	59
Kubler	19

■ Boxes de stockage

Gmonbox	Couverture
---------------	------------

■ Bricolage

Mr Bricolage	84
--------------------	----

■ Chocolats - Confiserie

Aux Mille Saveurs	34
Kubler	19

■ Climatisation et Chauffage

Schierer & Jung	98
-----------------------	----

■ Consommables informatiques

Cartridge World	129
-----------------------	-----

■ Eclairage

Salustra	41
----------------	----

■ Enseignement Privé

Horizon	52
I.F.C.E.	105
ORT	68

■ Entreprise de Bâtiment

Stell et Bontz	101
----------------------	-----

■ Entreprise de Peinture et Maçonnerie

André Nonnenmacher & Fils	105
---------------------------------	-----

■ Expertise comptable

LBH Consultant	84
----------------------	----

■ Gestion documentaire et impression

Est Repro	64
-----------------	----

■ Installations et Fournitures électriques

Schierer & Jung	98
-----------------------	----

■ Librairie

Kléber	28
--------------	----

■ Maroquinerie

Ury	98
-----------	----

■ Monuments funéraires			
Sattler	46	■ Salon de thé	
■ Parquet		Kubler	19
Dietrich & Fils	131	■ Téléassistance	
■ Pressing		Abrapa.....	123
Le Pressing	118	■ Traiteur	
■ Prêt-à-Porter Dames et Accessoires		Aux Mille Saveurs	34
Madeleine Lafitte.....	97	■ Transports et Transports frigorifiques	
Marianne.....	110	Greilsammer.....	129
■ Prêt-à-Porter Hommes		Stef	73
JP Costumes.....	89	■ Vaisselle jetable	
■ Rangement		Le Comptoir du 16.....	98
Rangement malin.....	18		
■ Restaurant et Plats à emporter			
Aux Mille Saveurs	34		
Sushi's.....	23		





TARIFS POSTAUX

FRANCE

Poids	Lettre Prioritaire Timbre rouge	Lettre Verte Timbre vert	Lettre Ecopli Timbre gris
< 20 g	1 timbre soit 1,28 €	1 timbre soit 1,08 €	1 timbre soit 1,06 €
21 à 100 g	2 timbres soit 2,56 €	2 timbres soit 2,16 €	2 timbres soit 2,12 €
101 à 250 g	4 timbres soit 5,12 €	4 timbres soit 4,32 €	4 timbres soit 3,18 €
251 à 500 g	6 timbres soit 7,68 €	6 timbres soit 6,48 €	6 timbres soit 6,36 €
501 à 3000 g	8 timbres soit 10,24 €	8 timbres soit 8,64 €	8 timbres soit 8,48 €

ISRAËL ET LE MONDE

Poids	Lettre Internationale Timbre violet
< 20 g	1 timbre soit 1,50 €
21 à 100 g	2 timbres soit 3,00 €
101 à 250 g	5 timbres soit 7,50 €
251 à 500 g	8 timbres soit 12,00 €
501 g à 2 kg	14 timbres soit 21,00 €

L'AVENIR D'ISRAËL EST ENTRE VOS MAINS

Grâce au KKL-JNF, contribuez au développement de la terre d'Israël
en léguant tout ou partie de votre patrimoine.
Votre mémoire sera immortalisée dans la réalisation d'un projet d'avenir.

Linda se tient à votre disposition pour vous conseiller en toute discrétion et sans engagement.

Linda au KKL : 11 rue du 4-Septembre, 75002 Paris - Tél. : 01 42 86 54 93 - E.mail : jnf@kkl.fr

Directeur de la publication : Norbert Schwab - Secrétariat de rédaction, mise en page et relecture : Sophie Fdida
Merci à Joël Hirsch et Astrid Ruff pour leur aide.

Impression : Parmentier Imprimeurs - F67610 LA WANTZENAU



Par respect pour l'environnement, ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.